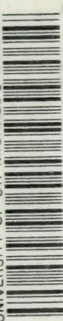
LE SAGE



DIABLE BOITEUX



J. M. DENT & SONS LTD., LONDON
PARIS. ÉD. MIGNOT

LE DIABLE BOITEUX

LE SAGE

LE DIABLE BOITEUX

LONDRES—J. M. DENT & SONS LTD.
:: :: BEDFORD STREET, W.C. :: ::
PARIS—LA RENAISSANCE DU LIVRE
:: 78, BOULEVARD SAINT-MICHEL ::


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Si nous avions, en offrant au public une édition nouvelle du *Diable boiteux* de Le Sage, bonnement copié les réimpressions antérieures à la nôtre, nous n'aurions point à présenter ce volume. Une notice, brève ou longue, aurait, à cette place, célébré l'auteur et l'œuvre, et moins bien que ne le fit, en une phrase, le censeur de Louis XIV, dont on lira, ci-après, l'*Approbation.* Mais, ayant rompu avec la tradition qui dédaigna, jusqu'à ce jour, les premières publications originales pour la reproduction, routinière, d'une édition remaniée, nous devons cet « avertissement » aux souscripteurs de notre collection.

C'est, en effet, le texte de la première édition de ce livre si plein d'esprit et d'enseignements, que nous avons cru à tous points de vue utile d'offrir au public. Soigneusement collationné sur l'original, ce texte aura, pour le lecteur, un premier mérite : celui de la rareté. Le *Diable boiteux* est dans bien des bibliothèques, le nombre des réimpressions qui en ont été faites étant considérable. Mais ces dernières répétant uniformément certain remaniement daté de 1726, l'œuvre de premier jet qui fonda justement la réputation de Le Sage n'est plus, aujour-

d'hui, qu'un trésor aux mains des bibliophiles. On nous saura gré du souci que nous avons pris de rendre à tous ce dont jouissaient égoïstement quelques privilégiés.

Publié pour la première fois en 1707, le succès vint, tout de suite, à ce recueil d'historiettes moralisatrices, qui furent, pour les contemporains de l'auteur, autant d'anecdotes piquantes. On aimait alors à mettre des noms bien français sur les personnages espagnols, à se reconnaître quand ce n'était à découvrir son voisin, à tort ou à raison — à tort quelquefois, à raison souvent, — dans les héros des aventures narrées par Asmodée. Et c'est pourquoi bon nombre des dites anecdotes, vives attaques pour la plupart dirigées contre des confrères ou des comédiens, furent, en 1726, retranchées de l'édition originale. Les raisons qui motivèrent ces coupures n'existent plus : nul ne songera à nous reprocher de les rétablir en donnant intégralement le texte primitif.

Le Sage compensa ces retranchements par des additions dont une seule a quelque importance : celle d'un dénouement nouveau. Quoiqu'il n'y eût pas, à vrai dire, d'intrigue sérieuse dans cette œuvre fourmillante d'observations, neuves pour l'époque, et qui demeurent singulièrement vives et piquantes pour nous-mêmes, il n'est pas sans intérêt de rapporter, ici, l'aimable conclusion que Le Sage tira ingénieusement, après coup, de la bonne fortune de l'écolier don Cléofas. Dans le but d'y préparer le mariage qui vint clore, dans l'édition de 1726, son ouvrage remanié, l'auteur intercala une aventure entre les chapitres XI et XII de l'édition de 1707. Il imagina qu'un incendie se déclare à l'autre bout de la ville, alors qu'Asmodée et son protégé s'attardent à contempler du

toit de l'asile des fous, non plus les déments qui y sont enfermés, mais ceux qui, dans Madrid, méritent de l'être. Et l'écolier souhaite voir cet incendie, et le boiteux le transporte, dans l'instant même, à la porte du Soleil, sur une grande maison, face à celle qui brûle. Faisons, là, place à l'auteur :

Ils entendirent d'abord les voix confuses de plusieurs personnes, dont les unes criaient *au feu*, et les autres demandaient de l'eau. Ils remarquèrent peu de temps après qu'un grand escalier par où l'on montait aux principaux appartements de l'hôtel de don Pèdre était tout enflammé : ils virent ensuite sortir par les fenêtres des tourbillons de flamme et de fumée.

— L'incendie est dans sa fureur, dit le démon ; déjà le feu, parvenu jusqu'au toit, commence à s'y faire un passage et remplit l'air d'étincelles. L'embrasement devient tel, que le peuple qui accourt de toutes parts pour l'éteindre ne peut s'occuper qu'à le regarder. Démêlez dans la foule des spectateurs un vieillard en robe de chambre : c'est le seigneur de Escolano. Entendez-vous ses cris et ses lamentations ? Il s'adresse aux hommes qui l'environnent, et les conjure d'aller délivrer sa fille ; mais il a beau leur promettre une grosse récompense, aucun ne veut exposer sa vie pour cette dame, qui n'a que seize ans, et dont la beauté est incomparable. Voyant qu'il implore en vain leur assistance, il s'arrache les cheveux et la moustache ; il se frappe la poitrine ; l'excès de sa douleur lui fait faire des actions insensées. D'un autre côté, Séraphine, abandonnée de ses femmes, s'est évanouie de frayeur dans son appartement, où bientôt une épaisse fumée va l'étouffer : aucun mortel ne peut la secourir.

— Ah ! seigneur Asmodée, s'écria Léandro Perez entraîné par les mouvements d'une généreuse compassion, cédez à la pitié dont je me sens saisir, et ne rejetez pas la prière que je vous fais de sauver cette jeune dame de la mort prochaine qui la menace : c'est ce que je vous demande pour prix du

service que je vous ai rendu. Ne vous opposez point, comme tantôt, à mon envie ; j'en aurais un chagrin mortel.

Le diable sourit en entendant parler ainsi l'écolier.

— Seigneur Zambullo, lui dit-il, vous avez toutes les qualités d'un bon chevalier errant : vous êtes courageux, compatissant aux peines d'autrui, et très prompt au service des jeunes damoiselles. Ne seriez-vous pas homme à vous jeter au milieu des flammes, comme un Amadis, pour aller délivrer Séraphine et la rendre saine et sauve à son père ? — Plût au ciel ! répondit don Cléofas, que la chose fût possible ! je l'entreprendrais sans balancer. — Votre mort, reprit le boiteux, serait tout le salaire d'un si bel exploit. Je vous l'ai déjà dit, la valeur humaine ne peut rien dans cette occasion, et il faut bien que je m'en mêle pour vous contenter : regardez de quelle façon je vais m'y prendre : observez d'ici toutes mes opérations.

Il n'eut pas sitôt dit ces paroles, qu'empruntant la figure de Léandro Perez, au grand étonnement de cet écolier, il se glissa parmi le peuple, traversa la presse, et se lança dans le feu comme dans son élément, à la vue des spectateurs, qui furent effrayés de cette action, et qui la blâmèrent par un cri général. — Quel extravagant ! disait l'un ; comment l'intérêt a-t-il pu l'aveugler jusque-là ? S'il n'était pas entièrement fou, la récompense promise ne l'aurait nullement tenté. — Il faut, disait l'autre, que ce jeune téméraire soit un amant de la fille de don Pèdre, et que, dans la douleur qui le possède, il ait résolu de sauver sa maîtresse ou de se perdre avec elle.

Enfin, ils comptaient tous qu'il aurait le sort d'Empédocle, lorsqu'une minute après ils le virent sortir des flammes avec Séraphine entre ses bras. L'air retentit d'acclamations ; le peuple donna mille louanges au brave cavalier qui avait fait un si beau coup. Quand la témérité est heureuse, elle ne trouve plus de censeurs, et ce prodige parut à la nation un effet très naturel du courage espagnol.

Comme la dame était encore évanouie, son père n'osa se liver à la joie : il craignait qu'après avoir été si heureusement délivrée du feu, elle ne mourût à ses yeux de l'impres-

sion terrible qu'avait dû faire en son cerveau le péril qu'elle avait couru ; mais il fut bientôt rassuré : elle revint de son évanouissement par les soins qu'on prit de le dissiper. Elle envisagea le vieillard, et lui dit d'un air tendre : — Seigneur, je serais plus affligée que réjouie de voir mes jours conservés, si les vôtres ne l'étaient pas. — Ah, ma fille ! lui répondit-il en l'embrassant, puisque je ne vous ai pas perdue, je suis consolé de tout le reste. Remercions, poursuivit-il en lui présentant le faux don Cléofas, remercions tous deux ce jeune cavalier ; c'est votre libérateur ; c'est à lui que vous devez la vie : nous ne pouvons lui témoigner assez de reconnaissance, et la somme que j'ai promise ne saurait nous acquitter envers lui.

Le diable prit alors la parole, et dit à don Pèdre d'un air poli : « Seigneur, la récompense que vous avez proposée n'a aucune part au service que j'ai eu le bonheur de vous rendre : je suis noble et Castillan ; le plaisir d'avoir essuyé vos larmes, et arraché aux flammes l'objet charmant qu'elles allaient consumer, est un salaire qui me suffit. »

Le désintéressement et la générosité du libérateur firent concevoir pour lui une estime infinie au seigneur de Escolano, qui le pria de le venir voir, et lui demanda son amitié, en lui offrant la sienne. Après bien des compliments de part et d'autre, le père et la fille se retirèrent dans un corps de logis qui était au bout du jardin ; ensuite le démon rejoignit l'écolier, qui, le voyant revenir sous sa première forme, lui dit : « Seigneur diable, mes yeux m'auraient-ils trompé ? n'étiez-vous pas tout à l'heure sous ma figure ? — Pardonnez-moi, répondit le boiteux, et je vais vous apprendre le motif de cette métamorphose. J'ai formé un grand dessein : je prétends vous faire épouser Séraphine ; je lui ai déjà inspiré, sous vos traits, une passion violente pour Votre Seigneurie. Don Pèdre est aussi très satisfait de vous, parce que je lui ai dit fort poliment qu'en délivrant sa fille je n'avais eu en vue que de leur faire plaisir à l'un et à l'autre, et que l'honneur d'avoir heureusement mis fin à une si périlleuse aventure était une assez belle récompense pour un gentilhomme espagnol. Le bonhomme a l'âme noble : il ne voudra

pas demeurer en reste de générosité, et je vous dirai qu'en ce moment il délibère en lui-même s'il vous fera son gendre, pour mesurer sa reconnaissance au service qu'il s'imagine que vous lui avez rendu.

« En attendant qu'il s'y détermine, ajouta le boiteux, gagnons un endroit plus favorable que celui-ci pour continuer nos observations. » A ces mots, il emporta l'écolier sur une haute église remplie de mausolées.

Vient donc, après le merveilleux sauvetage, le chapitre des tombeaux. Mais, en dépit des historiettes qu'on y trouve et de toutes celles qui suivent, le lecteur revient à la promesse du Diable, alors que le Diable, rappelé par la conjuration du magicien, doit quitter son libérateur. Et nous touchons au dénouement prévu, raconté en ces termes :

Un moment après la retraite d'Asmodée, l'écolier, se sentant fatigué d'avoir été toute la nuit sur ses jambes et de s'être donné beaucoup de mouvement, se déshabilla et se mit au lit pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étaient ses esprits, il eut bien de la peine à s'endormir ; mais enfin, payant avec usure à Morphée le tribut que lui doivent tous les mortels, il tomba dans un assoupissement léthargique où il passa la journée et la nuit suivante.

Il y avait déjà vingt-quatre heures qu'il était dans cet état, quand don Luis de Lujan, jeune cavalier de ses amis, entra dans sa chambre en criant de toute sa force : « Holà, ho ! seigneur don Cléofas, debout ! » Au bruit, Zambullo se réveilla. — Savez-vous, lui dit don Luis, que vous êtes couché depuis hier matin ? — Cela n'est pas possible ! répondit Léandro. — Rien n'est plus vrai, répliqua son ami ; vous avez fait deux fois le tour du cadran. Toutes les personnes de cette maison me l'ont assuré.

L'écolier, étonné d'un si long sommeil, craignit d'abord que son aventure avec le diable boiteux ne fût qu'une illusion ;

mais il ne pouvait le croire, et lorsqu'il se rappelait certaines circonstances, il ne doutait plus de la réalité de ce qu'il avait vu ; cependant, pour en être plus certain, il se leva, s'habilla promptement, et sortit avec don Luis, qu'il mena vers la porte du Soleil sans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivés là, et que don Cléofas aperçut l'hôtel de don Pèdre presque tout réduit en cendres, il feignit d'en être surpris. « Que vois-je ? dit-il ; quel ravage le feu a fait ici ! A qui appartient cette malheureuse maison ? Y a-t-il longtemps qu'elle est brûlée ? »

Don Luis de Lujan répondit à ses deux questions, et lui dit ensuite : « Cet incendie fait moins de bruit par le dommage considérable qu'il a causé, que par une particularité que je vais vous apprendre. Le seigneur don Pèdre de Escolano a une fille unique qui est belle comme le jour ; on dit qu'elle était dans une chambre remplie de flammes et de fumée, où elle devait périr nécessairement, et que néanmoins elle a été sauvée par un jeune cavalier dont je ne sais point encore le nom ; cela fait le sujet de tous les entretiens de Madrid. On élève jusqu'aux nues la valeur de ce cavalier, et l'on croit que, pour prix d'une action si hardie, quoiqu'il ne soit qu'un simple gentilhomme, il pourra bien obtenir la fille du seigneur don Pèdre. »

Léandro Perez écouta don Luis sans faire semblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il disait ; puis, se débarrassant bientôt de lui sous un prétexte spécieux, il gagna le Prado, où, s'étant assis sous des arbres, il se plongea dans une profonde rêverie. Le diable boiteux vient d'abord occuper sa pensée. « Je ne puis, disait-il, trop regretter mon cher Asmodée ; il m'aurait fait faire le tour du monde en peu de temps, et j'aurais voyagé sans éprouver les incommodités des voyages : je fais sans doute une grande perte ; mais, ajoutait-il un moment après, elle n'est peut-être pas irréparable : pourquoi désespérer de revoir ce démon ? Il peut arriver, comme il me l'a dit lui-même, que le magicien lui rende incessamment la liberté. » Pensant ensuite à don Pèdre et à sa fille, il prit la résolution d'aller chez eux, poussé par la seule curiosité de voir la belle Séraphine.

Dès qu'il parut devant don Pèdre, ce seigneur courut à lui les bras ouverts, en disant : — Soyez le bienvenu, généreux cavalier ; je commençais à me plaindre de vous. Eh quoi ! disais-je, don Cléofas, après les instances que je lui ai faites de me venir voir, est encore à s'offrir à mes yeux ? Qu'il répond mal à l'impatience que j'ai de lui témoigner l'estime et l'amitié que je sens pour lui !

Zambullo baissa respectueusement la tête à ce reproche obligeant, et dit au vieillard, pour s'excuser, qu'il avait craint de l'incommoder dans l'embarras où il avait jugé qu'il devait être le jour précédent. « Je ne suis pas satisfait de cette excuse, répliqua don Pèdre ; vous ne sauriez être incommode dans une maison où l'on serait, sans votre secours, dans une plus grande tristesse. Mais, ajouta-t-il, suivez-moi, s'il vous plait : vous avez d'autres remerciements que les miens à recevoir. » En parlant de cette sorte, il le prit par la main et le conduisit à l'appartement de Séraphine.

Cette dame venait de faire la *sieste*. « Ma fille, lui dit son père, je viens vous présenter le gentilhomme qui vous a si courageusement sauvé la vie : marquez-lui jusqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous, puisque l'état où vous étiez avant-hier ne vous le permit pas. » Alors la senora Séraphine, ouvrant une bouche de rose, adressa la parole à Léandro Perez, et lui fit un compliment qui charmerait tous mes lecteurs, si je pouvais le rapporter mot pour mot ; mais comme il ne m'a point été rendu fidèlement, j'aime mieux le passer sous silence que de le défigurer.

Je dirai seulement que don Cléofas crut voir et entendre une divinité ; qu'il fut pris en même temps par les yeux et par les oreilles : il conçut aussitôt pour elle un amour violent ; mais, bien loin de la regarder comme une personne qu'il ne pouvait manquer d'épouser, il douta, malgré tout ce que le démon lui avait dit, que l'on voulût payer d'un si beau prix le service qu'on s'imaginait qu'il avait rendu. Plus il la trouvait charmante, moins il osait se flatter de l'obtenir.

Ce qui acheva de le rendre tout à fait incertain d'un si grand avantage, c'est que don Pèdre, dans la longue conversation qu'ils eurent ensemble, ne toucha point cette corde-là,

et ne fit que l'accabler d'honnêtetés, sans lui laisser entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être son beau-père. De son côté, Séraphine, aussi polie que le papa, tint des discours pleins de reconnaissance, sans se servir d'aucune expression qui pût donner sujet à Zambullo de penser qu'elle fût amoureuse de lui ; de sorte qu'il sortit de chez le seigneur Escolano avec beaucoup d'amour et fort peu d'espérance.

« Asmodée, mon ami, disait-il en s'en retournant au logis, comme s'il eût été encore avec ce diable, quand vous m'avez assuré que don Pèdre était dans la disposition de me faire son gendre, et que Séraphine brûlait d'une vive ardeur que vous lui avez inspirée pour moi, il faut que vous ayez voulu vous égayer à mes dépens, ou bien vous m'avouerez que vous ne savez pas mieux le présent que l'avenir. »

Notre écolier fut fâché d'avoir été chez cette dame ; et regardant la passion qu'il sentait pour elle comme un amour malheureux qu'il fallait vaincre, il résolut de ne rien épargner pour cela ; il fit plus : il se reprocha le désir qu'il avait eu de pousser sa pointe, supposé qu'il eût trouvé le père disposé à lui accorder sa fille, et il se représenta qu'il était honteux de devoir son bonheur à un artifice.

Il était encore plein de ces réflexions lorsque don Pèdre, l'ayant envoyé chercher le jour suivant, lui dit : « Seigneur Léandro Perez, il est temps que je vous prouve par des actions qu'en m'obligeant vous n'avez pas fait plaisir à un de ces courtisans qui se contenteraient, à ma place, de vous donner de l'eau bénite de cour ; je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle ; je l'ai consultée là-dessus, et je la vois prête à m'obéir sans répugnance. Je vous dirai même que j'ai reconnu mon sang quand je lui ai proposé pour époux son libérateur : elle en a marqué sa joie par un transport qui m'a fait connaître que sa générosité répondait à la mienne. C'est donc une chose résolue, vous épouserez ma fille. »

Après avoir ainsi parlé, le bon seigneur de Escolano, qui s'attendait avec raison que don Cléofas lui rendrait de très humbles grâces d'une si grande faveur, fut assez surpris de le trouver interdit et embarrassé. — Parlez, Zambullo, lui-dit-il :

que faut-il que je pense du désordre où vous met la proposition que je vous fais ? Qui peut vous révolter contre elle ? Un simple gentilhomme doit-il se refuser à une alliance dont un grand se tiendrait honoré ? La noblesse de ma maison a-t-elle quelque tache que j'ignore ?

— Seigneur, répondit Léandro, je ne sais que trop la distance que le ciel a mise entre nous. — Pourquoi donc, reprit don Pèdre, paraissez-vous si peu content d'un mariage qui vous fait tant d'honneur ? Avouez-le-moi, don Cléofas, vous aimez quelque dame qui a reçu votre foi, et son intérêt s'oppose en ce moment à votre fortune. — Si j'avais une maîtresse à qui je fusse lié par des serments, répondit l'écolier, rien sans doute ne serait capable de me les faire trahir. Mais ce n'est point cette raison qui m'empêche de profiter de vos bontés : un sentiment de délicatesse veut que je renonce au glorieux établissement que vous me proposez ; et, loin de vouloir abuser de votre erreur, je vais vous détromper : je ne suis point le libérateur de Séraphine.

— Qu'entends-je ! s'écria le vieillard fort étonné ; ce n'est pas vous qui l'avez délivrée des flammes qui l'allaient consumer ? Ce n'est point vous qui avez fait une action si hardie ? — Non, seigneur, répondit Zambullo : tout mortel l'aurait vainement entrepris, et je veux bien vous apprendre que c'est un diable qui a sauvé votre fille. »

Ces paroles augmentèrent la surprise de don Pèdre qui, ne croyant pas les devoir prendre au pied de la lettre, pria l'écolier de parler plus clairement. Alors Léandro, sans se soucier de perdre l'amitié d'Asmodée, raconta tout ce qui s'était passé entre ce démon et lui. Après quoi le vieillard reprit la parole, et dit à don Cléofas : « La confidence que vous venez de me faire me confirme dans le dessein de vous donner ma fille : vous êtes son premier libérateur. Si vous n'eussiez pas prié le diable boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçait, il n'aurait pas manqué de la laisser périr. C'est donc vous qui avez conservé les jours de Séraphine ; en un mot, vous la méritez, et je vous l'offre avec la moitié de mon bien. »

Léandro Perez, à ces mots qui levaient tous ses scrupules,

se jeta aux pieds de don Pèdre pour le remercier de ses bontés. Peu de temps après, ce mariage se fit avec une magnificence convenable à l'héritière du seigneur de Escolano, et à la grande satisfaction des parents de notre écolier, lequel demeura par là bien payé de quelques heures de liberté qu'il avait procurées au diable boiteux.

Ainsi s'achève le *Diable boiteux* de la seconde manière — exclusivement reproduite depuis le remaniement. Or, s'il n'y avait, entre la forme première et celle de 1726, qu'une différence résultant de substitutions d'historiettes, l'intérêt d'une réimpression du texte primitif, réimpression que nous avons réalisée, serait incontestable, même en ce cas. Il résiderait, tout entier, dans la mise à portée de toutes les bourses, d'une édition cotée cher au catalogue de quelques libraires. Mais en revisant son ouvrage, Le Sage, vieillissant, fit corrections sur corrections, si bien qu'il n'est guère de phrases conservées sans ratures ou surcharges, d'un texte à l'autre. Taisons, sur ce sujet, nos préférences et laissons aux curieux de littérature le soin de confronter et de conclure — s'il leur plaît

L'avertissement des Éditeurs devrait s'arrêter là. Toutefois, on nous saura gré de rapporter, sur l'ouvrage que nous réimprimons, le jugement de Sainte-Beuve, qui écrit, dans une notice sur Le Sage :

« *Le Diable boiteux*, pour le titre, le cadre et les personnages, est pris de l'espagnol ; mais Le Sage ramena le tout au point de vue de Paris ; il savait notre mesure ; il mania son original à son gré, avec aisance, avec à-propos ; il y sema les allusions à notre usage ; il fondit ce qu'il gardait et ce qu'il ajoutait dans un amusant tableau de mœurs, qui parut à la

fois neuf et facile, imprévu et reconnaissable. Ce livre est celui que Le Sage refera et recommencera dans la suite en cent façons sous une forme ou sous une autre, le tableau d'ensemble de la vie humaine, une revue animée de toutes les conditions, avec les intrigues, les vices, les ridicules propres à chacune... »

Et, plus loin :

« On en peut dire comme on l'a dit si bien de *Gil Blas* : Ce livre est moral comme l'expérience. Dès son premier ouvrage, Le Sage se dessine à merveille ; c'est du La Bruyère en scène et en action, sans trace d'effort. *Le Diable boiteux* précède très bien les *Lettres Persanes*, mais il les précède d'un pas léger, sans aucune prétention au trait et sans fatigue ; il n'y a pas l'ombre de *manière* dans Le Sage. Les traits de Le Sage, ce sont de ces mots piquants et vifs qui échappent en courant. Ainsi Asmodée, parlant d'un autre démon de ses confrères avec qui il avait eu querelle : « On « nous réconcilia, dit-il, nous nous embrassâmes, et depuis « ce temps-là nous sommes ennemis mortels. »

N'ajoutons rien à ce jugement autorisé, si ce n'est quelques briéves notes biographiques :

Le Sage naquit en Bretagne (à Sarzeau, Morbihan) le 13 décembre 1668. Orphelin à quatorze ans, il fit une partie de ses études à Vannes, puis vint à Paris — en 1692 — pour s'y consacrer à la philosophie et au droit. Mais, privé de sa fortune, ses goûts personnels, autant que l'insuffisance de ses honoraires d'avocat, le déterminèrent à tenter la fortune littéraire. Fuyant les agitations du monde, il s'installe en compagnie de la jeune et jolie fille dont il a fait sa femme, dans une maison paisible du faubourg Saint-Jacques. C'est là qu'il bâtira ses romans et ses pièces, toujours talonné par la nécessité d'écrire —

pour vivre. Il débute par une traduction des *Lettres galantes* d'Aristénète, le sophiste grec. Il fait jouer plusieurs pièces adaptées de l'espagnol, s'inspire du *Don Quichotte* d'Argensolo, compose sa première pièce originale, *Crispin rival de son maître,* digne d'un Molière, et donne enfin le *Diable boiteux,* qui a, dès son apparition, le plus grand succès. En dépit du plan emprunté au roman *El Diablo cojuelo* de Luis Velez de Guevera, à qui Le Sage dédie son livre dans les termes qu'on verra ci-après, le *Diable boiteux* n'est point une copie de l'œuvre espagnole : deux chapitres seulement sont empruntés à Guevera — et encore sont-ils devenus bien français.

Stimulé par le succès, Le Sage revient au théâtre. Il donne *Turcaret,* violente satire contre les *traitants* (financiers de l'époque), puis, durant vingt années, de petites pièces pour le *Théâtre de la Foire.* Ces pièces constituent la principale des ressources de Le Sage, qui, s'il y prodigua son esprit alerte, ne songea sans doute point à en faire des chefs-d'œuvre. C'est dans un autre genre qu'il s'illustrera : avec *le Diable boiteux*, notre auteur laisse en effet *Gil Blas*, et ces deux romans pourraient suffire à sa gloire.

Le Sage, qui avait quitté Paris en 1734, meurt en 1747 à Boulogne-sur-Mer, chez son deuxième fils, chanoine bon vivant qui pourvut heureusement aux besoins du vieillard.

AU

TRÈS ILLUSTRE

AUTEUR

LOUIS VELEZ DE GUEVARA

Souffrez, seigneur de Guevara, que je vous adresse cet ouvrage. Il n'est pas moins de vous que de moi. Votre *Diablo Cojuelo* m'en a fourni le titre et l'idée. J'en fais un aveu public. Je vous cède la gloire de l'invention, sans approfondir si quelque auteur grec, latin ou italien ne pourrait pas justement vous la disputer.

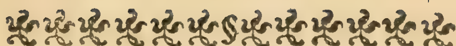
Je dirai même qu'en y regardant de près, on reconnaîtra dans le corps de ce livre quelques-unes de vos pensées ; car je vous ai copié autant que me l'a pu permettre la nécessité de m'accommoder au goût de ma nation.

Cela ne m'empêche pas de rendre justice à votre *Cojuelo.* Je le crois digne des applaudissements qu'il a reçus en Espagne et du bruit qu'il a fait particulièrement en Aragon, où vous l'avez mis en lumière. Je conçois bien que vos façons de parler figurées, vos images bizarres et vos pensées extraordinaires ont pu trouver chez vous des approbateurs ; mais vous devez concevoir aussi que des hommes nés sous un autre climat en peuvent juger autrement. Les Français surtout, eux qui ont la justesse et le naturel en partage, ne les goûteraient pas. Je me suis donc souvent écarté du texte, ou, pour mieux dire, j'ai fait un nouveau livre sur le même fond.

C'est ainsi que j'ai traité le seigneur Alonso Fernandez de Avellaneda. Je n'ai pas traduit plus fidèlement son *Don*

Quichotte que votre *Cojuelo*. Cependant cet Avellaneda, qui avait déjà subi le sort des écrivains abandonnés des lecteurs, est présentement en quelque réputation parmi nous, au lieu que si je l'avais suivi littéralement, on me saurait mauvais gré de l'avoir tiré de l'oubli.

J'espère que vous aurez la même destinée. Si je n'ai pu prêter à votre *Cojuelo* tous les agréments dont il a besoin pour plaire à nos Français, je crois du moins ne lui avoir rien laissé qui doive les rebuter. Après tout, vous ne risquez rien. Si le livre n'a point de succès, vous êtes en droit de dire que je l'ai tellement défiguré qu'il n'est pas reconnaissable. Et s'il réussit, vous m'aurez obligation de vous avoir procuré l'estime des gens dont peut-être sans moi vous n'auriez jamais été connu.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé *le Diable Boiteux.* J'ay trouvé dans cet Ouvrage beaucoup de gayeté & quelques cenſures vives dont le Public a beſoin. Fait à Paris le 26. de May 1707.

SAURIN.



LE DIABLE BOITEUX

CHAPITRE PREMIER

Qu'il faut lire pour bien entendre les autres.

Une nuit du mois d'octobre couvrait d'épaisses ténèbres la fameuse ville de Madrid : déjà le peuple, retiré chez lui, laissait les rues libres aux amants qui voulaient chanter leurs peines ou leurs plaisirs sous les balcons de leurs maîtresses ; déjà le son des guitares causait de l'inquiétude aux pères et alarmait les maris jaloux ; enfin il était près de minuit, lorsque don Cléofas Léandro Perez Zambullo, jeune écolier d'Alcala, sortit brusquement par une lucarne d'une maison où le fils indiscret de la déesse de Cythère l'avait fait entrer. Il tâchait de conserver sa vie et son honneur en s'efforçant d'échapper à trois ou quatre spadassins qui le suivaient de près pour le tuer, ou pour lui faire épouser par force une dame avec laquelle ils venaient de le surprendre.

Quoique seul contre eux, il s'était défendu vaillamment, et il n'avait pris la fuite que parce qu'ils lui avaient enlevé son épée dans le combat. Ils le poursuivirent quelque temps sur les gouttières ; mais il trompa leur poursuite à la faveur de l'obscurité, et se glissant de toit en toit il marcha vers une lumière qu'il aperçut de loin, et qui, toute faible qu'elle était, lui servit de fanal dans une conjoncture si périlleuse. Après avoir plus d'une fois couru risque de se rompre le cou, il arriva près d'un grenier d'où sortaient les rayons de cette lumière, et il entra dedans par la fenêtre, aussi transporté de joie qu'un pilote qui voit heureusement surgir au port son vaisseau menacé du naufrage.

Il regarda d'abord de toutes parts, et, fort étonné de ne

trouver personne dans ce galetas, qui lui parut un appartement assez singulier, il se mit à le considérer avec beaucoup d'attention. Il vit une lampe de cuivre attachée au plafond, des livres et des papiers en confusion sur une table, des sphères et des compas d'un côté, des fioles et des cadrans de l'autre ; ce qui lui fit juger qu'il demeurait au-dessous quelque astrologue qui venait faire ses observations en ce réduit.

Il rêvait au péril qu'il avait évité, et délibérait en lui-même s'il attendrait là le jour, quoique encore fort éloigné, ou s'il prendrait un autre parti, quand il entendit pousser un long soupir auprès de lui. Il s'imagina d'abord que c'était quelque fantôme de son esprit agité, une illusion de la nuit ; c'est pourquoi, sans s'y arrêter, il continua ses réflexions ; mais ayant ouï soupirer pour la seconde fois, il ne douta plus que ce ne fût une chose réelle ; et quoiqu'il ne vît pas une âme dans la chambre, il ne laissa pas de s'écrier : « Qui diable soupire ici ? — C'est moi, seigneur écolier, lui répondit une voix qui avait quelque chose d'extraordinaire ; je suis depuis un an dans une de ces fioles bouchées. Il loge en cette maison un savant astrologue, qui est magicien : c'est lui qui, par le pouvoir de son art, me tient enfermé dans cette étroite prison. — Vous êtes donc un esprit ? dit don Cléofas, un peu troublé de la nouveauté de l'aventure. — Je suis un démon, repartit la voix : vous êtes venu fort à propos pour me tirer d'esclavage. Je languis dans l'oisiveté, car je suis le diable de l'enfer le plus vif et le plus laborieux. »

Ces paroles causèrent quelque frayeur à don Cléofas ; mais comme il était naturellement courageux, il se rassura, et dit d'un ton ferme à l'esprit : « Seigneur diable, apprenez-moi, s'il vous plait, quel rang vous tenez parmi vos confrères : si vous êtes un démon noble ou roturier. — Je suis un diable d'importance, répondit la voix, et celui de tous qui a le plus de réputation dans l'un et l'autre monde. — Seriez-vous par hasard, répliqua don Cléofas, le démon qu'on appelle Lucifer ? — Non, repartit l'esprit, c'est le diable des charlatans. — Êtes-vous Uriel, reprit l'écolier ? — Fi donc, interrompit brusquement la voix, c'est le patron des marchands, des

tailleurs, des bouchers, des boulangers, et des autres voleurs du tiers état. — Vous êtes peut-être Belzébuth, dit don Cléofas. — Vous moquez-vous ? répondit l'esprit ; c'est le démon des duègnes et des écuyers. — Cela m'étonne, dit l'écolier ; je croyais Belzébuth un des plus grands personnages de votre compagnie. — C'est un de ses plus petits sujets, repartit le démon. Vous n'avez pas des idées justes de notre enfer.

— Il faut donc, reprit don Cléofas, que vous soyez Léviatan, Belphegor ou Astaroth. — Oh ! pour ces trois-là, ce sont des diables du premier ordre ; ce sont des esprits de cour. Ils entrent dans les conseils de princes, animent les ministres, forment les ligues, excitent les soulèvements dans les États, et allument les flambeaux de la guerre. — Eh ! dites-moi, je vous prie, répliqua l'écolier, quelles sont les fonctions de Flagel ? — Il est l'âme de la chicane, repartit le démon, et l'esprit du barreau. C'est lui qui a composé le protocole des huissiers et des notaires. Il inspire les plaideurs, possède les avocats et obsède les juges. Pour moi, j'ai d'autres occupations : je fais des mariages ridicules : je marie des barbons avec des mineures, des maîtres avec leurs servantes, et des filles mal dotées avec de tendres amants qui n'ont pas de fortune. C'est moi qui ai introduit dans le monde le luxe, la débauche, les jeux de hasard et la chimie. Je suis l'inventeur des carrousels, de la danse, de la musique, de la comédie, et de toutes les modes nouvelles de France. En un mot, je m'appelle Asmodée, surnommé le diable boiteux.

— Eh quoi ! s'écria don Cléofas, vous êtes ce célèbre Asmodée dont il est fait une si glorieuse mention dans Agrippa et dans la Clavicule de Salomon ? Ah ! vraiment, vous ne m'avez pas dit tous vos amusements. Vous avez oublié le meilleur. Je sais que vous vous divertissez quelquefois à soulager les amants malheureux, à tromper les maris jaloux et à tenter les dames ; à telles enseignes qu'un bachelier de mes amis a obtenu par votre secours les bonnes grâces de la femme d'un Corregidor. — Cela est vrai, dit l'esprit ; je vous gardais celui-là pour le dernier. Je suis le démon de la luxure, ou, pour parler plus honorablement, le dieu Cupidon ; car les poètes m'ont donné ce joli nom, et ces messieurs me

peignent fort avantageusement. Ils disent que j'ai des ailes dorées, un bandeau sur les yeux, un arc à la main, un carquois et des flèches sur les épaules, et avec cela une beauté ravissante. Vous allez voir tout à l'heure ce qui en est, si vous voulez me mettre en liberté.

— Seigneur Asmodée, répliqua don Cléofas, il y a longtemps, comme vous savez, que je vous suis entièrement dévoué : le péril que je viens de courir en peut faire foi. Je suis bien aise de trouver l'occasion de vous servir ; mais le vase qui vous recèle est sans doute un vase enchanté ; je tenterais vainement de le déboucher ou de le briser. Ainsi, je ne sais pas trop bien de quelle manière je pourrai vous délivrer de prison. Je n'ai pas un grand usage de ces sortes de délivrances ; et, entre nous, si, tout fin diable que vous êtes, vous ne sauriez vous tirer d'affaire, comment un chétif mortel en pourra-t-il venir à bout ? — Les hommes ont ce pouvoir, répondit le démon. La fiole où je suis retenu est une simple bouteille de verre facile à briser. Vous n'avez qu'à la prendre et qu'à la jeter par terre, j'apparaitrai aussitôt en forme humaine. — Sur ce pied-là, dit l'écolier, la chose est plus aisée que je ne pensais. Apprenez-moi donc dans quelle fiole vous êtes ; j'en vois un assez grand nombre de pareilles, et je ne puis la démêler. — C'est la quatrième du côté de la fenêtre, répliqua l'esprit.

— Cela suffit, seigneur Asmodée, reprit don Cléofas ; il n'y a plus qu'une petite difficulté qui m'arrête : quand je vous aurai rendu le service dont il s'agit, ne me ferez-vous point payer les pots cassés ? — Il ne vous arrivera nul accident, repartit le démon ; au contraire, vous serez content de ma reconnaissance. Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez savoir ; je vous instruirai de tout ce qui se passe dans le monde ; je vous découvrirai les défauts des hommes ; je serai votre démon tutélaire, et, plus éclairé que le génie de Socrate, je prétends vous faire surpasser en sagesse ce fameux philosophe. En un mot, je veux me donner à vous avec mes bonnes et mauvaises qualités ; elles ne vous seront pas moins utiles les unes que les autres.

— Voilà de belles promesses, répliqua l'écolier ; mais vous

autres, messieurs les diables, on vous accuse de n'être pas des gens fort religieux à tenir ce que vous promettez aux hommes. — Cette accusation n'est pas sans fondement, repartit Asmodée. La plupart de mes confrères ne se font pas un scrupule de manquer à leur parole. Pour moi, je suis esclave de la mienne, et je vous jure par tout ce qui rend nos serments inviolables, que je ne vous tromperai point. Je promets même de vous venger, dès cette nuit, de dona Thomasa, de cette perfide dame qui avait caché chez elle quatre scélérats pour vous surprendre et vous forcer à l'épouser. »

Don Cléofas fut charmé surtout de cette dernière promesse. Pour en avancer l'accomplissement, il se hâta de prendre la fiole où était l'esprit ; et sans s'embarrasser davantage de ce qu'il en pourrait arriver, il la laissa tomber rudement. Elle se brisa en mille pièces, et inonda le plancher d'une liqueur noirâtre, qui s'évapora peu à peu, et se convertit en une épaisse fumée, laquelle, venant à se dissiper tout à coup, laissa voir à l'écolier surpris une figure d'homme en manteau, de la hauteur d'environ deux pieds et demi, appuyé sur deux béquilles. Ce petit monstre boiteux avait des jambes de bouc, le visage long, le menton pointu, le teint jaune et noir, le nez fort écrasé ; ses yeux, qui paraissaient très petits, ressemblaient à deux charbons allumés : sa bouche, excessivement fendue, était surmontée de deux crocs de moustache rousse, et bordée de deux lippes sans pareilles.

Ce gracieux Cupidon avait la tête enveloppée d'une espèce de turban de crépon rouge, relevé d'un bouquet de plumes de coq et de paon. Il portait au cou un large collet de toile jaune, sur lequel étaient dessinés divers modèles de colliers et de pendants d'oreilles. Il était revêtu d'une robe courte de satin blanc serrée avec une ceinture de parchemin vierge, tout marqué de caractères talismaniques. Sur cette robe étaient peints plusieurs corps à l'usage des dames, très avantageux pour la gorge ; des écharpes, des tabliers bigarrés et des coiffures nouvelles, toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de son manteau, dont le fond était aussi de satin blanc. On voyait dessus une

infinité de figures peintes à l'encre de Chine, avec une si grande liberté de pinceau et des expressions si fortes, que l'on jugeait bien qu'il fallait que le diable s'en fût mêlé. On y remarquait, d'un côté, une dame espagnole, couverte de sa mante, qui agaçait un étranger à la promenade ; et de l'autre, une dame française qui étudiait dans un miroir de nouveaux airs de visage, pour les essayer sur un jeune abbé qui paraissait à la portière de sa chambre avec des mouches et du rouge. Ici des cavaliers italiens chantaient et jouaient de la guitare sous les balcons de leurs maîtresses ; et là, des Allemands, déboutonnés, tout en désordre, plus pris de vin et plus barbouillés de tabac que des petits-maîtres français, entouraient une table inondée des débris de leurs débauches. On voyait en cet endroit un grand seigneur musulman sortant du bain, et environné de toutes les femmes de son sérail, qui s'empressaient à lui rendre leurs services. On découvrait, en un autre, un gentilhomme anglais qui présentait galamment à sa dame une pipe et de la bière. On y apercevait aussi des joueurs qui étaient merveilleusement bien représentés : les uns, animés d'une joie vive, entassaient dans leurs chapeaux des pièces d'or et d'argent, et les autres, ne jouant plus que sur leur parole, lançaient au ciel des regards sacrilèges, en mangeant leurs cartes de désespoir. Enfin, on y voyait presque autant de choses curieuses que sur cet admirable bouclier du fils de Pelée, lequel avait épuisé tout l'art de Vulcain. Mais il y avait cette différence entre les ouvrages de ces deux boiteux, que les figures du bouclier n'avaient nul rapport aux exploits d'Achille, et qu'au contraire celles du manteau étaient autant de vives images de tout ce qui se fait dans le monde par la suggestion d'Asmodée.

CHAPITRE II

Quelle fut la suite de la délivrance d'Asmodée.

Ce démon, remarquant que sa vue ne prévenait pas l'écolier en sa faveur, lui dit en souriant : « Eh bien, seigneur don Cléofas Léandro Perez Zambullo, vous voyez le charmant dieu des amours, ce souverain maître des cœurs. Que vous semble de mon air et de ma beauté ? Les poètes à votre avis ne sont-ils pas d'excellents peintres ? — Franchement, répondit don Cléofas, ils sont un peu flatteurs. Vous ne parûtes pas, je crois, devant Psyché sous cette forme. — Non, sans doute, repartit Asmodée, j'empruntai celle d'un petit marquis français pour me faire aimer brusquement. Il faut bien couvrir le vice d'une apparence agréable, autrement il ne plairait pas. Je prends toutes les formes que je veux, et j'aurais pu me montrer à vos yeux revêtu d'un plus beau corps fantastique ; mais mon dessein étant de me donner à vous et de ne vous rien déguiser, j'ai voulu que vous me vissiez sous la figure la plus convenable à l'opinion que l'on a de moi et de mes exercices.

— Je ne suis pas surpris, dit l'écolier, que vous soyez un peu laid ; pardonnez, s'il vous plaît, ce terme ; le commerce que nous allons avoir ensemble demande de la franchise. Vos traits conviennent assez à l'idée que j'avais de vous ; mais apprenez-moi, de grâce, pourquoi vous êtes boiteux ?

— C'est, répondit le diable, pour avoir eu autrefois en France un différend avec Pilladorc, le démon de l'intérêt. Il s'agissait de savoir qui de nous deux posséderait un homme

d'affaires, un partisan manceau. Comme c'était un excellent sujet, nous nous en disputâmes vivement la possession. Nous nous battîmes dans la moyenne région de l'air. Pilladorc fut le plus fort, et me jeta sur la terre de la même façon que Jupiter, à ce que disent les poètes, culbuta Vulcain. La conformité de ces aventures fut cause que mes camarades me nommèrent le diable boiteux. Ils me donnèrent en raillant ce sobriquet, qui m'est resté depuis ce temps-là. Néanmoins, tout estropié que je suis, je ne laisse pas d'aller bon train ; vous serez témoin de mon agilité.

« Mais, ajouta-t-il, finissons cet entretien. Hâtons-nous de sortir de ce galetas. Le magicien y va bientôt monter pour travailler à l'immortalité d'une belle sylphide qui le vient trouver ici toutes les nuits. S'il nous surprenait, il ne manquerait pas de me remettre en bouteille, et de vous y mettre peut-être aussi. Jetons auparavant les morceaux de la fiole brisée, afin que l'enchanteur ne s'aperçoive pas de mon élargissement.

— Quand il s'en apercevrait après notre départ, dit don Cléofas, qu'en arriverait-il ? — Ce qu'il en arriverait ? répondit le démon. Ah ! quand j'irais me cacher aux extrémités de la terre ou de la région qu'habitent les salamandres enflammées ; quand je descendrais chez les gnomes ou dans le plus profond abîme des mers, je n'y serais point à couvert de son ressentiment. Il ferait des conjurations si fortes, que tout l'enfer en tremblerait. Enfin je ne pourrais résister à ses commandements souverains. Je serais obligé, malgré moi, de paraître devant lui, pour subir la peine qu'il voudrait m'imposer.

— Cela étant, reprit l'écolier, je crains fort que notre commerce ne soit pas de longue durée. Ce redoutable nécromancien s'apercevra bien vite de votre fuite. — C'est ce que je ne sais point, répliqua l'esprit, parce que nous ne savons pas ce qui doit arriver. — Hé quoi, dit don Cléofas, vous ignorez l'avenir ? — Oui, vraiment, repartit le diable ; ceux qui se fient à nous là-dessus sont de grandes dupes. C'est ce qui fait que les devins et les devineresses disent tant de sottises et en font tant faire aux femmes de qualité qui vont

les consulter sur les choses futures. J'ignore donc si le magicien s'apercevra bientôt de mon absence ; mais j'espère que non, car il y a ici plusieurs fioles semblables à celle où j'étais enfermé : il ne soupçonnera point qu'elle y manque. Je suis dans son laboratoire comme un livre de droit dans la bibliothèque d'un homme d'affaires, il ne pense point à moi ; et quand il y penserait, il ne me fait jamais l'honneur de m'entretenir. C'est le plus fier enchanteur que je connaisse. Depuis le temps qu'il me tient prisonnier, il n'a pas daigné me parler une seule fois.

— Quel homme ! dit don Cléofas. Eh qu'avez-vous donc fait pour vous attirer sa haine ? — J'ai traversé un de ses desseins, repartit Asmodée. Il y avait un poste vacant à la Douane : il voulait qu'un de ses amis l'eût ; je voulais le faire donner à un autre. Le magicien fit un talisman composé des plus puissants caractères de la cabale ; moi, je fis agir la maîtresse d'un Contador qui l'emporta sur le talisman. »

En parlant ainsi, le démon ramassa toutes les pièces de la fiole cassée, et après les avoir jetées par la fenêtre : « Oh çà, dit-il à l'écolier, retirons-nous au plus vite : prenez le bout de mon manteau et ne craignez rien. » Quelque périlleux que parût ce parti à don Cléofas, il aima mieux l'accepter que de demeurer exposé au ressentiment du magicien. C'est pourquoi il s'accrocha le mieux qu'il put au diable, qui l'emporta par la fenêtre.

CHAPITRE III

En quel endroit le diable emporta don Cléofas et quelles choses il lui fit voir.

Asmodée n'avait pas vanté sans raison son agilité. Il fendit l'air comme une flèche décochée avec violence, et alla se percher sur la tour de San-Salvador. Dès qu'il eut pris pied, il dit à don Cléofas : « Eh bien, seigneur Léandro, quand on dit d'une rude voiture que c'est une voiture de diable, n'est-il pas vrai que cette façon de parler est fausse ? — Je viens d'en vérifier la fausseté, répondit poliment don Cléofas ; je puis assurer que c'est une voiture très douce, et avec cela si diligente, que l'on n'a pas le temps de s'ennuyer sur la route.

— Oh çà, reprit le démon, vous ne savez pas pourquoi je vous amène ici ; j'ai dessein de vous montrer de ce lieu élevé tout ce qui se passe à l'heure qu'il est dans Madrid. Je vais, par mon pouvoir diabolique, enlever les toits des maisons, et je veux que, malgré les ténèbres de la nuit, le dedans se découvre sans voile à vos yeux. » A ces mots, il ne fit simplement qu'étendre le bras droit, et aussitôt tous les toits parurent enlevés. Alors l'écolier vit comme en plein midi tout l'intérieur des maisons.

Le spectacle était trop nouveau pour n'attirer pas toute son attention. Il promena sa vue de toutes parts, et la diversité des choses qui l'environnaient eut de quoi occuper longtemps sa curiosité. « Seigneur écolier, lui dit le démon , cette confusion d'objets que vous regardez avec tant de plaisir est, à la vérité, très agréable à voir ; mais pour vous donner une

parfaite connaissance de la vie humaine, il faut que je vous explique ce que font toutes ces personnes que vous voyez. Je vais vous révéler les motifs de leurs actions et leurs plus secrètes pensées.

« D'abord dans cette maison, à droite, ce vieillard qui compte de l'or et de l'argent ; c'est un avare. Admirez ce vieux fou, avec quel plaisir il contemple ses richesses ; il ne peut s'en rassasier. Mais regardez en même temps ce que font ses héritiers dans la chambre prochaine ; ils ont fait venir secrètement une sorcière pour lui demander quand il mourra.

« Remarquez dans la maison voisine cette vieille coquette qui se couche, après avoir laissé ses cheveux, ses sourcils et ses dents sur sa toilette. Voyez-vous plus loin ce galant sexagénaire qui revient de faire l'amour ? Il a déjà ôté son œil et sa moustache postiches et sa perruque qui cachait une tête chauve. Il attend que son valet lui ôte son bras et sa jambe de bois, pour se mettre au lit avec le reste.

« Jetez les yeux sur cet hôtel magnifique, vous y verrez un grand seigneur couché dans un superbe appartement. Il a près de lui une cassette remplie de billets doux. Il les lit pour s'endormir voluptueusement, car ils sont d'une dame qu'il adore, et qui lui fait tant faire de dépense qu'il sera bientôt réduit à solliciter une vice-royauté.

« Remarquez dans la maison prochaine à main gauche, dona Fabula qui vient d'envoyer chercher une sage-femme : elle va donner un héritier à don Torribio, son mari. N'êtes-vous pas charmé du bon naturel de ce cavalier ? Les cris de sa chère moitié lui percent l'âme : il est pénétré de douleur ; il souffre autant qu'elle. Avec quel soin et quelle ardeur il s'empresse à la secourir ! — Effectivement, dit l'écolier, voilà un homme bien agité ; mais en récompense j'en aperçois un autre qui dort tranquillement dans cette même maison, sans se soucier du succès de l'affaire. — La chose le regarde pourtant, reprit le boiteux, c'est un domestique qui est la cause première des douleurs de sa maîtresse.

« Regardez au delà cet hypocrite qui se frotte de vieux oing pour aller à une assemblée de sorciers, qui se tient cette nuit entre Saint-Sébastien et Fontarabie. Je vous y porterais

tout à l'heure pour vous donner cet agréable passe-temps, si je ne craignais d'être reconnu du démon qui y fait le bouc. C'est un coquin qui me trahirait ; il ne manquerait pas de donner avis de ma fuite à notre magicien.

— Ce diable et vous, dit l'écolier, vous n'êtes donc pas bons amis ? — Non vraiment, repartit Asmodée. C'est ce même Pilladorc dont je vous ai parlé. Il y a deux ans que nous eûmes ensemble à Paris un nouveau démêlé pour un enfant de famille qui songeait à s'établir. Nous prétendions tous deux en disposer ; il en voulait faire un commis, j'en voulais faire un homme à bonnes fortunes ; nos camarades en firent un mauvais moine pour finir la dispute. Après cela on nous réconcilia, nous nous embrassâmes ; depuis ce temps-là nous sommes ennemis mortels.

— Laissons là cette belle assemblée, dit don Cléofas, et continuons d'examiner ce qui se passe en cette ville. — J'y consens, reprit le diable ; rions un peu de ce vieux musicien qui chante une chanson passionnée à sa jeune femme. Il veut qu'elle en admire l'air, qu'il vient de composer ; mais elle en aime mieux les paroles, parce qu'elles sont d'un beau cavalier dont elle est aimée, et qui les a données à son mari pour les mettre en chant. Moquons-nous de ce...

— Attendez, je vous prie, interrompit don Cléofas, apprenez-moi auparavant ce que signifient ces étincelles de feu qui sortent de cette cave ? — C'est une des plus folles occupations des hommes, répondit le boiteux. Celui que vous voyez dans cette cave auprès de ce fourneau embrasé, est un souffleur. Le feu consume peu à peu son riche patrimoine, et il ne trouvera jamais ce qu'il cherche, parce qu'entre nous, la pierre philosophale n'est qu'une belle chimère que j'ai forgée moi-même pour me jouer de l'esprit humain, qui veut passer les bornes qui lui ont été prescrites.

— Et qui sont, reprit l'écolier, ces femmes que je vois à table dans la maison voisine ? — Ce sont deux fameuses courtisanes, repartit le diable ; et ces deux cavaliers qui font la débauche avec elles sont deux des plus grands seigneurs de la cour. — Ah ! qu'elles me paraissent jolies et amusantes ! dit don Cléofas ; je ne m'étonne pas si les gens de qualité les

courent. Qu'elles font de caresses à ceux-là ! il faut qu'elles soient bien amoureuses d'eux ! — Que vous êtes jeune ! répliqua l'esprit : vous ne connaissez guère ces sortes de dames ; elles ont le cœur encore plus fardé que le visage. Quelques démonstrations qu'elles fassent, elles n'ont pas la moindre amitié pour ces seigneurs. Elles ménagent l'un pour avoir sa protection, et l'autre pour en tirer des contrats de rente. Il en est de même de toutes les coquettes. Les hommes ont beau se ruiner pour elles, ils n'en sont pas plus aimés ; au contraire, tout payeur est traité comme un mari : c'est une règle que j'ai établie moi-même dans les intrigues amoureuses. Mais laissons ces seigneurs savourer des plaisirs qu'ils achètent si cher, pendant que leurs valets, qui les attendent dans la rue, se consolent dans la douce espérance de les avoir *gratis.*

« Voyez près de là ce bon apothicaire, son garçon et sa vieille femme qui travaillent encore dans leur boutique. Savez-vous ce qu'ils font ? Le mari compose une pilule prolifique pour un vieil avocat qui doit se marier demain. Le garçon fait une tisane laxative, et la femme pile dans un mortier des drogues astringentes.

— J'aperçois dans la maison vis-à-vis, un homme qui se lève et s'habille à la hâte. — C'est, répondit l'esprit, un médecin qui se lève pour une affaire bien pressante. On le vient querir de la part d'un dévot qui, depuis une heure qu'il s'est couché, a toussé deux ou trois fois.

« Portez la vue au delà, sur la droite, continua le diable, et tâchez de démêler dans un grenier un homme qui se promène en chemise à la sombre clarté d'une lampe. — J'y suis, s'écria l'écolier, à telles enseignes que je découvre dans ce galetas, un grabat, un placet, une table, et des murs tout barbouillés de noir. — Le personnage qui loge si haut est un poète, reprit Asmodée : et ce qui vous paraît noir, ce sont des vers tragiques de sa façon, dont il a tapissé sa chambre ; car il est obligé, faute de papier, d'écrire ses poèmes sur le mur.

— A le voir s'agiter et se démener, comme il fait en se promenant, dit don Cléofas, je juge qu'il compose quelque

ouvrage d'importance. — Vous n'avez pas tort de faire ce jugement, dit le boiteux ; il mit hier la dernière main à une tragédie intitulée : *le Déluge universel.* On ne saurait lui reprocher qu'il n'a point observé l'unité de lieu, car toutes les scènes se passent dans l'arche de Noé.

« Je vous assure que c'est une pièce excellente ; toutes les bêtes y parlent comme des docteurs. Il a dessein de la dédier, et il y a six heures qu'il travaille à l'épitre dédicatoire ; il en est à la dernière phrase en ce moment ; on peut dire que c'est un chef-d'œuvre que cette dédicace : toutes les vertus morales et politiques, toutes les louanges que l'on peut donner à un homme illustre par ses ancêtres et par lui-même, n'y sont point épargnées : jamais auteur n'a tant prodigué l'encens. — A qui prétend-il adresser cet éloge ? reprit l'écolier. — Il n'en sait rien encore, répliqua le diable ; il a laissé le nom en blanc. Il cherche quelque riche seigneur qui soit plus libéral que ceux à qui il a déjà dédié d'autres livres ; mais les gens qui payent des épîtres dédicatoires sont bien rares aujourd'hui ; c'est un défaut dont les personnes de qualité se sont corrigées ; et par là elles ont rendu service au public, qui était accablé de mauvaises productions d'esprit, parce que la plupart des livres ne se faisaient que pour le produit des dédicaces.

« Suivons de l'œil, poursuivit Asmodée, ces voleurs qui se sont introduits par le balcon dans l'appartement d'un banquier. Les voilà qui sortent du comptoir, et qui s'en retournent sans rien emporter. — Pourquoi cela ? dit l'écolier. — C'est que le banquier les a prévenus, reprit le démon ; il partit hier pour la Hollande avec tout ce qu'il avait dans ses coffres.

— Si je ne me trompe, dit don Cléofas, j'aperçois encore un voleur qui monte par une échelle à un balcon. — Ce n'est point un voleur, répliqua le boiteux ; c'est un marquis qui tente l'escalade pour se glisser dans la chambre d'une fille qui veut cesser de l'être. Il lui a juré très légèrement qu'il l'épouserait, et elle n'a pas manqué de se rendre à ses serments ; car, dans le commerce de l'amour, les marquis sont des négociants qui ont grand crédit sur la place.

— J'aperçois une chose assez singulière, dit l'écolier ; c'est

un homme en bonnet de nuit et en robe de chambre qui écrit avec application ; et je vois à côté de lui une petite figure noire qui lui conduit la main en écrivant. — L'homme qui écrit, répondit le boiteux, est un greffier qui, pour obliger un tuteur, altère un arrêt rendu en faveur d'un pupille ; et la petite figure noire qui lui conduit la main est Griffaël, le démon des greffiers. — Ce Griffaël, répliqua don Cléofas, n'occupe donc cet emploi que par *interim* ? Puisque Flagel est l'esprit du barreau, les greffes, ce me semble, doivent être de son département ? — Non, repartit Asmodée ; les greffiers ont été jugés dignes d'avoir leur diable particulier, et je vous jure qu'il a de l'occupation de reste.

— Oh, oh ! s'écria l'écolier, voici un autre spectacle ! Tout le monde est encore sur pied dans cette grande maison à gauche. Les uns font bonne chère, les autres dansent, que signifie tout cela ? — Ce sont des noces, dit le démon ; mais il n'y a pas trois jours qu'en ce même hôtel où l'on se réjouit à présent on était dans une extrême affliction. C'est une histoire qu'il faut que je vous raconte ; elle est digne de votre attention. » En même temps il la commença de cette sorte :

CHAPITRE IV

Histoire du comte de Belflor et de Léonor de Cespèdes.

« Le comte de Belflor, un des plus grands seigneurs de la cour, était éperdument amoureux de la jeune Léonor de Cespèdes. Il n'avait pas dessein de l'épouser ; la fille d'un simple gentilhomme ne lui paraissait pas un parti assez considérable pour lui. Il ne se proposait que d'en faire une maîtresse.

« Dans cette vue, il la suivait partout, et ne perdait pas une occasion de lui faire connaître son amour par ses regards ; mais il ne pouvait lui parler ni lui écrire, parce qu'elle était incessamment obsédée d'une duègne sévère et vigilante, appelée la dame Marcelle. Il en était au désespoir, et, sentant irriter ses désirs par les difficultés, il ne cessait de rêver aux moyens de tromper l'argus qui gardait son Io.

« D'un autre côté, Léonor, qui s'était aperçue de l'attention que le comte avait pour elle, n'avait pu se défendre d'en avoir pour lui ; et il se forma insensiblement dans son cœur une passion qui devint enfin très violente. Je ne la fortifiais pourtant pas par mes tentations ordinaires, parce que le magicien qui me tenait alors prisonnier m'avait interdit toutes mes fonctions ; mais il suffisait que la nature s'en mêlât. Elle n'est pas moins dangereuse que moi ; toute la différence qu'il y a entre nous, c'est qu'elle corrompt peu à peu les cœurs, au lieu que je les séduis brusquement.

« Les choses étaient dans cette disposition, lorsque Léonor et son éternelle gouvernante, allant un matin à l'église,

rencontrèrent une vieille femme qui tenait à la main un des plus gros chapelets qu'ait fabriqués l'hypocrisie. Elle les aborda d'un air doux et riant, et, adressant la parole à la duègne : « Le bon Dieu vous conserve, lui dit-elle ; la sainte « paix soit avec vous ; permettez-moi de vous demander si « vous n'êtes pas la dame Marcelle, la chaste veuve du feu « seigneur Martin Rosette ? » La gouvernante ayant répondu qu'oui : « Je vous rencontre donc fort à propos, lui dit la « vieille, pour vous avertir que j'ai au logis un vieux parent « qui voudrait bien vous parler. Il est arrivé de Flandres « depuis peu de jours ; il a connu particulièrement, mais très « particulièrement, votre mari, et il a des choses de la der- « nière conséquence à vous communiquer. Il aurait été vous « les dire chez vous, s'il n'était pas tombé malade ; mais le « pauvre homme est à l'extrémité ; je demeure à deux pas « d'ici. Prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. »

« La gouvernante, qui avait de l'esprit et de la prudence, craignant de faire quelque fausse démarche, ne savait à quoi se déterminer ; mais la vieille devina le sujet de son embarras, et lui dit : « Ma chère madame Marcelle, vous « pouvez vous fier à moi en toute assurance. Je me nomme « la Chichona. Le licencié Marcos de Figueroa et le bachelier « Mira de Mesqua vous répondront de moi comme de leurs « grand'mères. Quand je vous propose de venir à ma maison, « ce n'est que pour votre bien. Mon parent veut vous resti- « tuer certaine somme que votre mari lui a autrefois prêtée. » A ce mot de restitution, la dame Marcelle prit son parti. « Allons, ma fille, dit-elle à Léonor, allons voir le parent de « cette bonne dame ; c'est une action charitable que de « visiter les malades. »

« Elles arrivèrent bientôt au logis de la Chichona, qui les fit entrer dans une salle basse, où elles trouvèrent un homme alité, qui avait une barbe blanche, et qui, s'il n'était pas fort malade, paraissait du moins l'être. « Tenez, cousin, « lui dit la vieille en lui présentant la gouvernante, voilà « cette bonne dame Marcelle à qui vous souhaitez de parler, « la veuve du feu seigneur Martin Rosette, votre ami. » A ces paroles, le vieillard, soulevant un peu la tête, salua la duègne.

lui fit signe de s'approcher, et, lorsqu'elle fut près de son lit, lui dit d'une voix faible : « Je rends grâces au ciel, ma chère « madame Marcelle, de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce « moment ; c'était l'unique chose que je désirais : je craignais « de mourir sans avoir la satisfaction de vous voir, et de « vous remettre en main propre cent ducats que feu votre « mari, mon intime ami, me prêta pour me tirer d'une « affaire d'honneur que j'eus autrefois à Bruges. Ne vous « a-t-il jamais entretenu de cette aventure ?

« — Hélas ! non, répondit la dame Marcelle, il ne m'en a « point parlé : devant Dieu soit son âme ! il était si généreux, « qu'il oubliait les services qu'il avait rendus à ses amis ; et « fort éloigné de ressembler à ces fanfarons qui se vantent « du bien qu'ils n'ont pas fait, il ne m'a jamais dit qu'il eût « obligé personne. — Il avait l'âme belle assurément, répliqua « le vieillard, j'en dois être plus persuadé qu'un autre ; et « pour vous le prouver, il faut que je vous raconte l'affaire « dont je suis heureusement sorti par son secours ; mais « comme j'ai des choses à dire qui sont de la dernière impor- « tance pour la mémoire du défunt, je serais bien aise de ne « les révéler qu'à sa discrète veuve.

« — Hé bien, dit alors la Chichona, vous n'avez qu'à lui faire « ce récit en particulier : pendant ce temps-là nous allons « passer dans mon cabinet, cette jeune dame et moi. » En achevant ces paroles, elle laissa la duègne avec le malade, et entraina Léonor dans une autre chambre, où, sans chercher de détours, elle lui dit : « Belle Léonor, les moments sont « trop précieux pour les mal employer. Vous connaissez de « vue le comte de Belflor ; il y a longtemps qu'il vous aime « et qu'il meurt d'envie de vous le dire ; mais la vigilance et « la sévérité de votre gouvernante ne lui ont pas permis, « jusqu'ici, d'avoir ce plaisir. Dans son désespoir, il a eu « recours à mon industrie ; je l'ai mise en usage pour lui. Ce « vieillard que vous venez de voir est un jeune valet de « chambre du comte, et tout ce que j'ai fait n'est qu'une ruse « que nous avons concertée pour tromper votre gouvernante « et vous attirer ici. »

« Comme elle achevait ces mots, le comte, qui etait caché

derrière une tapisserie, se montra, et, courant se jeter aux pieds de Léonor : « Madame, lui dit-il, pardonnez ce strata-« gème à un amant qui ne pouvait plus vivre sans vous « parler. Si cette obligeante personne n'eût pas trouvé moyen « de me procurer cet avantage, j'allais m'abandonner à mon « désespoir. » Ces paroles, prononcées d'un air touchant par un homme qui ne déplaisait pas, troublèrent Léonor. Elle demeura quelque temps incertaine de la réponse qu'elle y devait faire ; mais enfin, s'étant remise de son trouble, elle regarda fièrement le comte, et lui dit : « Vous croyez peut-« être avoir beaucoup d'obligation à cette officieuse dame qui « vous a si bien servi ; mais apprenez que vous tirerez peu « de fruit du service qu'elle vous a rendu. »

« En parlant ainsi, elle fit quelques pas pour rentrer dans la salle. Le comte l'arrêta : « Demeurez, dit-il, adorable « Léonor ; daignez un moment m'entendre. Ma passion est si « pure qu'elle ne doit point vous alarmer. Vous avez sujet, « je l'avoue, de vous révolter contre l'artifice dont je me sers « pour vous entretenir, mais n'ai-je pas jusqu'à ce jour inu-« tilement essayé de vous parler ? Il y a six mois que je vous « suis aux églises, à la promenade, aux spectacles. Je cherche « en vain partout l'occasion de vous dire que vous m'avez « charmé. Votre cruelle, votre impitoyable gouvernante a « toujours su tromper mes désirs. Hélas ! au lieu de me faire « un crime d'un stratagème que j'ai été forcé d'employer, « plaignez-moi, belle Léonor, d'avoir souffert tous les tour-« ments d'une si longue attente, et jugez par vos charmes des « peines mortelles qu'elle a dû me causer. »

« Belflor ne manqua pas d'assaisonner ce discours de tous les airs de persuasion que les jolis hommes savent si heureu-sement mettre en pratique ; il laissa couler quelques larmes. Léonor en fut émue ; il commença, malgré elle, à s'élever dans son cœur des mouvements de tendresse et de pitié. Mais, loin de céder à sa tendresse, plus elle se sentait atten-drir, plus elle marquait d'empressement à vouloir se retirer. « Comte ! s'écria-t-elle, tous vos discours sont inutiles. Je ne « veux point vous écouter ; ne me retenez pas davantage ; « laissez-moi sortir d'une maison où ma vertu est alarmée, ou

« bien je vais par mes cris attirer ici tout le voisinage, et « rendre votre audace publique. » Elle dit cela d'un ton si ferme, que la Chichona, qui avait de grandes mesures à garder avec la justice, pria le comte de ne pas pousser les choses plus loin. Il cessa de s'opposer au dessein de Léonor. Elle se débarrassa de ses mains, et, ce qui jusqu'alors n'était arrivé à aucune fille, elle sortit de ce cabinet comme elle y était entrée.

« Elle rejoignit promptement sa gouvernante. « Venez, ma « bonne, lui dit-elle ; quittez ce frivole entretien : on nous « trompe ; sortons de cette dangereuse maison. — Qu'y a-t-il ? « ma fille, lui répondit avec étonnement la dame Marcelle. « Quelle raison vous oblige à vouloir vous retirer si brus- « quement ? — Je vous en instruirai, repartit Léonor. Fuyons ; « chaque moment que je m'arrête ici me cause une peine nou- « velle. » Quelque envie qu'eût la duègne de savoir le sujet d'une si brusque sortie, elle ne put s'en éclaircir sur-le-champ ; il lui fallut céder aux instances de Léonor. Elles sortirent toutes deux avec précipitation, laissant la Chichona, le comte et son valet de chambre aussi déconcertés tous trois que des comédiens qui viennent de représenter une pièce que le parterre a mal reçue.

« Dès que Léonor se vit dans la rue, elle se mit à raconter avec beaucoup d'agitation à sa gouvernante tout ce qui s'était passé dans le cabinet de la Chichona. La dame Marcelle l'écouta fort attentivement, et lorsqu'elles furent arrivées au logis : « Je vous avoue, ma fille, lui dit-elle, que je suis extrê- « mement mortifiée de ce que vous venez de m'apprendre. « Comment ai-je pu être la dupe de cette vieille femme ? J'ai « fait d'abord difficulté de la suivre. Que n'ai-je continué ? Je « devais me défier de son air doux et honnête ; j'ai fait une « sottise qui n'est pas pardonnable à une personne de mon « expérience. Ah ! que ne m'avez-vous découvert chez elle cet « artifice ! je l'aurais dévisagée, j'aurais accablé d'injures le « comte de Belflor, et arraché la barbe au faux vieillard qui « me contait des fables. Mais je vais retourner sur mes pas, « porter l'argent que j'ai reçu comme une véritable restitu- « tion ; et si je les trouve ensemble, ils ne perdront rien pour

« avoir attendu. » En achevant ces mots, elle sortit pour aller
« chez la Chichoma.

« Le comte y était encore ; il se désespérait du mauvais succès de son stratagème. Un autre à sa place aurait quitté la partie ; mais il ne se rebuta point. Avec mille bonnes qualités, il en avait une mauvaise : c'était de se laisser trop entraîner au penchant qu'il avait à l'amour. Quand il aimait une dame, il était trop ardent à la poursuite de ses faveurs ; et quoique naturellement honnête homme, il était capable alors de violer les droits les plus sacrés pour obtenir l'accomplissement de ses désirs. Faisant réflexion qu'il ne pourrait parvenir au but qu'il se proposait sans le secours de la dame Marcelle, il résolut de ne rien épargner pour la mettre dans ses intérêts. Il jugea que cette duègne, toute sévère qu'elle paraissait, ne serait point à l'épreuve d'un présent considérable, et il n'avait pas tort de faire ce jugement. S'il y a des gouvernantes fidèles, c'est que les galants ne sont pas assez riches ou assez libéraux.

« D'abord que la dame Marcelle fut arrivée, et qu'elle aperçut les trois personnes à qui elle en voulait, il lui prit une fureur de langue ; elle dit un million d'injures au comte et à la Chichona, et fit voler la restitution à la tête du valet de chambre. Le comte essuya patiemment cet orage ; et, se mettant à genoux devant la duègne, pour rendre la scène plus touchante, il la pressa de reprendre la bourse qu'elle avait jetée, et lui offrit mille pistoles de surcroît, en la conjurant d'avoir pitié de lui. Elle n'avait jamais vu solliciter si puissamment sa compassion ; aussi ne fut-elle pas inexorable ; elle eut bientôt quitté les invectives, et comparant en elle-même la somme proposée avec la médiocre récompense qu'elle attendait de don Luis, elle trouva qu'il y avait plus de profit à écarter Léonor de son devoir qu'à l'y maintenir. C'est pourquoi, après quelques façons, elle reprit la bourse, accepta l'offre des mille pistoles, promit de servir l'amour du comte, et s'en alla sur-le-champ travailler à l'exécution de sa promesse.

« Comme elle connaissait Léonor pour une fille vertueuse, elle se garda bien de lui donner lieu de soupçonner son intelligence avec le comte, de peur qu'elle n'en avertît don Luis,

son père ; et, voulant la perdre adroitement, voici de quelle manière elle lui parla à son retour. « Léonor, je viens de « satisfaire mon esprit irrité ; j'ai retrouvé nos trois fourbes ; « ils étaient encore tout étourdis de votre courageuse retraite. « J'ai menacé la Chichona du ressentiment de votre père et « de la rigueur de la justice, et j'ai dit au comte de Belflor « toutes les injures que la colère a pu me suggérer. J'espère « que ce seigneur ne formera plus de pareils attentats, et que « ses galanteries cesseront désormais d'occuper ma vigilance. « Je rends grâces au ciel que vous ayez, par votre fermeté, « évité le piège qu'il vous avait tendu ; j'en pleure de joie. Je « suis ravie qu'il n'ait tiré nul avantage de son artifice ; car « les grands seigneurs se font un jeu de séduire de jeunes « personnes. La plupart même de ceux qui se piquent le plus « de probité ne s'en font pas le moindre scrupule, comme si « ce n'était pas une mauvaise action que de déshonorer « des familles. Je ne dis pas absolument que le comte soit de « ce caractère, ni qu'il ait envie de vous tromper : il ne faut pas « toujours juger mal de son prochain ; peut-être a-t-il des « vues légitimes. Quoiqu'il soit d'un rang à prétendre aux pre- « miers partis de la cour, votre beauté peut lui avoir fait « prendre la résolution de vous épouser. Je me souviens « même que, dans les réponses qu'il a faites à mes reproches, « il m'a laissé entrevoir cela.

« — Que dites-vous, ma bonne ? interrompit Léonor ; s'il « avait formé ce dessein, il m'aurait demandée à mon père « qui ne me refuserait point à un homme de sa condition. — « Ce que vous dites est juste, reprit la gouvernante ; j'entre « dans ce sentiment ; la démarche du comte est suspecte, ou « plutôt ses intentions ne sauraient être bonnes ; peu s'en « faut que je ne retourne encore sur mes pas pour lui dire « de nouvelles injures. — Non, ma bonne, repartit Léonor ; il « vaut mieux oublier le passé, et nous venger par le mépris. — « Il est vrai, dit la dame Marcelle, je crois que c'est le meilleur « parti ; vous êtes plus raisonnable que moi ; mais, d'un « autre côté, ne jugerions-nous point mal des sentiments du « comte ? Que savons-nous s'il n'en use pas ainsi par délica- « tesse ? Avant que d'obtenir l'aveu d'un père, il veut peut-

« être vous rendre de longs services, mériter de vous plaire, « s'assurer de votre cœur, afin que votre union ait plus de « charmes. Si cela était, ma fille, serait-ce un grand crime que « de l'écouter ? Découvrez-moi votre pensée : ma tendresse vous « est connue ; vous sentez-vous de l'inclination pour le comte, « ou auriez-vous de la répugnance à l'épouser ?

« A cette malicieuse question, la trop sincère Léonor baissa les yeux en rougissant, et avoua qu'elle n'avait nul éloignement pour lui ; mais comme sa modestie l'empêchait de s'expliquer plus ouvertement, la duègne la pressa de nouveau de ne lui rien déguiser. Enfin elle se rendit aux affectueuses démonstrations de la gouvernante. « Ma bonne, lui dit-elle, « puisque vous voulez que je vous parle confidemment, « apprenez que Belflor m'a paru digne d'être aimé. Je l'ai « trouvé si bien fait, et j'en ai ouï parler si avantageusement, « que je n'ai pu me défendre d'être sensible à ses galanteries. « L'attention infatigable que vous avez à les traverser m'a « souvent fait beaucoup de peine, et je vous avouerai qu'en « secret je l'ai plaint quelquefois, et dédommagé par mes « soupirs des maux que votre vigilance lui fait souffrir. Je « vous dirai même en ce moment qu'au lieu de le haïr, après « son action téméraire, mon cœur, malgré moi, l'excuse, et « rejette sa faute sur votre sévérité.

« — Ma fille, reprit la gouvernante, puisque vous me donnez « lieu de croire que sa recherche vous serait agréable, je « veux vous ménager cet amant. — Je suis très sensible, « repartit Léonor en s'attendrissant, au service que vous me « voulez rendre. Quand le comte ne tiendrait pas un des « premiers rangs à la cour, quand il ne serait qu'un simple « cavalier, je le préférerais à tous les autres hommes ; mais « ne nous flattons point : Belflor est un grand seigneur, « destiné sans doute pour une des plus riches héritières du « royaume. N'attendons pas qu'il se borne à la fille de don « Luis, qui n'a qu'une fortune médiocre à lui offrir. Non, non, « ajouta-t-elle, il n'a point pour moi des sentiments si favo- « rables : il ne me regarde pas comme une personne qui « mérite de porter son nom ; il ne cherche qu'à m'offenser.

« — Eh ! pourquoi, dit la duègne, voulez-vous qu'il ne vous

« aime pas assez pour vous épouser ? L'amour fait tous les
« jours de plus grands miracles. Il semble, à vous entendre,
« que le ciel ait mis entre le comte et vous une distance
« infinie. Faites-vous plus de justice, Léonor : il ne s'abais-
« sera point en unissant sa destinée à la vôtre ; vous êtes
« d'une ancienne noblesse, et votre alliance ne saurait le faire
« rougir. Puisque vous avez du penchant pour lui, conti-
« nua-t-elle, il faut que je lui parle ; je veux approfondir ses
« vues, et si elles sont telles qu'elles doivent être, je le flat-
« terai de quelque espérance. — Gardez-vous-en bien, s'écria
« Léonor ; je ne suis point d'avis que vous l'alliez chercher ;
« s'il me soupçonnait d'avoir quelque part à cette démarche,
« il cesserait de m'estimer. — Oh ! je suis plus adroite que
« vous ne pensez, répliqua la dame Marcelle ; je commencerai
« par lui reprocher d'avoir eu dessein de vous séduire. Il ne
« manquera pas de vouloir se justifier ; je l'écouterai ; je le
« verrai venir. Enfin, ma fille, laissez-moi faire, je ménagerai
« votre honneur comme le mien. »

« La duègne prit sa mante et sortit à l'entrée de la nuit. Elle trouva Belflor aux environs de la maison de don Luis. Elle lui rendit compte de l'entretien qu'elle avait eu avec sa maîtresse, et n'oublia pas de lui vanter avec quelle adresse elle avait découvert qu'il en était aimé. Rien ne pouvait être plus agréable au comte que cette découverte ; aussi en remercia-t-il la dame Marcelle dans les termes les plus vifs ; c'est-à-dire qu'il promit de lui livrer dès le lendemain les mille pistoles, et il se répondit à lui-même du succès de son entreprise, parce qu'il savait bien qu'une fille prévenue est à moitié séduite. Après cela, s'étant séparés fort satisfaits l'un de l'autre, la duègne retourna au logis.

« Léonor, qui l'attendait avec inquiétude, lui demanda ce qu'elle allait lui annoncer. « La meilleure nouvelle que vous
« puissiez apprendre, lui répondit la gouvernante, tout va le
« mieux du monde ; j'ai vu le comte. Je vous le disais bien,
« ma fille, ses intentions ne sont pas criminelles ; il n'a point
« d'autre but que de se marier avec vous ; il me l'a juré par
« tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Je ne me
« suis pas rendue à cela, comme vous pouvez penser. « Si

« vous êtes dans cette disposition, lui ai-je dit, pourquoi ne « faites-vous pas auprès de don Luis la démarche ordinaire ? « — Ah ! ma chère Marcelle, m'a-t-il répondu, sans paraître « embarrassé de cette demande, approuveriez-vous que, sans « savoir de quel œil me regarde Léonor, et ne suivant que « les transports d'un aveugle amour, j'allasse tyranniquement « l'obtenir de son père ? Non, son repos m'est plus cher que « mes désirs, et je suis trop honnête homme pour m'exposer « à faire son malheur. »

« Pendant qu'il parlait de la sorte, continua la duègne, je « l'observais avec une extrême attention, et j'employais mon « expérience à démêler dans ses yeux s'il était effectivement « épris de tout l'amour qu'il m'exprimait. Il m'a paru pénétré « d'une véritable passion ; j'en ai senti une joie que j'ai bien « eu de la peine à lui cacher ; néanmoins, lorsque j'ai été per- « suadée de sa sincérité, j'ai cru que, pour vous assurer un « amant de cette importance, il était à propos de lui laisser « entrevoir vos sentiments. « Seigneur, lui ai-je dit, Léonor « n'a point d'aversion pour vous ; je sais qu'elle vous estime, « et, autant que j'en puis juger, son cœur ne gémira pas de « votre recherche. — Grand Dieu ! s'est-il alors écrié tout « transporté de joie, qu'entends-je ! Est-il possible que la char- « mante Léonor soit dans une disposition si favorable pour « moi ? Que ne vous dois-je point, obligeante Marcelle, de « m'avoir tiré d'une si longue incertitude ? Je suis d'autant « plus ravi de cette nouvelle, que c'est vous qui me l'annoncez ; « vous qui, toujours révoltée contre ma tendresse, m'avez « tant fait souffrir de maux ; mais achevez mon bonheur, ma « chère Marcelle, faites-moi parler à la divine Léonor, je « veux lui donner ma foi, et lui jurer devant vous que je ne « serai jamais qu'à elle. »

« A ce discours, poursuivit la gouvernante, il en a ajouté « d'autres encore plus touchants. Enfin, ma fille, il m'a priée « d'une manière si pressante de lui procurer un entretien « secret avec vous, que je n'ai pu me défendre de le lui pro- « mettre. — Eh ! pourquoi lui avez-vous fait cette promesse ? « s'écria Léonor avec quelque émotion ; une fille sage, vous « me l'avez dit cent fois, doit absolument éviter ces conver-

« sations, qui ne sauraient être que dangereuses. — Je demeure « d'accord de vous l'avoir dit, répliqua la duègne, et c'est « une très bonne maxime ; mais il vous est permis de ne « la pas suivre dans cette occasion, puisque vous pouvez « regarder le comte comme votre mari. — Il ne l'est point « encore, repartit Léonor, et je ne le dois pas voir que mon « père n'ait agréé sa recherche. »

« La dame Marcelle, en ce moment, se repentait d'avoir si bien élevé une fille dont elle avait tant de peine à vaincre la retenue. Voulant toutefois en venir à bout à quelque prix que ce fût : « Ma chère Léonor, reprit-elle, je m'applaudis de « vous voir si réservée. Heureux fruit de mes soins ! vous « avez mis à profit toutes les leçons que je vous ai données. « Je suis charmée de mon ouvrage ; mais, ma fille, vous avez « renchéri sur ce que je vous ai enseigné. Vous outrez ma « morale ; je trouve votre vertu un peu trop sauvage. De « quelque sévérité que je me pique, je n'approuve point une « farouche sagesse qui s'arme indifféremment contre le crime « et l'innocence. Une fille ne cesse pas d'être vertueuse pour « écouter un amant, quand elle connaît la pureté de ses désirs, « et alors elle n'est pas plus criminelle de répondre à sa pas- « sion que d'y être sensible. Reposez-vous sur moi, Léonor ; « j'ai trop d'expérience et je suis trop dans vos intérêts pour « vous faire faire un pas qui puisse vous nuire.

« — Eh ! dans quel lieu voulez-vous que je parle au comte ? « dit Léonor. — Dans votre appartement, repartit la duègne ; « c'est l'endroit le plus sûr. Je l'introduirai ici demain pen- « dant la nuit. — Vous n'y pensez pas, ma bonne, répliqua « Léonor ; quoi ! je souffrirai qu'un homme... — Oui, vous le « souffrirez, interrompit la gouvernante ; ce n'est pas une « chose si extraordinaire que vous vous l'imaginez. Cela « arrive tous les jours, et plût au ciel que les filles qui « reçoivent de pareilles visites eussent toutes des intentions « aussi bonnes que les vôtres ! D'ailleurs, qu'avez-vous à « craindre ? ne serai-je pas avec vous ? — Si mon père venai « nous surprendre ? reprit Léonor. — Soyez encore en repos « là-dessus, repartit la dame Marcelle. Votre père a l'esprit « tranquille sur votre conduite ; il connaît ma fidélité ; il a

« une entière confiance en moi. » Léonor, si vivement poussée par la duègne, et pressée en secret par son amour, ne put résister plus longtemps ; elle consentit à ce qu'on lui proposait.

« Le comte en fut bientôt informé. Il en eut tant de joie, qu'il donna sur-le-champ à son agente cinq cents pistoles, avec une bague de pareille valeur. La dame Marcelle, voyant qu'il tenait si bien sa parole, ne voulut pas être moins exacte à tenir la sienne. Dès la nuit suivante, quand elle jugea que tout le monde reposait au logis, elle attacha à un balcon une échelle de soie que le comte lui avait donnée, et le fit entrer par là dans l'appartement de sa maîtresse.

« Cependant cette jeune personne s'abandonnait à des réflexions qui l'agitaient vivement. Quelque penchant qu'elle eût pour le comte, et malgré tout ce que lui pouvait dire sa gouvernante, elle se reprochait d'avoir eu la facilité de consentir à une visite qui blessait son devoir. Recevoir la nuit, dans sa chambre, un homme qui n'avait pas l'aveu de son père, et dont elle ignorait même les véritables sentiments, lui paraissait une démarche non seulement criminelle mais digne encore des mépris de son amant. Cette dernière pensée faisait sa plus grande peine, et elle en était fort occupée lorsque le comte entra.

« Il se jeta d'abord à ses genoux, pour la remercier de la faveur qu'elle lui faisait. Il parut pénétré d'amour et de reconnaissance, et il l'assura qu'il était dans le dessein de l'épouser ; néanmoins, comme il ne s'étendait pas là-dessus autant qu'elle l'eût souhaité : « Comte, lui dit-elle, je veux bien croire que « vous n'avez pas d'autre intention que celle que vous me « dites ; mais, quelques assurances que vous m'en puissiez « donner, elles me seront toujours suspectes jusqu'à ce qu'elles « soient autorisées du consentement de mon père. — Madame, « répondit Belflor, il y a longtemps que je l'aurais demandé, « si je n'avais pas craint de l'obtenir aux dépens de votre « repos. — Je ne vous reproche point de n'avoir pas encore « fait cette demarche, reprit Léonor : j'approuve même sur « cela votre délicatesse ; mais rien ne vous retient plus, et il « faut que vous parliez au plus tôt à don Luis, ou bien résol« vez-vous à ne me revoir jamais.

« — Hé ! pourquoi, répliqua-t-il, ne vous verrais-je plus, « belle Léonor ? Que vous êtes peu sensible aux douceurs de « l'amour ! Si vous saviez aussi bien aimer que moi, vous « vous feriez un plaisir de recevoir secrètement mes soins, et « d'en dérober, du moins pour quelque temps, la connaissance « à votre père. Que ce commerce mystérieux a de charmes « pour deux cœurs étroitement liés ! — Il en pourrait avoir « pour vous, dit Léonor ; mais il n'aurait pour moi que des « peines. Ce raffinement de tendresse ne convient point à « une fille qui a de la vertu. Ne me vantez plus les délices « de ce commerce coupable. Si vous m'estimiez, vous ne me « l'auriez pas proposé, et si vos intentions sont telles que « vous voulez me le persuader, vous devez au fond de votre « âme me reprocher de ne m'en être pas offensée. Mais, hélas ! « ajouta-t-elle, en laissant échapper quelques pleurs, c'est à « ma seule faiblesse que je dois imputer cet outrage ; je m'en « suis rendue digne en faisant ce que je fais pour vous.

« — Adorable Léonor, s'écria le comte, c'est vous qui me « faites une mortelle injure ! Votre vertu trop scrupuleuse « prend de fausses alarmes. Quoi ! parce que j'ai été assez « heureux pour vous rendre favorable à mon amour, vous « craignez que je ne cesse de vous estimer ? Quelle injustice ! « non, madame, je connais tout le prix de vos bontés : elles « ne peuvent vous ôter mon estime, et je suis prêt à faire ce « que vous exigez de moi. Je parlerai dès demain au seigneur « don Luis ; je ferai tout mon possible pour qu'il consente à « mon bonheur ; mais, je ne vous le cèle point, j'y vois peu « d'apparence — Que dites-vous ? reprit Léonor ; mon père « pourra-il ne point agréer la recherche d'un homme qui « tient le rang que vous tenez à la cour ?

« — Eh ! c'est ce même rang, repartit Belflor, qui me fait « craindre ses refus. Ce discours vous surprend ; vous allez « toutefois cesser de vous étonner. Il y a quelques jours que « le roi me déclara qu'il voulait me marier. Il ne m'a point « nommé la dame qu'il me destine ; il m'a seulement fait « comprendre que c'est un des premiers partis de la cour, et « qu'il a ce mariage fort à cœur. Comme j'ignorais quels « pouvaient être vos sentiments pour moi, car vous savez

« bien que votre rigueur ne m'a pas permis jusqu'ici de les « démêler, je ne lui ai laissé voir aucune répugnance à suivre « ses volontés. Après cela jugez, madame, si don Luis voudra « se mettre au hasard de s'attirer la colère du roi en m'ac- « ceptant pour gendre.

« — Non, sans doute, dit Léonor ; je connais mon père. « Quelque avantageuse que soit pour lui votre alliance, il « aimera mieux y renoncer que de s'exposer à déplaire au « roi. Mais quand mon père ne s'opposerait point à notre « union, nous n'en serions pas plus heureux ; car, enfin, « comte, comment pourrez-vous me donner une main que le « roi veut engager ailleurs ? — Madame, répondit Belflor, je « vous avouerai de bonne foi que je suis encore dans un « assez grand embarras de ce côté-là. J'espère néanmoins « qu'en tenant une conduite fort délicate avec le roi, je ména- « gerai si bien son esprit, et l'amitié qu'il a pour moi, que je « trouverai moyen d'éviter le malheur qui me menace. Vous « pourriez même, belle Léonor, m'aider en cela, si vous me « jugiez digne de m'attacher à vous. — Eh ! de quelle ma- « nière, dit-elle, puis-je contribuer à rompre le mariage que « le roi vous a proposé ? — Ah ! madame, répliqua-t-il d'un « air passionné, si vous vouliez recevoir ma foi, je saurais « bien me conserver à vous sans que ce prince m'en pût sa- « voir mauvais gré.

« Permettez, adorable Léonor, ajouta-t-il en se jetant à ses « genoux, permettez que je vous épouse en présence de la « dame Marcelle ; c'est un témoin qui répondra de la sainteté « de notre engagement. Par là, je me déroberai sans peine « aux tristes nœuds dont on veut me lier ; car si après cela « le roi me presse d'accepter la dame qu'il me destine, je me « jetterai aux pieds de ce prince : je lui dirai que je vous « aimais depuis longtemps, et que je vous ai secrètement « épousée. Quelque envie qu'il puisse avoir de me marier « avec une autre, il est trop bon pour vouloir m'arracher à « ce que j'adore, et trop juste pour faire cet affront à votre « famille.

« Que pensez-vous, sage Marcelle, ajouta-t-il en se tour- « nant vers la gouvernante, que pensez-vous de ce projet que

« l'amour vient de m'inspirer ? — J'en suis charmée, dit la dame « Marcelle ; il faut avouer que l'amour est bien ingenieux ! « — Et vous, charmante Léonor, reprit le comte, qu'en dites « vous ? Votre esprit, armé de défiance, refusera-t-il de l'ap- « prouver ? — Non, répondit Léonor, pourvu que vous y « fassiez entrer mon père ; je ne doute pas qu'il n'y sous « crive, dès que vous l'en aurez instruit.

« — Il faut bien se garder de lui faire cette confidence, « interrompit en cet endroit la duègne ; vous ne connaissez « pas le seigneur don Luis : il est trop délicat sur les matières « d'honneur pour se prêter à de mystérieuses amours. La « proposition d'un mariage secret l'offensera ; d'ailleurs, sa « prudence ne manquera pas de lui faire craindre les suites « d'une union qui lui paraîtra choquer les desseins du roi. « Par cette démarche indiscrète, vous lui donnerez des soup- « çons ; ses yeux seront incessamment ouverts sur toutes nos « actions, et il vous ôtera tous les moyens de vous voir.

« — Ah ! j'en mourrais de douleur ! s'écria notre courtisan. « Mais, madame Marcelle, poursuivit-il, affectant un air chagrin, « croyez-vous effectivement que don Luis rejette la proposi- « tion d'un mariage caché ? — N'en doutez nullement, répon- « dit la gouvernante ; mais je veux qu'il l'accepte : régulier « et scrupuleux comme il est, il ne consentira point que l'on « supprime les cérémonies d'Église ; et si on les pratique dans « votre mariage, la chose sera bientôt divulguée.

« — Ah ! ma chère Léonor, dit alors le comte, en serrant « tendrement la main de sa maîtresse entre les siennes, faut- « il, pour satisfaire une vaine opinion de bienséance, nous « exposer à l'affreux péril de nous voir séparés pour jamais ? « Vous n'avez besoin que de vous-même pour vous donner à « moi. L'aveu d'un père vous épargnerait peut-être quelques « peines d'esprit ; mais, puisque la dame Marcelle nous a « prouvé l'impossibilité de l'obtenir, rendez-vous à mes inno- « cents désirs. Recevez mon cœur et ma main ; et lorsqu'il « sera temps d'informer don Luis de notre engagement, nous « lui apprendrons les raisons que nous avons eues de le lui « cacher. — Eh bien ! comte, dit Léonor, je consens que vous « ne parliez pas si tôt à mon père. Sondez auparavant l'esprit

« du roi ; avant que je reçoive en secret votre main, parlez
« à ce prince ; dites-lui, s'il le faut, que vous m'avez secrète-
« tement épousée : tâchons par cette fausse confidence.... —
« Oh ! pour cela, non, madame, repartit Belflor ; je suis trop
« ennemi du mensonge pour oser soutenir cette feinte ; je ne
« puis me trahir jusque-là. D'ailleurs, je connais le roi ; s'il
« venait à découvrir que je l'eusse trompé, il ne me le pardon-
« nerait de sa vie. »

« Je ne finirais point, seigneur don Cléofas, continua le diable, si je vous répétais mot pour mot tout ce que Belflor dit pour séduire cette jeune personne. Je vous dirai seulement qu'il lui tint tous les discours passionnés que je souffle aux hommes en pareille occasion, mais il eut beau jurer qu'il confirmerait publiquement, le plus tôt qu'il lui serait possible, la foi qu'il lui donnait en secret ; il eut beau prendre le ciel à témoin de ses serments ; il ne put triompher de la vertu de Léonor, et le jour qui était prêt à paraître l'obligea malgré lui à se retirer.

« Le lendemain la duègne, croyant qu'il y allait de son honneur, ou, pour mieux dire, de son intérêt de ne point abandonner son entreprise, dit à la fille de don Luis : « Léonor, je
« ne sais plus quel discours je dois vous tenir ; je vous vois
« révoltée contre la passion du comte, comme s'il n'avait pour
« objet qu'une simple galanterie. N'auriez-vous point remarqué
« en sa personne quelque chose qui vous en eût dégoûtée ? —
« Non, ma bonne, lui répondit Léonor ; au contraire, il ne m'a
« jamais paru plus aimable, et son entretien m'a fait aperce-
« voir en lui de nouveaux charmes. — Si cela est, reprit la
« gouvernante, je ne vous comprends pas. Vous êtes prévenue
« pour lui d'une inclination violente, et vous refusez de sous-
« crire à une chose dont on vous a représenté la nécessité ?

« — Ma bonne, répliqua la fille de don Luis, vous avez
« plus de prudence et plus d'expérience que moi ; mais
« avez-vous bien pensé aux suites que peut avoir un mariage
« contracté sans l'aveu de mon père ? — Oui, oui, répondit
« la duègne, j'ai fait là-dessus toutes les réflexions néces-
« saires, et je suis fâchée que vous vous opposiez avec tant
« d'opiniâtreté au brillant établissement que la Fortune vous

« présente. Prenez garde que votre obstination ne fatigue et « ne rebute votre amant. Craignez qu'il n'ouvre les yeux sur « l'intérêt de sa fortune, que la violence de sa passion lui « fait négliger. Puisqu'il veut vous donner sa foi, acceptez-la « sans balancer. Sa parole le lie ; il n'y a rien de plus sacré « pour un homme d'honneur ; d'ailleurs, je suis témoin qu'il « vous reconnaît pour sa femme ; ne savez-vous pas qu'un « témoignage tel que le mien suffit pour faire condamner en « justice un amant qui oserait se parjurer ? »

« Ce fut par de semblables discours que la perfide Marcelle ébranla Léonor, qui, se laissant étourdir sur le péril qui la menaçait, s'abandonna de bonne foi, quelques jours après, aux mauvaises intentions du comte. La duègne l'introduisait toutes les nuits par le balcon dans l'appartement de sa maîtresse, et le faisait sortir avant le jour.

« Une nuit qu'elle l'avait averti un peu plus tard qu'à l'ordinaire de se retirer, et que déjà l'aurore commençait à percer l'obscurité, il se mit brusquement en devoir de se couler dans la rue ; mais par malheur il prit si mal ses mesures, qu'il tomba par terre assez rudement.

« Don Luis de Cespèdes, qui était couché dans l'appartement au-dessus de sa fille, et qui s'était levé ce jour-là de très grand matin, pour travailler à quelques affaires pressantes, entendit le bruit de cette chute. Il ouvrit sa fenêtre pour savoir ce que c'était. Il aperçut un homme qui achevait de se relever avec beaucoup de peine, et la dame Marcelle sur le balcon de sa fille, comme en effet c'était elle qui détachait l'échelle de soie, dont le comte ne s'était pas si bien servi pour descendre que pour monter. Il se frotta les yeux, et prit d'abord ce spectacle pour une illusion ; mais après l'avoir bien considéré, il jugea qu'il n'y avait rien de plus réel, et que la clarté du jour, toute faible qu'elle était encore, ne lui découvrait que trop sa honte.

« Troublé de cette fatale vue, transporté d'une juste colère, il descend en robe de chambre dans l'appartement de Léonor, tenant son épée d'une main et une bougie de l'autre. Il la cherche, elle et sa gouvernante, pour les sacrifier à son ressentiment. Il frappe à la porte de leur chambre, ordonne

d'ouvrir : elles reconnaissent sa voix ; elles obéissent en tremblant. Il entre d'un air furieux, et, montrant son épée nue à leurs yeux éperdus : « Je viens, dit-il, laver dans le « sang d'une infâme l'affront qu'elle fait à son père, et « punir en même temps la lâche gouvernante qui trahit ma « confiance. »

« Elles se jetèrent à genoux devant lui l'une et l'autre, et la duègne prenant la parole : « Seigneur, dit-elle, avant que « nous recevions le châtiment que vous nous préparez, « daignez m'écouter un moment. — Hé bien ! malheureuse, « répliqua le vieillard, je consens à suspendre ma vengeance « pour un instant ; parle, apprends-moi toutes les circons- « tances de mon malheur ; mais que dis-je ? toutes les cir- « tances ! je n'en ignore qu'une : c'est le nom du téméraire « qui déshonore ma famille. — Seigneur, reprit la dame « Marcelle, le comte de Belflor est le cavalier dont il s'agit. « — Le comte de Belflor ! s'écria don Luis. Où a-t-il vu ma « fille ? par quelles voies l'a-t-il séduite ? ne me cache rien. « — Seigneur, repartit la gouvernante, je vais vous faire le « récit avec toute la sincérité dont je suis capable. »

« Alors elle lui débita avec un art infini tous les discours qu'elle avait fait accroire à Léonor que le comte lui avait tenus : elle le peignit avec les plus belles couleurs : c'était un amant tendre, délicat et sincère. Comme elle ne pouvait s'écarter de la vérité au dénoûment, elle fut obligée de la dire ; mais elle s'étendit sur les raisons que l'on avait eues de faire, à son insu, ce mariage secret, et elle leur donna un si bon tour, qu'elle apaisa la fureur de don Luis. Elle s'en aperçut bien ; et pour achever d'adoucir le vieillard : « Seigneur, lui dit-elle, voilà ce que vous vouliez « savoir. Punissez-nous présentement ; plongez votre épée « dans le sein de Léonor. Mais qu'est-ce que je dis ? Léonor « est innocente, elle n'a fait que suivre les conseils d'une « personne que vous avez chargée de sa conduite ; c'est « à moi seule que vos coups doivent s'adresser ; c'est « moi qui ai introduit le comte dans l'appartement de votre « fille ; c'est moi qui ai formé les nœuds qui les lient. J'ai « fermé les yeux sur ce qu'il y avait d'irrégulier dans un

« engagement que vous n'autorisiez pas, pour vous assurer « un gendre dont vous savez que la faveur est le canal par « où coulent aujourd'hui toutes les grâces de la cour ; je n'ai « envisagé que le bonheur de Léonor, et l'avantage que votre « famille pourrait tirer d'une pareille alliance ; l'excès de « mon zèle m'a fait trahir mon devoir. »

« Pendant que l'artificieuse Marcelle parlait ainsi, sa maîtresse ne s'épargnait point à pleurer ; et elle fit paraitre une si vive douleur, que le bon vieillard n'y put résister. Il en fut attendri ; sa colère se changea en compassion : il laissa tomber son épée, et dépouillant l'air d'un père irrité : « Ah ! « ma fille, s'écria-t-il les larmes aux yeux, que l'amour est « une passion funeste ! Hélas ! vous ne savez pas toutes les « raisons que vous avez de vous affliger ; la honte seule que « vous cause la présence d'un père qui vous surprend excite « vos pleurs en ce moment. Vous ne prévoyez pas encore « tous les sujets de douleur que votre amant vous prépare « peut-être. Et vous, imprudente Marcelle, poursuivit-il, dans « quel précipice nous jette votre zèle indiscret pour ma « famille ! J'avoue que l'alliance d'un homme tel que le « comte a pu vous éblouir, et c'est ce qui vous sauve dans « mon esprit ; mais, malheureuse que vous êtes, ne fallait-il « pas vous défier d'un amant de ce caractère ? Plus il a de « crédit et de faveur, plus vous deviez être en garde contre « lui. S'il ne se fait pas un scrupule de manquer de foi à « Léonor, quel parti faudra-t-il que je prenne ? Implorerai-je « le secours des lois ? une personne de son rang saura « bien se mettre à l'abri de leur sévérité. Je veux que, fidèle « à ses serments, il ait envie de tenir parole à ma fille... Si « le roi, comme il vous l'a dit, a dessein de lui faire épouser « une autre dame, il est à craindre que ce prince ne l'y « oblige par son autorité.

« — Oh ! pour l'y obliger, seigneur, interrompit Léonor, ce « n'est pas ce qui doit nous alarmer. Le comte nous a bien « assuré que le roi ne fera pas une si grande violence à ses « sentiments. — J'en suis persuadée, dit la dame Marcelle : « ce monarque aime trop son favori pour exercer sur lui « cette tyrannie, et il est trop généreux pour vouloir causer

un déplaisir mortel au vaillant don Luis de Cespèdes, qui « a donné tous ses beaux jours au service de l'État.

« — Fasse le ciel, reprit le vieillard en soupirant, que mes « craintes soient vaines ! je vais chez le comte lui demander « un éclaircissement là-dessus ; les yeux d'un père sont péné- « trants : je verrai jusqu'au fond de son âme ; si je le trouve « dans la disposition que je souhaite, je vous pardonnerai « le passé ; mais, ajouta-t-il d'un ton plus ferme, si dans ses « discours je démêle un cœur perfide, vous irez toutes deux « dans une retraite pleurer votre imprudence le reste de vos « jours. » — A ces mots, il ramassa son épée, et, les laissant se remettre de la frayeur qu'il leur avait causée, il remonta dans son appartement pour s'habiller.

— Seigneur Asmodée, s'écria don Cléofas en cet endroit, avant que vous me racontiez la suite de cette histoire, dites-moi, je vous prie, ce qui se passe dans cet appartement tapissé de drap musc? J'y vois cinq ou six femmes qui donnent, comme à l'envi l'une de l'autre, des bouteilles de verre à une espèce de valet. — C'est une chose assez digne de votre attention, répondit le diable. Il y a dans cet appartement un inquisiteur malade ; il est couché dans cette chambre où vous apercevez deux femmes. Ce sont deux de ses pénitentes qui le veillent ; l'une fait ses bouillons, et l'autre, à son chevet, prend soin de lui tenir la tête chaude. — Et quelle est donc sa maladie ? dit l'écolier. — Il est enrhumé du cerveau, repartit le démon, et il est à craindre que son rhume ne lui tombe sur la poitrine. Ces autres femmes que vous remarquez dans son antichambre sont encore des dévotes, qui, sur le bruit de son indisposition, accourent avec des remèdes. L'une apporte pour la toux des sirops de jujube, d'althéa, de corail et de tussilage ; l'autre, pour conserver les poumons de Sa Révérence, s'est chargée de sirops de longue-vie, de véronique, d'immortelle et l'élixir de propriété ; une autre, pour fortifier son cerveau et son estomac, a des eaux de mélisse, de cannelle orgée, de l'eau divine et de l'eau thériacale avec des essences de muscades et d'ambre gris ; celle-ci vient offrir des confections anacardines et bézoar-

diques ; et celle-là des teintures d'œillet, de corail, de mille-fleurs, de soleil et d'émeraudes. Toutes ces femmes vantent au valet de l'inquisiteur les choses qu'elles apportent. Elles le tirent à part tour à tour, et chacune lui mettant un ducat dans la main, lui dit à l'oreille : « Laurent, mon cher « Laurent, fais, je te prie, en sorte que mes remèdes aient la « préférence. » Voilà ce que vous avez souhaité de savoir, poursuivit le diable ; je vais reprendre le fil de mon histoire.

CHAPITRE V

Suite et conclusion de l'histoire du comte et de Léonor.

« Don Luis sortit de bon matin, et se rendit chez le comte, qui, ne croyant pas avoir été découvert, fut surpris de cette visite. Il alla au-devant du vieillard, et après l'avoir accablé d'embrassades : « Que j'ai de joie, dit-il, de voir ici le sei-« gneur don Luis ! Viendrait-il m'offrir l'occasion de le ser-« vir? — Seigneur, lui répondit don Luis, ordonnez que « nous soyons seul. »

« Belflor fit ce qu'il souhaitait. Ils s'assirent tous deux ; et le vieillard prenant la parole : « Seigneur, dit-il, mon bon-« heur et mon repos ont besoin d'un éclaircissement que je « viens vous demander. Je vous ai vu ce matin sortir de « l'appartement de Léonor. Elle m'a tout avoué : elle m'a « dit... — Elle vous a dit que je l'aime, interrompit le comte « pour éluder un discours qu'il ne voulait pas entendre ; « mais elle ne vous a que faiblement exprimé tout ce que je « sens pour elle ; j'en suis enchanté ; c'est une fille toute ado-« rable : esprit, beauté, vertu, rien ne lui manque. On m'a « dit que vous avez aussi un fils qui achève ses études à « Alcala ; ressemble-t-il à sa sœur ? S'il en a la beauté, et « pour peu qu'il tienne de vous d'ailleurs, ce doit être un « cavalier parfait ; je meurs d'envie de le voir, et je vous « offre tout mon crédit pour lui.

« — Je vous suis redevable de cette offre, dit gravement « don Luis ; mais venons à ce que... — Il faut le mettre in-« cessamment dans le service, interrompit encore le comte ;

« je me charge de sa fortune ; il ne vieillira point dans la « classe des officiers subalternes ; c'est de quoi je puis vous « assurer. — Répondez-moi, comte, reprit brusquement le « vieillard, et cessez de me couper la parole. Avez-vous « dessein ou non de tenir la promesse.... ? — Oui, sans doute, « interrompit pour la troisième fois Belflor, je tiendrai la « promesse que je vous fais d'appuyer votre fils de toute « ma faveur : comptez sur moi, je suis homme réel. — C'en « est trop, comte, s'écria Cespèdes en se levant : après avoir « séduit ma fille, vous osez encore m'insulter ! Mais je suis « noble, et l'offense que vous me faites ne demeurera pas « impunie. » En achevant ces mots, il se retira chez lui, le cœur plein de ressentiment, et roulant dans son esprit mille projets de vengeance.

« Dès qu'il y fut arrivé, il dit avec beaucoup d'agitation à Léonor et à la dame Marcelle : « Ce n'était pas sans raison « que le comte m'était suspect ; c'est un traître dont je veux « me venger. Pour vous, dès demain vous entrerez toutes « deux dans un couvent ; vous n'avez qu'à vous y préparer ; « et rendez grâce au ciel que ma colère se borne à ce châti- « ment. » En disant cela, il alla s'enfermer dans son cabinet, pour penser mûrement au parti qu'il avait à prendre dans une conjoncture aussi délicate.

« Quelle fut la douleur de Léonor, quand elle eut entendu dire que Belflor était perfide ! Elle demeura quelque temps immobile; une pâleur mortelle se répandit sur son visage ; ses esprits l'abandonnèrent, et elle tomba sans mouvement entre les bras de sa gouvernante, qui crut qu'elle allait expirer. Cette duègne apporta tous ses soins pour la faire revenir de son évanouissement. Elle y réussit. Léonor reprit l'usage de ses sens, ouvrit les yeux, et, voyant sa gouvernante empressée à la secourir : « Que vous êtes barbare ! lui « dit-elle en poussant un profond soupir ; pourquoi m'avez- « vous tirée de l'heureux état où j'étais ? je ne sentais pas « l'horreur de ma destinée. Que ne me laissiez-vous mourir ! « Vous qui savez toutes les peines qui doivent troubler le « repos de ma vie, pourquoi m'avez-vous conservée ? »

« Marcelle essaya de la consoler, mais ne fit que l'aigrir

davantage. « Tous vos discours sont superflus, s'écria la fille « de don Luis ; je ne veux rien écouter : ne perdez pas le « temps à combattre mon désespoir ; vous devriez plutôt « l'irriter, vous qui m'avez plongée dans l'abîme où je suis : « c'est vous qui m'avez répondu de la sincérité du comte ; « sans vous je ne me serais pas livrée à l'inclination que « j'avais pour lui ; j'en aurais insensiblement triomphé : il « n'en aurait jamais du moins tiré le moindre avantage. Mais « je ne veux pas, poursuivit-elle, vous imputer mon malheur, « et je n'en accuse que moi : je ne devais pas suivre vos « conseils, en recevant la foi d'un homme sans la participa- « tion de mon père. Quelque glorieuse que fût pour moi la « recherche du comte de Belflor, il fallait le mépriser, plutôt « que de le ménager aux dépens de mon honneur ; enfin je « devais me défier de lui, de vous et de moi. Après avoir « été assez faible pour me rendre à ses serments perfides, « après l'affliction que je cause au malheureux don Luis et « le déshonneur que je fais à ma famille, je me déteste moi- « même, et, loin de craindre la retraite dont on me menace, je « voudrais aller cacher ma honte dans le plus affreux séjour. »

« En parlant de cette sorte, elle ne se contentait pas de pleurer abondamment : elle déchirait ses habits, et s'en prenait à ses beaux cheveux de l'injustice de son amant. La duègne, pour se conformer à la douleur de sa maîtresse, n'épargna pas les grimaces : elle laissa couler quelques pleurs de commande, fit mille imprécations contre les hommes en général, et en particulier contre Belflor. « Est-il possible, « s'écria-t-elle, que le comte, qui m'a paru plein de droiture « et de probité, soit assez scélérat pour nous avoir trompées « toutes deux ! Je ne puis revenir de ma surprise, ou plutôt « je ne puis encore me persuader cela.

« — En effet, dit Léonor, quand je me le représente à mes « genoux, quelle fille ne se serait pas fiée à son air tendre, à « ses serments dont il prenait si hardiment le ciel à témoin, « à ses transports qui se renouvelaient sans cesse ? Ses yeux « me montraient encore plus d'amour que sa bouche ne « m'en exprimait ; enfin il paraissait charmé de ma vue. « Non, il ne me trompait point ; je ne puis le penser. Mon

« père ne lui aura pas parlé peut-être avec assez de ménage-« ment ; ils se seront tous deux piqués, et le comte lui aura « moins répondu en amant qu'en grand seigneur. Mais je me « flatte aussi peut-être ! Il faut que je sorte de cette incerti-« tude : je vais écrire à Belflor, et lui mander que je « l'attends ici cette nuit ; je veux qu'il vienne rassurer mon « cœur alarmé, ou me confirmer lui-même sa trahison. »

« La dame Marcelle applaudit à ce dessein : elle conçut même quelque espérance que le comte, tout ambitieux qu'il était, pourrait bien être touché des larmes que Léonor répandrait dans cette entrevue, et se déterminer à l'épouser.

« Pendant ce temps, Belflor, débarrassé du bonhomme don Luis, rêvait dans son appartement aux suites que pourrait avoir la réception qu'il venait de lui faire. Il jugea bien que tous les Cespèdes, irrités de l'injure, songeraient à la venger ; mais cela ne l'inquiétait que faiblement. L'intérêt de son amour l'occupait bien davantage. Il pensait que Léonor serait mise dans un couvent, ou du moins qu'elle serait désormais gardée à vue, que selon toutes les apparences il ne la reverrait plus. Cette pensée l'affligeait, et il cherchait dans son esprit quelque moyen de prévenir ce malheur, lorsque son valet de chambre lui apporta une lettre que la dame Marcelle venait de lui mettre entre les mains ; c'était un billet de Léonor, conçu en ces termes :

« Je dois demain quitter le monde, pour aller m'ensevelir dans une retraite. Me voir déshonorée, odieuse à ma famille et à moi-même, c'est l'état déplorable où je suis réduite pour vous avoir écouté. Je vous attends encore cette nuit. Dans mon désespoir, je cherche de nouveaux tourments : venez m'avouer que votre cœur n'a point eu de part aux serments que votre bouche m'a faits, ou venez les justifier par une conduite qui peut seule adoucir la rigueur de mon destin. Comme il pourrait y avoir quelque péril dans ce rendez-vous, après ce qui s'est passé entre vous et mon père, faites-vous accompagner par un ami. Quoique vous fassiez tout le malheur de ma vie, je sens que je m'intéresse encore à la vôtre. « Léonor. »

« Le comte lut deux ou trois fois cette lettre, et se représentant Léonor dans la situation où elle se dépeignait, il en fut ému. Il rentra en lui-même : la raison, la probité, l'honneur, dont sa passion lui avait fait violer toutes les lois, commencèrent à reprendre sur lui leur empire. Il sentit tout d'un coup dissiper son aveuglement ; et comme un homme sorti d'un violent accès de fièvre rougit des paroles et des actions extravagantes qui lui sont échappées, il eut honte de tous les lâches artifices dont il s'était servi pour contenter ses désirs.

« Qu'ai-je fait, dit-il, malheureux ! Quel démon m'a pos-
« sédé ? J'ai promis d'épouser Léonor : j'en ai pris le ciel à
« témoin : j'ai feint que le roi m'avait proposé un parti :
« mensonge, perfidie, sacrilège, j'ai tout mis en usage pour
« corrompre l'innocence. Quelle fureur ! ne valait-il pas
« mieux employer mes efforts à détruire mon amour qu'à le
« satisfaire par des voies si criminelles ? Cependant voilà
« une fille de condition séduite ; je l'abandonne à la colère
« de ses parents que je déshonore avec elle, et je la rends
« misérable pour m'avoir rendu heureux : quelle ingrati-
« tude ! Ne dois-je pas plutôt réparer sa honte et l'outrage
« que je lui fais ! Oui, je le dois, et je veux, en l'épousant,
« dégager la parole que je lui ai donnée. Qui pourrait s'op-
« poser à un dessein si juste ? ses bontés doivent-elles me
« prévenir contre sa vertu ? non, je sais combien sa résis-
« tance m'a coûté à vaincre. Elle s'est moins rendue à mes
« transports qu'à la foi jurée... Mais d'un autre côté, si je me
« borne à ce choix, je me fais un tort considérable. Moi qui
« puis aspirer aux plus nobles et aux plus riches héritières
« du royaume, je me contenterai de la fille d'un simple gen-
« tilhomme, qui n'a qu'un bien médiocre ! Que pensera-t-on
« de moi à la cour ? On dira que je fais un mariage ridi-
« cule. »

« Belflor, ainsi partagé entre l'amour et l'ambition, ne savait à quoi se résoudre ; mais quoiqu'il fût encore incertain s'il épouserait Léonor ou s'il ne l'épouserait point, il ne laissa pas de se déterminer à l'aller trouver la nuit prochaine, et il chargea son valet de chambre d'en avertir la dame Marcelle.

« Don Luis, de son côté, passa la journée à songer au rétablissement de son honneur. La conjoncture lui paraissait fort délicate. Recourir aux lois civiles, c'était rendre son déshonneur public, outre qu'il craignait que la justice ne fût d'une part et les juges de l'autre. Il n'osait pas non plus s'aller jeter aux pieds du roi : comme il croyait que ce prince avait dessein de marier Belflor, il avait peur de faire une démarche inutile. Il ne lui restait donc que la voie des armes, et ce fut à ce parti qu'il s'arrêta.

« Dans la chaleur de son ressentiment, il fut tenté de faire un appel au comte ; mais, venant à penser qu'il était trop vieux et trop faible pour oser se fier à son bras, il aima mieux s'en remettre à son fils, dont il jugea que les coups seraient plus sûrs que les siens. Il envoya donc un de ses valets à Alcala avec une lettre pour son fils, par laquelle il lui mandait de venir incessamment à Madrid, venger une offense faite à la famille des Cespèdes.

« Ce fils, nommé don Pèdre, est un cavalier de dix-huit ans, parfaitement bien fait, et si brave, qu'il passe, dans la ville d'Alcala, pour le plus redoutable écolier de l'université ; mais vous le connaissez, ajouta le diable, et il n'est pas besoin que je m'étende là-dessus.

— Il est vrai, dit don Cléofas, qu'il a toute la valeur et tout le mérite que l'on puisse avoir.

— Ce jeune homme, reprit Asmodée, n'était point alors à Alcala. comme son père se l'imaginait. Le désir de revoir une dame qu'il aimait l'avait amené à Madrid. La dernière fois qu'il y était venu voir sa famille, il avait fait cette conquête au Prado. Il n'en savait point encore le nom ; on avait exigé de lui qu'il ne ferait aucune démarche pour s'en informer, et il s'était soumis, quoique avec beaucoup de peine, à cette cruelle nécessité. C'était une fille de condition qui avait pris de l'amitié pour lui, et qui, croyant devoir se défier de la discrétion et de la constance d'un écolier, jugeait à propos de le bien éprouver avant que de se faire connaître.

« Il était plus occupé de son inconnue que de la philosophie d'Aristote, et le peu de chemin qu'il y a d'ici à Alcala était cause qu'il faisait souvent, comme vous, l'école buissonnière,

avec cette différence que c'était pour un objet qui le méritait mieux que votre dona Thomasa. Pour dérober la connaissance de ses amoureux voyages à don Luis son père, il avait coutume de loger dans une auberge à l'extrémité de la ville, où il avait soin de se tenir caché sous un nom emprunté. Il n'en sortait que le matin, à certaine heure qu'il lui fallait aller dans une maison où la dame qui lui faisait si mal faire ses études avait la bonté de se rendre, accompagnée d'une femme de chambre. Il demeurait donc enfermé dans son auberge pendant le reste du jour ; mais, en récompense, dès que la nuit était venue, il se promenait partout dans la ville.

« Il arriva qu'une nuit, comme il traversait une rue détournée, il entendit des voix et des instruments qui lui parurent dignes de son attention. Il s'arrêta pour les écouter : c'était une sérénade ; le cavalier qui la donnait était ivre et naturellement brutal. Il n'eut pas plutôt aperçu notre écolier, qu'il vint à lui avec précipitation, et sans autre compliment : « Ami, lui dit-il d'un ton brusque, passez votre chemin : je « n'aime pas les gens curieux. — Je pourrais me retirer, « répondit don Pèdre choqué de ces paroles, si vous m'en « aviez prié de meilleure grâce ; mais je veux demeurer pour « vous apprendre à parler. — Voyons donc, répliqua le « maître du concert, en tirant son épée, qui de nous deux « cédera la place à l'autre. »

« Don Pèdre mit aussi l'épée à la main, et ils commencèrent à se battre. Quoique le maître de la sérénade s'en acquittât avec assez d'adresse, il ne put parer un coup mortel qui lui fut porté, et il tomba sur le carreau. Tous les acteurs du concert, qui avaient déjà quitté leurs instruments et tiré leurs épées pour accourir à son secours, s'avancèrent pour le venger. Ils attaquèrent tous ensemble don Pèdre, qui, dans cette occasion, montra ce qu'il savait faire. Outre qu'il parait avec une agilité surprenante toutes les bottes qu'on lui portait, il en poussait de furieuses, et occupait à la fois tous ses ennemis.

« Cependant ils étaient si opiniâtres et en si grand nombre, que, tout excellent escrimeur qu'il était, il n'aurait pu éviter sa perte, si le comte de Belflor, qui passait alors par cette

rue, n'eût pris sa défense. Le comte avait du cœur et beaucoup de générosité : il ne put voir tant de gens armés contre un seul homme sans s'intéresser pour lui. Il tira son épée, et, courant se ranger auprès de don Pèdre, il poussa si vivement avec lui les acteurs de la sérénade, qu'ils s'enfuirent tous, les uns blessés, et les autres de peur de l'être.

« Après leur retraite, l'écolier voulut remercier le comte du secours qu'il en avait reçu ; mais Belflor l'interrompit : « Laissons là ces discours, lui dit-il ; n'êtes-vous point blessé ? « — Non, répondit don Pèdre. — Éloignons-nous donc d'ici, « reprit le comte ; je vois que vous avez tué un homme ; il « est dangereux de vous arrêter plus longtemps dans cette « rue : la justice vous y pourrait surprendre. » Ils marchèrent à grands pas, gagnèrent une autre rue, et quand ils furent loin de celle où le combat s'était donné, ils s'arrêtèrent.

« Don Pèdre, poussé par les mouvements d'une juste reconnaissance, pria le comte de ne lui pas cacher le nom du cavalier à qui il avait tant d'obligation. Belflor ne fit aucune façon de le lui apprendre, et lui demander aussi le sien ; mais l'écolier, ne voulant pas se faire connaître, répondit qu'il s'appelait don Juan de Matos, et l'assura qu'il se souviendrait éternellement de ce qu'il avait fait pour lui.

« Je veux, lui dit le comte, vous offrir dès cette nuit une « occasion de vous acquitter envers moi. J'ai un rendez-vous « qui n'est pas sans péril ; j'allais chercher un ami pour m'y « accompagner : je connais votre valeur ; puis-je vous pro- « poser, don Juan, de venir avec moi ? — Ce doute m'ou- « trage, repartit l'écolier ; je ne saurais faire un meilleur « usage de la vie que vous m'avez conservée, que de l'expo- « ser pour vous. Partons, je suis prêt à vous suivre. » Ainsi Belflor conduisit lui-même don Pèdre à la maison de don Luis, et ils entrèrent tous deux par le balcon dans l'appartement de Léonor. »

En cet endroit, don Cléofas interrompit le diable : « Seigneur Asmodée, lui dit-il, comment est-il possible que don Pèdre ne reconnût point la maison de son père ? — Il n'avait garde de la reconnaitre, répondit le démon ; c'était une nouvelle demeure : don Luis avait changé de quartier, et logeait

dans cette maison depuis huit jours ; c'est ce que j'allais vous dire lorsque vous m'avez interrompu. Vous êtes trop vif ; vous avez la mauvaise habitude de couper la parole aux gens : corrigez-vous de cela.

« Don Pèdre, continua le boiteux, ne croyait donc pas être chez son père : il ne s'aperçut pas non plus que la personne qui les introduisait était la dame Marcelle, puisqu'elle les reçut sans lumière dans une antichambre, où Belflor pria son compagnon de rester, pendant qu'il serait dans la chambre de sa dame. L'écolier y consentit, et s'assit sur une chaise l'épée nue à la main, de peur de surprise. Il se mit à rêver aux faveurs dont il jugea que l'amour allait combler Belflor, et il souhaitait d'être aussi heureux que lui : car, quoiqu'il ne fût pas maltraité de son inconnue, elle n'avait pas encore pour lui toutes les bontés que Léonor avait pour le comte.

« Pendant qu'il faisait là-dessus toutes les réflexions que peut faire un amant passionné, il entendit que l'on essayait doucement d'ouvrir une porte qui n'était pas celle des amants, et il vit paraître de la lumière par le trou de la serrure. Il se leva brusquement, s'avança vers la porte qui s'ouvrit, et présenta la pointe de son épée à son père : car c'était lui qui venait dans l'appartement de Léonor pour voir si le comte n'y serait point. Le bonhomme ne croyait pas qu'après ce qui s'était passé, sa fille et Marcelle eussent osé le recevoir encore ; c'est ce qui l'avait empêché de les faire coucher dans un autre appartement : il s'était toutefois avisé de penser que, devant entrer le lendemain dans un couvent, elles auraient peut-être voulu l'entretenir pour la dernière fois.

« Qui que tu sois, lui dit l'écolier, n'entre point ici, ou « bien il t'en coûtera la vie. » A ces mots, don Luis envisage don Pèdre, qui, de son côté, le regarde avec attention. Ils se reconnaissent. « Ah ! mon fils, s'écrie le vieillard, avec quelle « impatience je vous attendais ! Pourquoi ne m'avez-vous « pas fait avertir de votre arrivée ? Craigniez-vous de troubler « mon repos ? Hélas ! je n'en puis prendre dans la cruelle « situation où je me trouve ! — O mon père ! dit don Pèdre « tout troublé, est-ce vous que je vois ? mes yeux ne sont-ils « point déçus par une trompeuse ressemblance ? — D'où

« vient cet étonnement, reprit don Luis ? N'êtes-vous pas « chez votre père ? ne vous ai-je pas mandé que je demeure « dans cette maison depuis huit jours ? — Juste ciel ! répliqua « l'écolier, qu'est-ce que j'entends ? Je suis donc ici dans « l'appartement de ma sœur ? »

« Comme il achevait ces paroles, le comte, qui avait entendu du bruit, et qui crut que l'on attaquait son escorte, sortit l'épée à la main de la chambre de Léonor. Dès que le vieillard l'aperçut, il devint furieux, et, le montrant à son fils : « Voilà, s'écria-t-il, l'audacieux qui a ravi mon repos et « porté à notre honneur une mortelle atteinte. Vengeons-« nous. Hâtons-nous de punir ce traître. » En disant cela, il tira son épée, qu'il avait sous sa robe de chambre, et voulut attaquer le comte ; mais don Pèdre le retint. « Arrêtez, mon « père, lui dit-il ; modérez, je vous prie, les transports de « votre colère... — Quel est votre dessein, mon fils ? lui « répondit le vieillard ; vous retenez mon bras ! vous « croyez sans doute qu'il manque de force pour nous venger. « Eh bien ! tirez donc raison vous-même de l'offense qu'on « nous a faite ; aussi bien est-ce pour cela que je vous ai « mandé de revenir à Madrid. Si vous périssez, je prendrai « votre place ; il faut que le comte tombe sous nos coups, ou « qu'il nous ôte à tous deux la vie, après nous avoir ôté « l'honneur.

« — Mon père, reprit don Pèdre, je ne puis accorder à « votre impatience ce qu'elle attend de moi. Bien loin « d'attenter à la vie du comte, je ne suis venu ici que pour la « défendre. Ma parole y est engagée ; mon honneur le « demande. Sortons, comte, poursuivit-il en s'adressant à « Belflor. — Ah ! lâche, interrompit don Luis, en regardant « don Pèdre d'un œil irrité, tu t'opposes toi-même à une « vengeance qui devrait t'occuper tout entier ! Mon fils, mon « propre fils est d'intelligence avec le perfide qui a suborné « ma fille ! mais n'espère pas tromper mon ressentiment ; je « vais appeler tous mes domestiques ; je veux qu'ils me « vengent de sa trahison et de ta lâcheté.

« — Seigneur, répliqua don Pèdre, rendez plus de justice « à votre fils ; cessez de le traiter de lâche ; il ne mérite pas

« ce nom odieux. Le comte m'a sauvé la vie cette nuit. Il m'a « proposé, sans me connaître, de l'accompagner à son rendez-« vous. Je me suis offert à partager les périls qu'il y pouvait « courir, sans savoir que ma reconnaissance engageait « imprudemment mon bras contre l'honneur de ma famille. « Ma parole m'oblige donc à défendre ici ses jours : par là « je m'acquitte envers lui ; mais je ne ressens pas moins « vivement que vous l'injure qu'il nous a faite, et dès « demain vous me verrez chercher à répandre son sang « avec autant d'ardeur que vous m'en voyez aujourd'hui à « le conserver. »

« Le comte, qui n'avait point parlé jusque-là, tant il avait été frappé du merveilleux de cette aventure, prit alors la parole : « Vous pourriez peut-être, dit-il à l'écolier, assez « mal venger cette injure par la voie des armes : je veux « vous offrir un moyen plus sûr de rétablir votre honneur. « Je vous avouerai que jusqu'à ce jour je n'ai pas eu dessein « d'épouser Léonor ; mais ce matin j'ai reçu de sa part une « lettre qui m'a touché, et ses pleurs viennent d'achever « l'ouvrage ; le bonheur d'être son époux fait à présent ma « plus chère envie. — Si le roi vous destine une autre femme, « dit don Luis, comment vous dispenserez-vous..... ? — Le « roi ne m'a proposé aucun parti, interrompit Belflor en « rougissant. Pardonnez, de grâce, cette fable à un homme « dont l'amour avait troublé la raison. C'est un crime que « la violence de ma passion m'a fait commettre, et que « j'expie en vous l'avouant.

« — Seigneur, reprit le vieillard, après cet aveu qui sied « bien à un grand cœur, je ne doute plus de votre sincérité : « je vois que vous voulez en effet réparer l'affront que nous « avons reçu ; ma colère cède aux assurances que vous m'en « donnez. Souffrez que j'oublie mon ressentiment dans vos « bras. » En achevant ces mots, il s'approcha du comte, qui s'était avancé pour le prévenir. Ils s'embrassèrent tous deux à plusieurs reprises ; ensuite Belflor, se tournant vers don Pèdre : « Et vous, faux don Juan, lui dit-il, vous qui avez « déjà gagné mon estime par une valeur incomparable et par « des sentiments généreux, venez, que je vous voue une



« amitié de frère. » En disant cela, il embrassa don Pèdre, qui reçut ses embrassements d'un air soumis et respectueux, et lui répondit : « Seigneur, en me promettant une amitié si « précieuse, vous acquérez la mienne. Comptez sur un homme « qui vous sera dévoué jusqu'au dernier moment de sa vie. »

« Pendant ce temps-là, Léonor, qui était à la porte de sa chambre, ne perdait pas un mot de tout ce que l'on disait. Elle avait d'abord été tentée de se montrer et de s'aller jeter au milieu des épées, sans savoir pourquoi. Marcelle l'en avait empêchée ; mais lorsque cette adroite duègne vit que les affaires se terminaient à l'amiable, elle jugea que la présence de sa maitresse et la sienne ne nuiraient point à l'accommodement. C'est pourquoi elles parurent toutes deux le mouchoir à la main, et coururent en pleurant se prosterner devant don Luis. Elles craignaient, avec raison, qu'après les avoir surprises la nuit dernière, il ne leur sût mauvais gré de la récidive ; mais il fit relever Léonor, et lui dit : « Ma « fille, essuyez vos larmes, je ne vous ferai point de nou« veaux reproches ; puisque votre amant veut garder la foi « qu'il vous a jurée, je consens à oublier le passé.

« — Oui, seigneur don Luis, dit le comte, j'épouserai « Léonor ; et, pour réparer encore mieux l'offense que je vous « ai faite, pour vous donner une satisfaction plus entière, et « à votre fils un gage de l'amitié que je lui ai vouée, je lui « offre ma sœur Eugénie. — Ah ! seigneur, s'écria don Luis « avec transport, que je suis sensible à l'honneur que vous « faites à mon fils ! Quel père fut jamais plus content ? Vous « me donnez autant de joie que vous m'avez causé de « douleur. »

« Si le vieillard parut charmé de l'offre du comte, il n'en fut pas de même de don Pèdre. Comme il était fortement épris de son inconnue, il demeura si troublé et si interdit, qu'il ne put dire une parole ; mais Belflor, sans faire attention à son embarras, sortit, en disant qu'il allait ordonner les apprêts de cette double union, et qu'il lui tardait d'être attaché à eux par des chaines si étroites.

« Après son départ, don Luis laissa Léonor dans son appartement, et monta dans le sien avec don Pèdre, qui lui dit

avec toute la franchise d'un écolier : « Seigneur, dispensez-
« moi, je vous prie, d'épouser la sœur du comte : c'est assez
« qu'il épouse Léonor. Ce mariage suffit pour rétablir
« l'honneur de notre famille. — Eh quoi ! mon fils, répondit
« le vieillard, auriez-vous de la répugnance à vous marier
« avec la sœur du comte ? — Oui, mon père, repartit don
« Pèdre ; cette union, je vous l'avoue, serait un cruel supplice
« pour moi, et je ne vous en cacherai point la cause. J'aime,
« ou plutôt j'adore depuis six mois une dame charmante :
« j'en suis écouté ; elle seule peut faire le bonheur de ma vie.

« — Que la condition d'un père est malheureuse ! dit alors
« don Luis ; il ne trouve presque jamais ses enfants disposés
« à faire ce qu'il désire. Mais quelle est donc cette personne
« qui a fait sur vous de si fortes impressions ? — Je ne le
« sais point encore, répondit don Pèdre : elle a promis de me
« l'apprendre lorsqu'elle sera satisfaite de ma discrétion et
« de ma constance ; mais je ne doute pas que sa maison ne
« soit une des plus considérables de la cour

« — Et vous croyez, répliqua le vieillard en changeant de
« ton, que j'aurai la complaisance d'approuver votre amour
« romanesque ? Je souffrirai que vous renonciez au plus
« glorieux établissement que la fortune puisse vous offrir,
« pour vous conserver fidèle à un objet dont vous ne savez
« pas seulement le nom ? N'attendez point cela de ma bonté.
« Étouffez plutôt les sentiments que vous avez pour une per-
« sonne qui est peut-être indigne de vous les avoir inspirés,
« et ne songez qu'à mériter l'honneur que le comte veut vous
« faire. — Tous ces discours sont inutiles, mon père, repartit
« l'écolier ; je sens que je ne pourrai jamais oublier mon
« inconnue : rien ne sera capable de me détacher d'elle.
« Quand on me proposerait une infante.... — Arrêtez, s'écria
« brusquement don Luis, c'est trop insolemment vanter une
« constance qui excite ma colère. Sortez, et ne vous présentez
« plus devant moi que vous ne soyez prêt à m'obéir. »

« Don Pèdre n'osa répliquer à ces paroles, de peur de s'en
attirer de plus dures. Il se retira dans une chambre, où il
passa le reste de la nuit à faire des réflexions tant tristes
qu'agréables. Il pensait avec douleur qu'il allait se brouiller

avec toute sa famille en refusant d'épouser la sœur du comte ; mais il en était tout consolé, lorsqu'il venait à se représenter que son inconnue lui tiendrait compte d'un si grand sacrifice. Il se flattait même qu'après une si belle preuve de fidélité, elle ne manquerait pas de lui découvrir sa condition, qu'il s'imaginait peu différente de celle d'Eugénie.

« Dans cette espérance, il sortit dès qu'il fut jour, et alla se promener au Prado, en attendant l'heure de se rendre au logis de dona Juana ; c'est le nom de la dame chez qui il avait coutume d'entretenir tous les matins sa maîtresse. Il attendit ce moment avec beaucoup d'impatience ; et quand il fut venu, il courut au rendez-vous.

« Il y trouva l'inconnue, qui s'y était rendue de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; mais il la trouva qui fondait en pleurs avec dona Juana, et qui paraissait agitée d'une vive douleur. Quel spectacle pour un amant ! Il s'approcha d'elle tout troublé, et, se jetant à ses genoux : « Madame, lui dit-il, que « dois-je penser de l'état où je vous vois ? quel malheur « m'annoncent ces larmes qui me percent le cœur ? — Vous « ne vous attendez pas sans doute, lui répondit-elle, au coup « fatal que j'ai à vous porter. La fortune cruelle va nous « séparer pour jamais : nous ne nous verrons plus. »

« Elle accompagna ces paroles de tant de soupirs, que je ne sais si don Pèdre fut plus touché des choses qu'elle disait que de l'affliction dont elle paraissait saisie en les disant : « Juste ciel, s'écria-t-il avec un transport de fureur dont il ne « fut pas maître, peux-tu souffrir que l'on détruise une union « dont tu connais l'innocence ! Mais, madame, ajouta-t-il, « vous avez pris peut-être de fausses alarmes. Est-il certain « qu'on vous arrache au plus fidèle amant qui fut jamais ? « Suis-je en effet le plus malheureux de tous les hommes ? « — Notre infortune n'est que trop assurée, répondit l'incon- « nue : mon frère, de qui ma main dépend, me marie « aujourd'hui ; il vient de me le déclarer lui-même. — Eh ! quel « est cet heureux époux ? répliqua don Pèdre avec précipi- « tation. Nommez-le moi, madame ; je vais dans mon déses- « poir... — Je ne sais point encore son nom, interrompit « l'inconnue : mon frère n'a pas voulu m'en instruire ; il m'a

« dit seulement qu'il souhaitait que je visse le cavalier aupa-
« ravant. — Mais, madame, dit don Pèdre, vous soumettrez-
« vous sans résistance aux volontés d'un frère ? Vous
« laisserez-vous entraîner à l'autel sans vous plaindre d'un si
« cruel sacrifice? Ne ferez-vous rien en ma faveur? Hélas,
« je n'ai pas craint de m'exposer à la colère de mon père
« pour me conserver à vous : ses menaces n'ont pu ébranler
« ma fidélité, et, avec quelque rigueur qu'il puisse me traiter,
« je n'épouserai point la dame qu'on me propose, quoique ce
« soit un parti très considérable. — Et qui est cette dame,
« dit l'inconnue? — C'est la sœur du comte de Belflor, ré-
« pondit l'écolier. — Ah ! don Pèdre, répliqua l'inconnue, en
« faisant paraître une extrême surprise, vous vous méprenez
« sans doute ; vous n'êtes point sûr de ce que vous dites.
« Est-ce en effet Eugénie, la sœur de Belflor, que l'on vous
« a proposée ?

« — Oui, madame, repartit don Pèdre ; le comte lui-même
« m'a offert sa main. — Hé quoi ! s'écria-t-elle, il serait
« possible que vous fussiez ce cavalier à qui mon frère me
« destine ? — Qu'entends-je ! s'écria l'écolier à son tour, la
« sœur du comte de Belflor serait mon inconnue ? — Oui,
« don Pèdre, repartit-elle ; mais je ne crois presque plus
« l'être en ce moment, tant j'ai de peine à me persuader du
« bonheur dont vous m'assurez. »

A ces mots, don Pèdre lui embrassa les genoux : ensuite il prit une de ses mains, qu'il baisa avec tous les transports que peut sentir un amant qui passe subitement d'une extrême douleur à un excès de joie. Pendant qu'il s'abandonnait aux mouvements de son amour, Eugénie, de son côté, lui faisait mille caresses, qu'elle accompagnait de paroles tendres et flatteuses. « Que mon frère, disait-elle, m'eût épargné de
« peines, s'il m'eût nommé l'époux qu'il me destine ! Que
« j'avais déjà conçu d'aversion pour cet époux ! Ah ! mon
« cher don Pèdre ! que je vous ai haï ! — Belle Eugénie,
« répondait-il, que cette haine a de charmes pour moi ! Je
« veux la mériter en vous adorant toute ma vie. »

« Après que ces deux amants se furent donné toutes les marques les plus touchantes d'une tendresse mutuelle, Eugé-

nie voulut savoir comment l'écolier avait pu gagner l'amitié de son frère. Don Pèdre ne lui cacha point les amours du comte et de sa sœur et lui raconta tout ce qui s'était passé la nuit dernière. Ce fut pour elle un surcroit de plaisir d'apprendre que son frère devait épouser la sœur de son amant. Dona Juana prenait trop de part au sort de son amie pour n'être pas sensible à cet heureux événement : elle lui en témoigna sa joie aussi bien qu'à don Pèdre, qui se sépara enfin d'Eugénie après être convenu avec elle qu'ils ne feraient pas semblant tous deux de se connaître quand ils se verraient devant le comte.

« Don Pèdre s'en retourna chez son père, qui, le trouvant disposé à lui obéir, en fut d'autant plus réjoui qu'il attribua son obéissance à la manière ferme dont il lui avait parlé la nuit. Ils attendaient des nouvelles du comte, lorsqu'ils reçurent un billet de sa part. Il leur mandait qu'il venait d'obtenir l'agrément du roi pour son mariage et pour celui de sa sœur, avec une charge considérable pour don Pèdre ; que dès le lendemain ces deux mariages se pourraient faire, parce que les ordres qu'il avait donnés pour cela s'exécutaient avec tant de diligence que les préparatifs étaient déjà fort avancés. Il vint l'après-dînée confirmer ce qu'il leur avait écrit, et leur présenter Eugénie.

« Don Luis fit à cette dame toutes les caresses imaginables, et Léonor ne se lassait point de l'embrasser. Pour don Pèdre, de quelques mouvements d'amour et de joie qu'il fût agité, il se contraignit assez pour ne pas donner lieu au comte de soupçonner leur intelligence.

« Comme Belflor s'attachait particulièrement à observer sa sœur, il crut remarquer, malgré la contrainte qu'elle s'imposait, que don Pèdre ne lui déplaisait pas. Pour en être plus assuré, il la prit un moment en particulier, et lui fit avouer qu'elle trouvait le cavalier fort à son gré. Il lui apprit ensuite son nom et sa naissance, ce qu'il n'avait pas voulu lui dire auparavant, de peur que l'inégalité des conditions ne la prévînt contre lui, et ce qu'elle feignit d'entendre comme si elle l'eût ignoré.

« Enfin, après beaucoup de compliments de part et d'autre,

il fut résolu que les noces se feraient chez le comte de Belflor. Elles ont été faites ce soir et ne sont point encore achevées ; voilà pourquoi l'on se réjouit dans cette maison. Tout le monde s'y livre à la joie. La seule dame Marcelle n'a point de part à ces réjouissances : elle pleure en ce moment, pendant que les autres rient ; car le comte de Belflor, après son mariage, a tout avoué à don Luis, qui a fait mettre cette duègne *en el monasterio de las arrepentidas*, où les mille pistoles qu'elle a reçues pour séduire Léonor serviront à lui en faire faire pénitence le reste de ses jours. »

CHAPITRE VI

Des nouvelles choses que vit l'écolie.
don Cléofas.

« Tournons-nous d'un autre côté, poursuivit le démon, et parcourons de nouveaux objets. Laissez vos regards tomber sur la première maison directement au-dessous de nous ; vous y verrez une chose assez rare. C'est un homme endetté qui dort d'un profond sommeil. — Il faut donc que ce soit un grand seigneur, dit l'écolier. — Vous l'avez deviné, répliqua le diable.

« Considérez dans la maison suivante un auteur qui travaille dans son cabinet. Il est entouré de mille volumes, et il en compose un où il ne met rien du sien. Il pille dans tous ces livres ; et, quoiqu'il ne fasse que mettre en ordre et lier ses larcins, il ne laisse pas d'avoir plus de vanité qu'un véritable auteur.

— O le plaisant spectacle! dit don Cléofas. Je vois une femme fort jolie entre un jeune homme et un vieillard, et pendant que le bon vieillard l'embrasse, elle donne par derrière une de ses mains à baiser au jeune cavalier, qui est sans doute son galant. — Tout au contraire, répondit Asmodée, c'est son mari, et l'autre son amant. Ce vieillard est un homme de qualité. Il se ruine pour cette dame qui lui fait des caresses par intérêt et des infidélités en faveur de son mari, par inclination.

— Ce tableau est joli, répliqua don Cléofas.

— Celui que vous allez voir dans la maison voisine, reprit le diable, n'est pas moins digne de votre attention.

Admirez la pudeur de cette jeune veuve qui ne veut pas prendre sa chemise devant son oncle : elle passe dans un cabinet pour se la faire mettre par un galant qu'elle y a caché.

« Souffrez que je vous présente des images plus tristes, poursuivit Asmodée. Regardez de l'autre côté de la rue, dans ce corps de logis séparé. Voyez ce gros homme, ce malheureux chanoine qui vient de tomber en apoplexie. Ses domestiques et sa petite-nièce, au lieu de lui donner du secours, le laissent mourir et se saisissent de ses meilleurs effets. Ils les vont porter chez des recéleurs ; après quoi ils auront tout le loisir de pleurer et de lamenter.

« Considérez plus loin deux hommes que l'on ensevelit. Ce sont deux frères ; ils étaient malades de la même maladie, mais ils se gouvernaient différemment ; l'un avait une confiance aveugle en son médecin, l'autre a voulu laisser agir la nature ; ils sont morts tous deux : celui-là, pour avoir pris tous les remèdes de son médecin ; celui-ci, pour n'avoir rien voulu prendre. — Cela est fort embarrassant, dit don Cléofas. Eh ! que faut-il donc que fasse un pauvre malade ? — C'est ce que je ne puis vous apprendre, repartit le diable ; je sais bien qu'il y a de bons remèdes, mais je ne sais s'il y a de bons médecins.

« Remarquez-vous, à deux pas de là, un homme en chemise qui marche dans une écurie ? — Oui, répondit l'écolier ; il me semble qu'il tient à la main une étrille. — Justement, répliqua le démon. C'est un palefrenier qui dort. Il a coutume de se lever toutes les nuits et d'étriller en dormant ses chevaux ; et il est étonné le matin de les trouver tout pansés. On s'imagine dans la maison que c'est l'ouvrage d'un esprit follet, et le palefrenier lui-même le croit comme les autres.

— Que font ces dames, dit don Cléofas, que je vois prêtes à se coucher ? — Ce sont deux sœurs coquettes qui logent ensemble. Elles s'entretiennent, depuis sept heures du matin jusqu'à ce moment, d'habits et d'ameublements qu'elles ont envie d'acheter ; et elles ont pris tant de plaisir à cet entretien que, pour n'être pas interrompues, elles n'ont pas même voulu voir d'aujourd'hui leurs amants.

« Considérez leur voisine, cette dame qui rentre en sa maison. C'est une femme qui aime la médisance. Elle revient de souper de chez une vieille dévote de ses amies, dont la conversation lui a fait beaucoup de plaisir. — Que je la trouve bien faite, dit l'écolier ! Qu'elle a l'air mignon !

— Eh bien ! reprit Asmodée, cette petite mignonne pourrait, comme témoin oculaire, vous conter l'histoire du siècle passé. Sa taille que vous admirez, est une machine qui a épuisé les mécaniques. Sa gorge et ses hanches sont artificielles, et il n'y a pas longtemps qu'étant allée au sermon, elle laissa tomber ses fesses dans l'auditoire.

« J'aperçois, poursuivit Asmodée, assez près de là dans un cabaret, deux comédiens avec un auteur.

— Les comédiens sans doute, dit l'écolier, régalent l'auteur dans la vue de l'engager à travailler pour le théâtre. — Non, dit le diable, c'est l'auteur qui leur donne à souper et qui les enivre pour les intéresser à protéger une mauvaise pièce qu'il est sur le point de présenter à leur compagnie.

— J'entends un si horrible bruit, dit l'écolier, que je ne puis m'empêcher de vous en demander la cause. — Le bruit que vous entendez, répondit le démon, est un charivari. Une veuve de soixante ans s'est mariée ce matin avec un de ses domestiques qui n'en a pas vingt, et tous les rieurs du quartier se sont ameutés pour célébrer ce mariage par un concert de bassins, de poêles et de chaudrons. — Vous m'avez dit, répliqua don Cléofas, que c'était vous qui faisiez les mariages ridicules ; cependant vous n'avez point de part à celui-là. — Non vraiment, repartit le diable. Quand j'aurais été libre, je ne m'en serais pas mêlé. Cette femme est scrupuleuse ; elle n'a épousé ce jeune homme que pour pouvoir goûter sans remords des plaisirs qu'elle aime. Je ne fais point de pareilles unions ; je me plais bien davantage à troubler les consciences qu'à les mettre en repos.

— Malgré le bruit de cette sérénade, dit don Cléofas, j'en entends, ce me semble, un autre. — Oui, dit le démon. Ce bruit part d'un café où il y a quelques beaux esprits qui disputent depuis cinq heures, et que le maître ne saurait chasser. Ils parlent d'une comédie qui a été représentée aujour-

d'hui pour la première fois, et dont la représentation a été troublée par des huées et des sifflets. Les uns disent qu'elle est bonne, les autres soutiennent qu'elle est mauvaise. Ils en vont venir tout à l'heure aux gourmades, fin ordinaire de ces disputes. Si vous êtes curieux de voir cela, je vais vous transporter... — Non, non, interrompit l'écolier, apprenez-moi plutôt à quoi pense un homme que je vois en robe de chambre dans un fauteuil. — C'est un vieil officier du Conseil des Indes, répondit Asmodée. Il est occupé d'un projet important. Il a quatre millions de bien, et comme il n'est pas sans inquiétude sur les moyens dont il s'est servi pour les amasser, il songe à bâtir un monastère ; il se flatte qu'après une si bonne œuvre, il aura l'esprit en repos. Il a déjà obtenu la permission de fonder un couvent ; mais il n'y veut mettre que des religieux qui soient tout ensemble chastes, sobres et d'une extrême humilité, et il est fort embarrassé sur le choix.

« Voyez-vous au delà, continua le diable, un imprimeur qui travaille dans son imprimerie ? Il a renvoyé ses garçons et en secret va passer la nuit à imprimer un livre. — Eh ! quel est donc cet ouvrage ? dit don Cléofas. — Il traite des injures, répondit Asmodée. Il prouve que la religion est préférable au point d'honneur, et qu'il vaut mieux pardonner que venger une offense. — Oh ! le maraud ! s'écria l'écolier ; il fait bien d'imprimer secrètement cet infâme livre. Je ne conseille pas non plus à l'auteur de se faire connaître : je serais le premier à le lapider. Est-ce que la religion défend de conserver son honneur ?

— N'entrons présentement dans ce détail, interrompit le démon en souriant.

— Dites tout ce qu'il vous plaira, reprit don Cléofas : que l'auteur fasse les plus beaux raisonnements du monde, je m'en moque ; rien ne me paraît si doux que la vengeance, et puisque vous m'avez promis de me faire raison de la perfidie de ma maîtresse, je vous somme de me tenir parole.

— Je cède avec plaisir au transport qui vous agite, dit le diable. Que j'aime ces bons naturels qui suivent tous leurs mouvements sans scrupule ! Je vais vous satisfaire

tout à l'heure ; aussi bien le temps de vous venger est arrivé. »

Aussitôt don Cléofas reprit le bout du manteau d'Asmodée qui fendit une seconde fois les airs avec lui, et alla se poser sur la maison de dona Thomasa.

CHAPITRE VII

De quelle manière don Cléofas fut vengé de sa maîtresse.

Cette dame était à table avec les quatre spadassins qui avaient poursuivi l'écolier sur les gouttières : il frémit de colère en les voyant manger un poulet-dinde et vider quelques bouteilles de vin qu'il avait payés et fait porter chez elle. « Oh ! les bourreaux, dit-il, les voilà qui se régalent à mes dépens ! quelle mortification pour moi !

— Je conviens, dit le démon, que cela n'est pas fort agréable ; mais quand on fréquente les dames galantes, on doit s'attendre à de pareilles aventures : elles arrivent tous les jours en France aux abbés, aux gens de robe et aux financiers. — Si j'avais une épée, reprit don Cléofas, je fondrais sur ces coquins, et troublerais les plaisirs... — La partie ne serait pas égale, interrompit Asmodée ; laissez-moi le soin de vous venger ; j'en viendrai mieux à bout que vous. Je vais mettre la division entre ces hommes en leur inspirant une fureur luxurieuse.

A ces mots, il souffla, et il sortit de sa bouche une vapeur violette qui descendit comme un petit nuage et se répandit sur la table de dona Thomasa. Aussitôt un des convives, sentant l'effet de ce souffle, s'approcha de la dame, et l'embrassa avec transport ; mais les autres, entraînés par la force de la même vapeur, voulurent la lui arracher. Chacun demande la préférence ; ils se la disputent : une jalouse rage s'empare de leurs esprits ; ils viennent aux mains ; ils tirent leurs épées et commencent un rude combat : cependant dona

Thomasa pousse d'horribles cris ; tout le voisinage est bientôt en rumeur ; on crie à la justice ; la justice vient ; elle enfonce la porte de la courtisane ; elle entre et trouve deux de ces bretteurs étendus sur place. Elle se saisit des autres et les mène en prison avec dona Thomasa. La malheureuse avait beau pleurer, s'arracher les cheveux, se désespérer, les gens qui la conduisaient n'en étaient pas plus touchés que don Cléofas, qui en faisait de grands éclats de rire avec Asmodée.

« Hé bien ! lui dit ce démon, êtes-vous content ? — Non, répondit l'écolier. Pour me donner une satisfaction entière, portez-moi sur la prison. Que j'aie le plaisir d'y voir enfermer cette perfide femme. J'ai pour elle plus de haine, en ce moment, que je n'ai jamais eu d'amour. — Je le veux bien, répliqua le diable ; vous me trouverez toujours disposé à servir vos passions. »

CHAPITRE VIII

Des prisonniers.

Le diable et l'écolier furent en un instant sur les prisons. Ils y virent bientôt arriver les deux bretteurs qu'on logea dans un cachot. Pour dona Thomasa, on la mit sur la paille avec trois ou quatre autres femmes de mauvaise vie que l'on avait arrêtées le même jour et qui devaient être transférées le lendemain dans le lieu destiné pour ces sortes de créatures.

« Je suis présentement satisfait, dit don Cléofas ; j'ai goûté une pleine vengeance. Nous irons quand il vous plaira continuer ailleurs d'observer ce qui se passe dans cette ville. — Attendez, répondit le démon, il faut auparavant que je vous montre quelques prisonniers, et que je vous dise pourquoi on les retient ici.

« Premièrement, il y a dans cette grande chambre à droite trois hommes couchés dans ces trois mauvais lits que vous voyez ; l'un est un cabaretier, accusé d'avoir empoisonné un étranger, qui creva l'autre jour à table dans son cabaret. On prétend que la qualité du vin l'a fait mourir ; mais le cabaretier soutient que c'est la quantité, et il sera cru en justice, car l'étranger était Allemand.

« Le second est un bourgeois emprisonné pour avoir servi de caution à un licencié qui a emprunté deux cents pistoles pour marier brusquement sa servante. Et le troisième est un maître à danser qui a fait faire un mauvais pas à une de ses écolières. Ces deux hommes qui jouent aux cartes dans la petite chambre voisine sont deux enfants de famille arrêtés

pour des aventures galantes. Le plus jeune a été découvert déguisé en fille dans un couvent de religieuses, et l'autre a été surpris, la nuit dernière, par la justice, comme il montait par un balcon à l'appartement d'une femme qu'il connaît, et dont le mari est absent. Il ne tient qu'à lui de se tirer d'affaire, en déclarant son commerce amoureux ; mais il aime mieux passer pour un voleur, et s'exposer à perdre la vie que de commettre l'honneur de sa dame.

— Voilà un galant bien discret, dit don Cléofas ; il faut l'avouer, notre nation l'emporte sur les autres en fait de galanterie. Je vais parier qu'un Français, par exemple, ne serait pas capable, comme nous, de se laisser pendre par discrétion.

— Non, je vous assure, dit le diable ; il monterait plutôt exprès à un balcon pour déshonorer une femme.

« Jetez la vue, poursuivit Asmodée, directement au-dessous de ces deux prisonniers, et considérez l'homme qui est dans ce cachot. On l'arrêta hier et l'Inquisition le réclame. En voici l'histoire. Un vieux soldat, parvenu par son courage, ou plutôt par sa patience, à l'emploi de sergent dans sa compagnie, vint faire des recrues en cette ville. Il alla demander un logement dans un cabaret. On lui dit qu'il y avait des chambres vides, mais que l'on ne pouvait lui en donner aucune, parce qu'il revenait toutes les nuits dans la maison un esprit qui maltraitait fort les étrangers qui avaient la témérité d'y vouloir coucher. Cette nouvelle ne rebuta point le sergent. « Que l'on « me mette, dit-il, dans la chambre qu'on voudra ; donnez-« moi de la lumière, du vin, une pipe et du tabac, et, à l'égard « de l'esprit, soyez sans inquiétude.

« On le mena dans une chambre où tout ce qu'il désirait lui fut apporté. Il se mit à boire et à fumer et il était déjà plus de minuit, que l'esprit n'avait point encore troublé le profond silence qui régnait dans la maison. Mais entre une heure et deux le sergent entendit tout à coup un bruit horrible, comme de ferrailles, et vit bientôt entrer dans sa chambre un fantôme vêtu de drap noir, et tout entortillé de chaînes de fer. Il ne fut point effrayé de cette apparition : il tira son épée, s'avança vers l'esprit, et lui en déchargea du plat sur la tête un assez rude coup.

« L'esprit, peu accoutumé à trouver des hôtes si hardis, fit un cri, et, remarquant que le soldat se préparait à recommencer, il se prosterna très humblement devant lui, en disant : « Seigneur sergent, pour Dieu, ne m'en donnez pas davan-« tage : ayez pitié d'un pauvre diable qui se jette à vos pieds. « Je vous en conjure par saint Jacques, qui était comme vous « un grand spadassin.

« — Si tu veux conserver ta vie, répondit le soldat, il faut « que tu me dises qui tu es, et que tu me parles sans dégui-« sement. — Je suis le maitre garçon de ce cabaret, répliqua « l'esprit ; j'aime la fille du logis, et je ne lui déplais pas ; « mais comme le père et la mère ont en vue une alliance plus « relevée que la mienne, pour les obliger à me prendre pour « gendre, nous sommes convenus, la fille et moi, que je ferais « toutes les nuits le personnage que je fais ; je m'enveloppe « le corps d'un long manteau noir, et je me pends au cou une « chaîne de tourne-broche, avec laquelle je cours toute la « maison, depuis la cave jusqu'au grenier, en faisant tout le « bruit que vous avez entendu. Quand je suis à la porte de « la chambre du maître et de la maitresse, je m'arrête et « m'écrie : *N'espérez point que je vous laisse en repos, que « vous n'ayez marié Juanna avec Guillaume votre maître « garçon.*

« Après avoir prononcé ces paroles d'une voix que j'affecte « grosse et cassée, je continue mon carillon et j'entre ensuite « par une fenêtre dans le cabinet où Juanilla couche seule « pour lui rendre compte de ce que j'ai fait. Seigneur sergent, « continua Guillaume, je ne vous déguise rien, comme vous « voyez ; je sais qu'après cet aveu vous pouvez me perdre, « en apprenant à mon maître ce qui se passe ; mais si vous « voulez me servir, au lieu de me détruire, je vous jure que ma « reconnaissance... — Eh ! quel service puis-je te rendre ? « interrompit le soldat. — Vous n'avez, repartit Guillaume, « qu'à dire demain que vous avez vu l'esprit ; qu'il vous a « fait si grand peur.... — Comment, ventrebleu, grand peur ! « interrompit le soldat ; vous voulez que le sergent Antonio « Quebrantador avoue qu'il a eu peur ! — Vous direz ce qu'il « vous plaira, répondit le jeune homme ; il ne m'importe,

« pourvu que vous secondiez mon dessein; quand j'aurai « épousé Juanilla, et que je serai établi, je promets de vous « tirer du bon et de vous régaler tous les jours pour rien, « vous et tous vos amis. — Vous êtes séduisant, monsieur Guil« laume, dit le soldat; vous me proposez d'appuyer un arti« fice ; l'affaire est sérieuse ; mais vous m'étourdissez sur les « conséquences. Allez, continuez de faire du bruit et d'en « rendre compte à Juanilla : je me charge du reste. »

« En effet, dès le lendemain matin, il dit à l'hôte et à l'hôtesse : « J'ai vu l'esprit, je l'ai entretenu ; c'est un fort « honnête homme. « Je suis, m'a-t-il dit, le bisaïeul du maître « de ce cabaret. J'avais une fille que je promis au père « du grand-père de son garçon : cependant, au mépris de ma « foi, je la mariai avec un autre, et je mourus peu de temps « après : je souffre depuis ce temps-là ; je porte la peine de « mon parjure, et je ne serai point en repos que quelqu'un « de ma race n'ait épousé une personne de la famille de Guil« laume : c'est pourquoi je reviens toutes les nuits dans cette « maison ; cependant j'ai beau dire que l'on marie Juanilla « avec Guillaume, le fils de mon petit-fils fait la sourde « oreille, aussi bien que sa femme ; mais dites-leur que s'ils « ne font au plus tôt ce que je désire, j'en viendrai aux voies « de fait. Je les tourmenterai tous deux d'une étrange ma« nière. »

« L'hôte était un homme assez simple : il fut ébranlé de ce discours, et l'hôtesse, qui avait l'esprit encore plus faible que l'hôte, croyant déjà voir l'esprit à ses trousses, pressa tellement son mari de consentir à ce mariage, qu'il se rendit à ses instances. Guillaume épousa le jour suivant Juanilla et fut bientôt établi dans un autre quartier de la ville. Le sergent Quebrantador ne manquait pas de visiter fréquemment Guillaume, qui de son côté, par reconnaissance, lui donnait la discrétion. Ce qui plaisait si fort au soldat qu'il menait non seulement à ce cabaret tous ses amis, il y faisait même ses enrôlements, et y enivrait sa recrue.

« Mais enfin Guillaume se lassa d'abreuver tant de gosiers altérés. Il dit sur cela sa pensée au soldat, qui, sans songer qu'effectivement il passait la convention, fut assez injuste

pour traiter Guillaume de petit ingrat. Le cabaretier répondit, le sergent répliqua, et la conversation finit par quelques coups de plat d'épée que reçut Guillaume. Plusieurs passants voulurent prendre le parti du bourgeois ; le sergent en blessa trois ou quatre ! mais il fut tout à coup assailli par une foule d'alguazils, qui l'arrêtèrent comme un perturbateur du repos public! Ils le conduisirent en prison. Il déclara tout ce que je viens de vous dire ; et sur sa déposition, la justice fit aussi prendre Guillaume. Le beau-père demande que le mariage soit cassé ; et le saint-office, informé de l'affaire, en veut connaître.

« Il y a dans le cachot suivant, continua le diable, quatre malheureux qui perdront bientôt la vie. L'un est un jeune valet de chambre que la femme de son maître traitait en particulier comme un amant. Un jour le mari les surprit *in flagranti*. La femme aussitôt se met à crier au secours, et dit que le valet de chambre lui a fait violence. On arrêta ce pauvre misérable, qui sera sacrifié à la réputation de sa maîtresse.

« Le second est un chirurgien convaincu d'avoir fait à sa femme une saignée comme celle de Sénèque : il a eu aujourd'hui la question, et, après avoir confessé le crime dont on l'accusait, il a déclaré que depuis dix ans il s'est servi d'un moyen assez nouveau pour se faire des pratiques. Il blessait la nuit les passants avec une baïonnette, et il se sauvait vite chez lui par une petite porte de derrière ; cependant le blessé poussait des cris qui attiraient les voisins à son secours ; il y accourait lui-même comme les autres ; et trouvant un homme noyé dans son sang, il le faisait porter dans sa boutique, où il le pansait de la même main qu'il l'avait frappé.

« Le troisième est un assassin de profession, un de ces hommes qui, pour quatre ou cinq pistoles, prêtent obligeamment leur ministère à tous ceux qui veulent se défaire de quelqu'un secrètement. Le quatrième est écuyer d'une marquise à qui l'on a volé mille ducats : on accuse cet écuyer de l'avoir pris ; il aura demain la question et sera tourmenté jusqu'à ce qu'il confesse avoir fait ce vol ; et toutefois il n'en

est pas l'auteur. C'est une vieille femme de chambre qui a toute la confiance de la marquise et que l'on n'oserait soupçonner.

— Parbleu ! seigneur Asmodée, dit don Cléofas, je vous prie de rendre service à ce pauvre écuyer : dérobez-le par votre pouvoir aux cruels supplices qui lui sont destinés ; son innocence mérite... — Vous n'y pensez pas, seigneur écolier, interrompit le diable : pouvez-vous me demander que je m'oppose à une action injuste et que j'empêche un innocent de périr ? c'est prier un procureur de ne pas ruiner une veuve ou un orphelin.

« Oh ! s'il vous plaît, ajouta-t-il, contentez-vous que je n'en use pas avec votre seigneurie en esprit malin. Laissez-moi exercer librement ma haine et ma malice sur les autres hommes. D'ailleurs, quand je voudrais délivrer cet innocent, le pourrais-je ? — Comment donc, dit l'écolier, est-ce que vous n'avez pas la puissance de tirer un homme de prison ? — Non vraiment, repartit Asmodée. Si vous aviez lu l'*Enchiridion* ou Albert Le Grand, vous sauriez que je ne puis, non plus que mes confrères, mettre un prisonnier en liberté. Moi-même, si j'avais le malheur de tomber entre les griffes de la justice, je ne pourrais m'en tirer qu'en finançant.

— Il me semble, dit don Cléofas, que j'aperçois une femme dans une petite chambre au-dessus de ce cachot. — Oui, répondit Asmodée, c'est une fameuse sorcière, qui a la réputation de savoir faire des choses impossibles. Par son art, dit-on, de vieilles douairières trouvent de jeunes cavaliers qui les aiment but à but ; les maris deviennent fidèles à leurs femmes, et les coquettes véritablement amoureuses des gens riches qui s'attachent à elles. Mais il n'y a rien de plus faux que tout cela. Elle ne possède point d'autre secret que celui de pouvoir persuader qu'elle en a, et de vivre commodément de cette opinion.

« Considérez dans la chambre prochaine ces deux prisonniers qui s'entretiennent au lieu de se reposer. Ils ne sauraient dormir. Leurs affaires les inquiètent, et, franchement, elles sont assez délicates. Le premier est un joaillier accusé d'avoir recélé des pierreries dérobées. L'autre est un polygame. Il y

a six mois qu'il se maria par intérêt avec une vieille veuve du royaume de Valence. Il a épousé par inclination, peu de temps après, une jeune personne de Madrid, et lui a donné tout le bien qu'il a reçu de la Valencienne. Ses deux mariages se sont déclarés. Ses deux femmes le poursuivent en justice. Celle qu'il a épousée par inclination demande sa mort par intérêt, et celle qu'il a épousée par intérêt le poursuit par inclination.

« Suivez-moi dans cette salle basse où vous voyez trente ou quarante prisonniers couchés sur la paille : ce sont des filous, des gens de toutes sortes de mauvais commerces. Je vais vous expliquer pourquoi chacun... — Eh ! non, de grâce, non, interrompit Cléofas, laissons là tous ces coquins. Je ne suis pas curieux d'entendre des aventures de canailles. Éloignons-nous même, je vous prie, de ce lieu désagréable ; allons ailleurs arrêter nos regards sur des objets plus propres à nous réjouir.

— Très volontiers, répliqua le démon, aussi bien j'ai beaucoup d'autres choses à vous faire voir. »

CHAPITRE IX

Qui contient plusieurs petites histoires.

Ils laissèrent là les prisonniers, et s'envolèrent vers *la casa de los locos.* Mais avant d'arriver en cet endroit, Asmodée s'arrêta sur une grande maison, et dit à don Cléofas : « Voulez-vous que je vous dise ce qu'ont fait aujourd'hui toutes ces personnes que vous voyez ? — Vous me ferez plaisir, répondit l'écolier. Commencez, je vous en conjure, par ces deux dames qui font des éclats de rire ; elles me paraissent bien gaillardes. — Ce sont, répondit le diable, deux filles qui ont fait enterrer leur père ce matin. C'était un homme bourru, et qui avait tant d'aversion pour le mariage, qu'il n'a jamais voulu les marier, quelques partis avantageux qui se soient présentés pour elles. Le caractère du défunt était tout à l'heure le sujet de leur entretien. « Il est mort enfin, « disait l'ainée ; il est mort ce père dénaturé, qui se faisait un « plaisir barbare de nous voir filles ; il ne s'opposera plus à « nos vœux.

« — Pour moi, ma sœur, dit la cadette, j'aime le solide ; je « veux un homme riche et don Bourvalos sera mon fait. — « Doucement, ma sœur, répliqua l'aînée ; ne prenons point « des maris si brusquement, nous epouserons ceux que le « ciel nous destine, car nos mariages sont écrits dans le « ciel. — Tant pis, ma sœur, a reparti la cadette ; j'ai bien « peur que mon père n'en dechire la feuille. » L'ainée n'a pu s'empêcher de rire de cette saillie, et elles en rient encore de toute leur force.

— Ah ! ah ! dit don Cléofas, j'aperçois dans la maison

vis-à-vis une jeune dame qui se regarde dans un miroir. — C'est, répondit le démon, une fille qui loge en chambre garnie ; elle félicite ses charmes sur une conquête importante qu'ils ont faite aujourd'hui : elle étudie de nouveaux regards, et elle a déjà découvert deux mines qui feront un grand effet demain sur son nouvel amant. Elle ne peut trop s'appliquer à le ménager, car c'est un sujet qui promet beaucoup : aussi a-t-elle dit tantôt à un de ses créanciers qui lui est venu demander de l'argent : « Revenez, mon ami, revenez dans « quelques jours ; je suis en terme d'accommodement avec « un trésorier. »

« Passons, continua le diable, à ce capitaine qui se botte ; il est prêt à sortir de Madrid. Ses chevaux l'attendent à la porte ; il va partir pour le Portugal, où il est obligé d'aller joindre son régiment.

« Comme il n'avait point d'argent pour faire sa campagne, il s'adressa hier à un usurier : « Ne pourriez-vous pas, lui « dit-il, me prêter mille patagons ? — Seigneur capitaine, « répondit l'usurier d'un air doux et benin, je ne les ai point ; « mais je me fais fort de trouver un homme qui vous les « prêtera, c'est-à-dire qui vous en donnera quatre cents « comptant ; vous ferez votre billet de mille, et sur lesdits « quatre cents que vous recevrez j'en toucherai, s'il vous « plaît, soixante pour le droit de courtage. L'argent est si « rare aujourd'hui !... — Quelle usure, interrompit brusque- « ment l'officier ! demander six cent soixante patagons pour « trois cent quarante ! quelle friponnerie !

« — Point d'emportement, seigneur capitaine, a repris d'un « air froid l'usurier : voyez ailleurs. De quoi vous plaignez- « vous ? Est-ce que je vous force à recevoir les trois cent « quarante patagons ? Il vous est libre de les prendre ou de « les refuser. » Le capitaine, n'ayant rien à répliquer a ce discours, se retira ; mais, après avoir fait réflexion qu'il fallait partir, que le temps pressait, et qu'il ne pouvait se passer d'argent, il est retourné ce matin chez l'usurier, qu'il a rencontré à sa porte en manteau noir, en rabat et en cheveux courts, avec un chapelet à la main. « Je reviens à « vous, lui a-t-il dit, seigneur Sanguisuela ; j'accepte vos

« trois cent quarante patagons ; la nécessité où je suis d'avoir « de l'argent m'oblige à les prendre. — Je m'en vais à la « messe, a répondu gravement l'usurier ; à mon retour, venez, « je vous compterai la somme. — Eh, non, non, réplique le « capitaine ; rentrez chez vous ; cela sera fait dans un « moment ; expédiez-moi tout à l'heure ; je suis fort pressé.

« — Je ne le puis, repart l'usurier ; j'ai coutume d'entendre « la messe tous les jours avant de commencer aucune affaire ; « c'est une règle que je me suis faite, et que je veux observer « religieusement toute ma vie. »

« Quelque impatience qu'eût le capitaine de toucher son argent, il lui a fallu céder à la règle du pieux Sanguisuela : il s'est armé de patience, et même, comme s'il eût craint que les patagons ne lui échappassent, il a suivi l'usurier à l'église ; il a entendu la messe avec lui. Immédiatement après la messe, il se préparait à sortir, lorsque Sanguisuela, s'approchant de son oreille, lui dit : « Un des plus habiles prédicateurs de « Madrid va prêcher ; je ne veux point perdre son sermon. »

« L'officier, à qui le temps de la messe n'avait déjà que trop duré, a été au désespoir de ce nouveau retardement : il est demeuré toutefois dans l'église. Le prédicateur paraît, et prêche contre l'usure. Le capitaine en est ravi, et, observant le visage de Sanguisuela, dit en lui-même : « Si ce juif pouvait « se laisser toucher ! S'il me donnait seulement six cents pata- « gons. » Enfin le sermon finit ; l'usurier sort. Le capitaine le joint, et lui dit : « Hé bien, seigneur Sanguisuela, que « pensez-vous de ce prédicateur ? Ne trouvez-vous pas qu'il « prèche avec beaucoup de force ? Pour moi, j'en suis tout « ému. — J'en fais le même jugement que vous, répondit « l'usurier ; il a parfaitement traité sa matière ; c'est un « savant homme ; il a fort bien fait son métier : allons-nous-en « faire le nôtre. »

« Jetez la vue, poursuivit le diable, sur cette grande maison qui est au-dessus de celle de cet officier. Y remarquez-vous une jeune dame couchée dans un lit de satin couleur de rose avec une broderie d'argent ? — Oui, répondit don Cléofas, j'aperçois une belle personne qui dort d'un profond sommeil, et je vois, ce me semble, un livre sur son chevet. — Justement,

reprit Asmodée. Cette dame est une jeune marquise très spirituelle, et d'une humeur enjouée : elle avait depuis trois semaines une insomnie qui la fatiguait fort ; elle s'est avisée aujourd'hui de faire venir un médecin. Il arrive : elle le consulte ; il ordonne un remède marqué dans Hippocrate. La dame se met à plaisanter sur son ordonnance. Le médecin, qui est un animal hargneux, ne s'est point prêté à ses plaisanteries, et lui a dit d'un air grave : « Hippocrate, madame, « n'est point un homme à être tourné en ridicule. — A Dieu « ne plaise, seigneur Carquetto, a répondu la marquise d'un « air le plus sérieux qu'elle a pu affecter, à Dieu ne plaise que « je me moque d'un auteur si célèbre et si docte ; j'en fais « un si grand cas, que je suis persuadée qu'en lisant seule-« ment quelques-uns de ses traités, je me guérirai de mon « insomnie : j'en ai dans ma bibliothèque une nouvelle « traduction ; c'est la meilleure : qu'on me l'apporte. » En effet, dès la troisième page la marquise s'est endormie.

— Apprenez-moi, je vous prie, dit l'écolier, ce qu'a fait aujourd'hui certain homme que je vois, ce grand personnage sec et décharné qui se promène dans une petite chambre, les bras croisés ; je juge qu'il a la tête embarrassée. — Vous n'en jugez point mal, répondit le démon. C'est un auteur dramatique. Comme il entend la langue française, il s'est donné la peine de traduire le *Misanthrope*, l'une des meilleures comédies de Molière, fameux auteur français. Il l'a fait représenter aujourd'hui sur le théâtre de Madrid, et elle a été très mal reçue. Les Espagnols l'ont trouvée plate et ennuyeuse. C'est cette pièce qui fait dans le café le sujet de la dispute dont vous avez entendu le bruit.

— Eh pourquoi, reprit don Cléofas, cette comédie a-t-elle eu en Espagne ce malheureux sort ? — C'est, repartit le diable, que les Espagnols n'aiment que les pièces d'intrigue, de même que les Français ne veulent que des comédies de caractère. — Sur ce pied-là, répliqua l'écolier, si l'on traduisait aussi en France nos plus belles pièces, elles n'y réussiraient pas. — Sans doute, dit Asmodée. Il n'y a pas longtemps qu'un auteur de ce pays-là en a fait la triste expérience. Comme les Espagnols sont capables d'une extrême attention, ils sont

bien aises qu'on les jette dans un embarras agréable. Ils suivent sans peine l'action la plus composée. Les Français, au contraire, n'aiment pas qu'on les occupe. Leur esprit se plait à se détacher, et ils prennent plaisir à voir tourner leur prochain en ridicule, parce que cela flatte leur humeur satirique. Enfin, le goût des nations est différent. — Mais quelle sorte de comédie est la meilleure, répliqua don Cléofas, d'une pièce d'intrigue ou d'une pièce de caractère? — C'est une chose fort problématique, repartit le diable. Il n'en faut pas croire là-dessus les Espagnols ni les Français. Puisqu'ils sont parties en cette affaire, ils n'en sauraient être juges. Je ne la dois pas juger non plus, moi, parce qu'étant le démon de la luxure, je protège également tous les théâtres.

« J'aperçois, continua-t-il, dans le voisinage de cet auteur, un banquier chez qui tantôt il s'est passé une scène digne de vous être racontée. Il n'y a pas deux mois qu'il est revenu du Pérou avec de grandes richesses. Il s'est fait banquier en cette ville. Son père est un savetier d'un petit village, à douze lieues d'ici, où il vit fort content de son état, avec une femme de son âge, c'est-à-dire de soixante ans.

« Il y avait un temps considérable qu'il était sorti de chez eux, pour aller aux Indes chercher une meilleure fortune que celle qu'ils lui pouvaient faire. Plus de vingt années s'étaient écoulées depuis qu'ils ne l'avaient vu : ils parlaient souvent de lui ; ils priaient le ciel tous les jours de ne le point abandonner, et ils ne manquaient pas tous les dimanches de le faire recommander au prône par le curé, qui était de leurs amis. Le banquier, de son côté, ne les avait point oubliés. D'abord qu'il eut fixé son établissement, il résolut de s'informer par lui-même de la situation où ils pouvaient être. Pour cet effet, après avoir dit à ses domestiques de ne pas se mettre en peine de lui, il partit, il y a quinze jours, à cheval, sans être accompagné de personne, et se rendit au village.

« Il était dix heures du soir, et le bon savetier dormait auprès de sa femme fort tranquillement lorsqu'il vint frapper à la porte. Ils se réveillèrent et demandèrent qui frappait. « Ouvrez, leur dit le banquier, c'est votre fils Francillo. — « A d'autres, répondit le bonhomme ; passez votre chemin,

« voleurs : il n'y a rien à faire ici pour vous ; Francillo est « présentement aux Indes, s'il n'est pas mort. — Votre fils « n'est plus aux Indes, répliqua le banquier ; il est revenu du « Pérou : c'est lui qui vous parle, ne lui refusez pas « l'entrée de votre maison. — Levons-nous, Jacques, dit « alors la femme, je crois, Dieu me pardonne, que c'est « Francillo ; il me semble que je le reconnais à sa voix. »

« Ils se levèrent aussitôt tous deux ; le père alluma une chandelle, et la mère, après s'être habillée à la hâte, alla ouvrir la porte : elle envisage Francillo, et ne pouvant douter que ce ne soit son fils, elle se jette à son cou et le serre étroitement entre ses bras. Maître Jacques, agité des mêmes mouvements que sa femme, embrasse à son tour Francillo, et ces trois personnes, charmées de se voir réunies après une si longue absence, ne peuvent se rassasier du plaisir de s'en donner des marques.

« Après des transports si doux, le banquier débrida son cheval et le mit dans une étable où gîtait une vache mère nourrice de la maison ; ensuite il rendit compte à ses parents de son voyage et des biens qu'il avait apportés du Pérou. Ce détail fut un peu long, et aurait pu ennuyer des auditeurs désintéressés ; mais un fils qui s'épanche et raconte ses aventures ne saurait lasser l'attention d'un père et d'une mère ; ils l'écoutaient avec avidité, et les moindres choses qu'il disait faisaient sur eux une vive impression de douleur ou de joie.

« Dès qu'il eut achevé sa relation, il leur dit qu'il venait leur offrir une partie de ses biens, et il pria son père de ne plus travailler. « Non, mon fils, lui dit maître Jacques, j'aime « mon métier, je ne le quitterai point. — Quoi donc, répliqua « le banquier, n'est-il pas temps que vous vous reposiez ? Je « ne vous propose point de venir demeurer à Madrid avec « moi ; je sais bien que le séjour de la ville n'aurait point de « charmes pour vous, je ne veux pas troubler votre vie tran« quille ; mais, du moins, épargnez-vous un travail pénible, « et vivez ici commodément, puisque vous le pouvez. »

« La mère appuya le sentiment du fils, et maître Jacques se rendit. « Hé bien, Francillo, dit-il, pour te satisfaire, je ne

« travaillerai plus pour le public ; je raccommoderai seulement mes souliers et ceux de M. le curé, notre bon ami. »
« Après cette convention, le banquier, fatigué du chemin qu'il avait fait le jour, se coucha dans le lit de son père et de sa mère et s'endormit entre eux deux avec un plaisir que les enfants d'un excellent naturel sont seuls capables de s'imaginer.

« Le lendemain matin, le banquier leur laissa une bourse de trois cents ducats, et revint à Madrid. Mais hier il fut fort étonné de voir paraître chez lui tout à coup maître Jacques. « Quel sujet vous amène ici, mon père ? lui dit-il. —
« Francillo, répondit le bonhomme, je te rapporte ta bourse :
« reprends ton argent ; je veux vivre de mon métier : je
« meurs d'ennui depuis que je ne travaille plus. — Eh bien,
« mon père, répliqua le banquier, retournez au village :
« continuez d'exercer votre profession ; mais que ce soit
« seulement pour vous désennuyer. Remportez votre bourse
« et n'épargnez pas la mienne. — Eh ! que veux-tu que je
« fasse de tant d'argent ? reprit maître Jacques. — Soulagez-en
« les pauvres, repartit Francillo. Enfin, faites-en l'usage que
« votre curé vous conseillera. » Le savetier, satisfait de cette réponse, s'en est retourné ce matin dans son village. »

— Il n'est pas besoin, dit don Cléofas, que je vous demande ce qu'a fait aujourd'hui certain cavalier qui se présente à ma vue ; il faut qu'il ait passé la journée à écrire des lettres. Quelle quantité j'en vois sur sa table ! — Ce qu'il y a de plaisant, répondit le démon, c'est que toutes ces lettres ne contiennent que la même chose. Ce cavalier écrit à tous ses amis absents une aventure qui lui est arrivée cet après-midi ; il aime une veuve de trente ans, belle et prude : il lui rend des soins. Elle ne les dédaigne pas ; il propose de l'épouser ; elle accepte la proposition. Pendant qu'on fait les préparatifs des noces, il a la liberté de l'aller voir chez elle : il y a été aujourd'hui, et comme par hasard il ne s'est trouvé personne pour l'annoncer, il est entré dans l'appartement de la dame qu'il a surprise endormie sur un lit de repos dans un galant déshabillé. Il s'approche doucement d'elle pour profiter de l'occasion ; il lui dérobe un baiser ; elle se réveille

et s'écrie en soupirant : « Encore ! ah ! je t'en prie, Ambroise, « laisse-moi en repos ! » Le cavalier, en galant homme, a pris son parti sur-le-champ ; il est sorti de l'appartement ; il a rencontré Ambroise à la porte : « Ambroise, lui a-t-il dit, « n'entrez pas ; votre maîtresse vous prie de la laisser en « repos. »

« Je vous demande une nouvelle attention, continua le diable. A trois maisons au delà de celle de ce cavalier demeure la Chichona, cette femme dont je vous ai parlé en vous contant l'histoire du comte de Belflor. — Ah ! que je suis ravi de la voir, s'écria l'écolier. Cette bonne personne si utile à la jeunesse est sans doute une de ces deux vieilles que j'aperçois dans une salle basse. L'une a les coudes appuyés sur une table, et regarde attentivement l'autre, qui compte de l'argent. Laquelle des deux est la Chichona ? — C'est, répondit le démon, celle qui ne compte point. L'autre, nommée la Pébrada, est une dame du même métier ; elles sont associées, et elles partagent en ce moment le fruit d'une aventure qu'elles ont aujourd'hui mise à fin.

« La Pébrada est la plus achalandée ; elle a la pratique de plusieurs veuves riches, à qui elle porte tous les jours sa liste à lire. — Qu'appelez-vous sa liste ? interrompit don Cléofas. — Ce sont, repartit Asmodée, les noms de tous les étrangers bien faits qui viennent à Madrid, et surtout des Français. D'abord que la Pébrada apprend qu'il en est arrivé de nouveaux, elle court à leur auberge, s'informe exactement de quel pays ils sont, de leur naissance, de leur taille, de leur air et de leur tempérament ; puis elle en fait son rapport aux veuves, qui font là-dessus leurs réflexions ; et si le cœur en dit auxdites veuves, la Pébrada les abouche avec les étrangers.

— Cela est fort commode, dit don Cléofas, et juste en quelque façon ; car enfin, sans ces bonnes dames et leurs agentes, les jeunes étrangers qui n'ont point ici de connaissances perdraient un temps infini à en faire. Mais apprenez-moi, je vous prie, s'il y a aussi des veuves dans les autres pays ?

— Bon ! s'il y en a ! répondit le diable ; il y en a partout,

et principalement en France : mais il faut avoir un mérite reconnu pour y en trouver ; et je vous dirai à ce sujet qu'à Paris, ces jours passés, un chevalier d'industrie s'entretenant là-dessus avec un de ses amis lui disait : « Parbleu, mon cher, il faut que je sois bien malheureux ! Il y a quinze jours entiers que je cherche une femme tributaire. Je parcours tous les matins les églises. L'après-dinée, j'épluche toutes les beautés des Tuileries. Je me montre à l'Opéra. Je parais tout débraillé à la Comédie, où tantôt je me couche sur les bancs du théâtre et tantôt je me tiens debout derrière les acteurs. Cependant tout cela ne me mène à rien. Je n'ai pas même encore trouvé une bonne fortune sexagénaire, tandis que les plus jeunes et les plus aimables personnes de Paris sont en proie au chevalier de Tiremailles, qui n'a, sans vanité, ni ma taille ni ma jeunesse. — Oh ! ne t'y trompe pas ! interrompit son ami ; le chevalier de Tiremailles est un fameux libertin. Il a ruiné deux femmes. Il a eu des affaires d'éclat. Il a la meilleure réputation du monde. »

— Qu'entends-je ? s'écria l'écolier, quels bruits confus frappent les airs ? — Ce sont des fous qui s'égosillent à crier et à chanter, répondit le diable. Nous ne sommes pas bien loin du lieu où on les tient enfermés. — Hé ! de grâce, faites-les-moi voir, répliqua don Cléofas, et me dites pourquoi ils sont devenus fous. — Je vais, repartit le démon, vous donner ce divertissement. Il y a des fous tristes ; il y a des fous gais. Vous en verrez de toutes les façons. » Il n'eut pas achevé ces paroles, qu'il emporta l'écolier sur le toit de *la casa de los locos.*

CHAPITRE X

Des fous enfermés.

Don Cléofas parcourut d'un œil curieux toutes les loges; et après qu'il eut observé les fous, le démon lui dit : « Examinons toutes ces personnes l'une après l'autre. Suivons le rang des loges et commençons par les hommes. Je vais vous dire par quel malheur ils ont perdu l'esprit.

« Dans la première loge est un nouvelliste castillan devenu fou de chagrin pour avoir lu dans la Gazette qu'un parti de cinquante Portugais avait battu trente Espagnols.

« Il a pour voisin un licencié, qui avait tant envie d'attraper un bénéfice, qu'il a fait l'hypocrite à la cour pendant dix ans; et le désespoir de se voir toujours oublié dans les promotions lui a brouillé la cervelle.

« Celui qui suit est un pupille que son tuteur a fait passer pour fou, dans le dessein de s'emparer de son bien ; et le pauvre garçon l'est devenu effectivement de regret de se voir enfermé. Après celui-là est un maître d'école, qui a perdu l'esprit en cherchant le *paulo-post-futurum* d'un verbe grec.

« Le personnage que vous voyez ensuite est le vieux capitaine Zanubio, un cavalier napolitain, qui s'est venu établir à Madrid. La jalousie l'a rendu fou. Apprenez son histoire.

« Il avait une jeune femme nommée Aurore. Il la gardait à vue : sa maison était inaccessible aux hommes. Aurore ne sortait jamais que pour aller à la messe, où elle était toujours accompagnée de son vieux Tithon, qui la menait quelquefois à une terre qu'il a auprès d'Alcantara. Cependant un cavalier, appelé don Garcie Pacheco, l'ayant vue par hasard à

l'église, avait conçu pour elle un amour violent : c'était un jeune homme entreprenant et digne de l'attention d'une jolie femme mal mariée.

« La difficulté de s'introduire chez Zanubio ne lui en ôta pas l'espérance. Comme il n'avait point encore de barbe, et qu'il était assez beau garçon, il se déguisa en fille, prit une bourse de cent pistoles, et se rendit à la terre de Zanubio, où il avait su de bonne part que ce capitaine et sa femme devaient aller incessamment. Il s'adressa à la jardinière, et lui dit d'un ton d'héroïne de chevalerie poursuivie par un géant : « Je viens me jeter entre vos bras : je vous prie « d'avoir pitié de moi. Je suis une fille de Tolède ; j'ai de la « naissance et du bien : mes parents me veulent marier à un « homme que je hais : je me suis dérobée la nuit à leur « tyrannie ; j'ai besoin d'un asile ; on ne viendra point me « chercher ici ; permettez que j'y demeure jusqu'à ce que ma « famille ait pris de plus doux sentiments pour moi. Voilà ma « bourse, ajouta-t-il en la lui donnant ; recevez-la : c'est tout « ce que je puis vous offrir présentement ; mais j'espère que « je serai quelque jour plus en état de reconnaître le service « que vous m'aurez rendu. »

« La jardinière fut touchée de ce discours et surtout de la péroraison : « Ma fille, répondit-elle, je veux vous servir ; « je connais de jeunes personnes qui ont été sacrifiées à de « vieux hommes, et je sais bien qu'elles ne sont pas fort con- « tentes : j'entre dans leurs peines ; vous ne pouvez mieux « vous adresser qu'à moi : je vous mettrai dans une petite « chambre particulière, où vous serez sûrement. »

« Don Garcie passa quelques jours dans cette terre, fort impatient d'y voir arriver Aurore. Elle y vint enfin avec son jaloux, qui visita d'abord, selon sa coutume, tous les appartements, les cabinets, les caves et les greniers, pour voir s'il n'y trouverait point quelque homme caché. La jardinière, qui le connaissait, le prévint, et lui conta de quelle manière une jeune fille lui était venue demander une retraite.

« Zanubio, quoique fort défiant, n'eut pas le moindre soupçon de la supercherie ; il fut curieux de voir l'inconnue, qui le pria de la dispenser de lui découvrir son nom, disant

qu'elle devait ce ménagement à sa famille, qu'elle déshonorait en quelque sorte par sa fuite : puis elle débita un roman avec tant d'esprit, que le capitaine en fut charmé. Il se sentit naitre de l'inclination pour cette aimable inconnue : il lui offrit ses services, et, se flattant qu'il en pourrait tirer bon parti, il la mit auprès de sa femme.

« Dès qu'Aurore vit don Garcie, elle rougit et se troubla. Le cavalier s'en aperçut ; il jugea qu'elle l'avait remarqué dans l'église où il l'avait vue : pour s'en éclaircir, il lui dit, aussitôt qu'il put l'entretenir en particulier : « Madame, j'ai « un frère qui m'a souvent parlé de vous : il vous a vue par « hasard un moment dans une église ; depuis ce moment, qu'il « se rappelle mille fois par jour, il est dans un état digne de « votre pitié. »

« A ce discours, Aurore regarda don Garcie plus attentivement qu'elle n'avait fait encore, et lui répondit : « Vous res« semblez trop à ce frère, pour que je sois plus longtemps la « dupe de votre artifice ; je vois bien que vous êtes un cava« lier déguisé. Je me souviens qu'un jour, pendant que j'enten« dais la messe, ma mante s'ouvrit un instant, et que vous me « vîtes ; je vous examinai par curiosité : vous eûtes toujours « les yeux attachés sur moi. Quand je sortis, je crois que vous « ne manquâtes pas de me suivre pour savoir qui j'étais, et « dans quelle rue je faisais ma demeure. Je dis je crois, parce « que je n'osai tourner la tête pour vous observer : mon « mari, qui m'accompagnait, aurait pris garde à cette action, « et m'en eût fait un crime. Le lendemain et les jours sui« vants, je retournai dans la même église, je vous revis, et je « remarquai si bien vos traits, que je les reconnais malgré « votre déguisement.

« — Eh bien, madame, répliqua don Garcie, il faut me « démasquer : oui, je suis un homme épris de vos charmes ; « c'est don Garcie Pacheco que l'amour introduit ici sous cet « habillement. — Et vous espérez sans doute, reprit Aurore, « qu'approuvant votre amour, je favoriserai votre stratagème « et contribuerai de ma part à entretenir mon mari dans son « erreur ? mais c'est ce qui vous trompe ; je vais lui décou« vrir tout ; je suis bien aise de trouver une si belle occasion

« de lui faire voir que sa vigilance est moins sûre que ma « vertu, et que tout jaloux, tout défiant qu'il est, je suis plus « difficile à surprendre que lui. »

« A peine eut-elle prononcé ces derniers mots, que le capitaine parut, et vint se mêler à la conversation. « De quoi « vous entretenez-vous, mesdames? leur dit-il. » Aurore prit aussitôt la parole : « Nous parlions, dit-elle, des jeunes « cavaliers qui entreprennent de se faire aimer des jeunes « femmes qui ont de vieux époux ; et je disais que si quel- « qu'un de ces galants était assez téméraire pour s'introduire « chez vous sous quelque déguisement, je saurais bien punir « son audace.

« — Et vous, madame, reprit Zanubio en se tournant vers « don Garcie, de quelle manière en useriez-vous avec un « jeune cavalier en pareil cas ? » Don Garcie était si troublé, si déconcerté, qu'il ne savait que répondre au capitaine, qui se serait aperçu de son embarras, si dans ce moment un valet ne fût venu lui dire qu'un homme arrivé de Madrid demandait à lui parler. Il sortit pour aller s'informer de ce qu'on lui voulait.

« Alors don Garcie se jeta aux pieds d'Aurore. « Ah ! « madame, lui dit-il, quel plaisir prenez-vous à m'embarras- « ser? Seriez-vous en effet assez barbare pour me livrer au « ressentiment d'un époux furieux ? — Non, Pacheco, répon- « dit-elle en souriant ; les jeunes femmes qui ont de vieux « maris jaloux ne sont pas si cruelles : rassurez-vous ; j'ai « voulu me divertir en vous causant un peu de frayeur, « mais vous en serez quitte pour cela : ce n'est pas trop vous « faire acheter la complaisance que je veux bien avoir de « vous souffrir ici. » A des paroles si consolantes, don Garcie sentit évanouir toute sa crainte, et conçut des espérances qu'Aurore eut la bonté de ne pas démentir.

« Un jour qu'ils se donnaient tous deux, dans l'appartement de Zanubio, des marques de leur bonne intelligence, ce capitaine les surprit : quand il n'aurait pas été le plus jaloux des hommes, il en vit assez pour juger avec fondement que sa belle inconnue était un cavalier travesti. A ce spectacle, il devint furieux ; il entra dans son cabinet pour prendre des

pistolets ; mais pendant ce temps-là, ces amants s'échappèrent, fermèrent par dehors les portes de l'appartement à double tour, emportèrent les clefs, et gagnèrent tous deux en diligence un village voisin, où don Garcie avait laissé son valet de chambre et deux chevaux. Là, il quitta ses habits de fille, prit Aurore en croupe, et la conduisit à un couvent où elle le pria de la mener, et où elle était assurée de trouver un asile, parce que la supérieure était sa tante. Après cela, il s'en retourna a Madrid attendre la suite de cette aventure.

« Cependant Zanubio, se voyant enfermé, crie, appelle du monde : un valet accourt à sa voix ; mais les portes étant fermées, il ne peut les ouvrir. Le capitaine s'efforce de les briser, et n'en venant point à bout assez vite à son gré, il cède à son impatience, se jette brusquement par une fenêtre avec ses pistolets à la main : il tombe à la renverse, se blesse à la tête, et demeure étendu par terre sans connaissance. Ses domestiques arrivèrent, et le portèrent dans une salle sur un lit de repos : ils lui jetèrent de l'eau au visage ; enfin, à force de le tourmenter, ils le firent revenir de son évanouissement ; mais il reprit sa fureur avec ses esprits : il demande où est sa femme ; on lui répond qu'on l'a vue sortir avec la dame étrangère par une petite porte du jardin. Il ordonne aussitôt qu'on lui rende ses pistolets ; on est obligé de lui obéir : il fait seller un cheval, il part sans songer à sa blessure, et prend un autre chemin que celui des amants. Il passa la journée à courir en vain, et la nuit s'étant arrêté dans une hôtellerie de village pour se reposer, la fatigue et le sang qu'il avait perdu lui causèrent une fièvre avec un transport au cerveau qui pensa l'emporter.

« Pour dire le reste en deux mots, il fut quinze jours malade dans ce village ; ensuite il retourna dans sa terre, où, sans cesse occupé de son malheur, il perdit insensiblement l'esprit. Les parents d'Aurore n'en furent pas plutôt avertis, qu'ils le firent venir à Madrid pour l'enfermer parmi les fous. Et sa femme est encore au couvent, où ils ont résolu de la laisser quelques années pour punir son indiscrétion.

« Immédiatement après Zanubio, continua le diable, est un marchand que la nouvelle d'un naufrage a rendu fou. Dans

la loge suivante est renfermé un soldat qui n'a pu résister à la douleur d'avoir perdu sa grand'mère. — Et le jeune homme qui suit ce bon soldat, dit don Cléofas, quel est le genre de sa folie ? — Oh ! pour celui-là, répondit Asmodée, c'est un pauvre garçon né imbécile. C'est le fils d'une Hollandaise et d'un gros commis de la douane.

« Passons, poursuivit-il, à ce grand garçon qui joue de la guitare, et qui l'accompagne de sa voix : c'est un fou mélancolique, un amant que les rigueurs d'une dame ont mis en cet état. — Ah ! que je le plains ! s'écria l'écolier ; permettez que je déplore son infortune : elle peut arriver à tous les honnêtes gens ; si j'étais épris d'une beauté cruelle, je ne sais si je ne perdrais pas aussi l'esprit. — A ce sentiment, reprit le démon, je vous reconnais pour un vrai Castillan : il faut être né dans le sein de la Castille, pour se sentir capable de devenir fou de chagrin de ne pouvoir plaire. Les Français ne sont pas si tendres ; et si vous voulez savoir la différence qu'il y a entre un Français et un Espagnol sur cette matière, il ne faut que vous dire la chanson que ce fou chante, et qu'il vient de composer tout à l'heure :

CHANSON ESPAGNOLE

Ardo y lloro sin sossiego :
Llorando y ardiendo tanto,
Que ni el llanto apaga el fuego.
Ni el fuego consume el llanto.

(Je brûle et je pleure sans cesse, sans que mes pleurs puissent éteindre mes feux, ni mes feux consumer mes larmes.)

« C'est ainsi que parle un cavalier espagnol quand il est maltraité de sa dame ; et voici comme un Français s'exprimait en pareil cas ces jours passés :

CHANSON FRANÇAISE

L'objet qui règne dans mon cœur
Est toujours insensible à mon amour fidèle ;
Mes soins, mes soupirs, ma langueur
Ne sauraient attendrir cette beauté cruelle.
O ciel ! est-il un sort plus affreux que le mien ?
Ah ! puisque je ne puis lui plaire,
Je renonce au jour qui m'éclaire :
Venez, mes chers amis, m'enterrer chez Païen.

— Païen est apparemment un traiteur? dit don Cléofas. — Vous l'avez deviné, répondit le diable.

« Venons présentement aux femmes, ajouta-t-il. — Comment donc ! s'écria l'écolier, je n'en vois que cinq ou six ! il y a moins de folles que je ne croyais. — Toutes les folles ne sont pas ici, dit le démon. Dans un autre quartier de cette ville, il y a un endroit qui en est tout plein. Je vous y porterai tout à l'heure, si vous voulez. — Non, non, répliqua don Cléofas, je me contenterai de voir celles-ci. Apprenez-moi la cause de leur folie.

— La première, reprit Asmodée, est une vieille marquise qui aimait un jeune officier qui servait en Flandres. Elle lui avait donné une grosse somme pour faire sa campagne. Elle s'avisa de consulter une devineresse pour savoir ce qu'il faisait éloigné d'elle. La devineresse le lui montra dans un verre. La marquise le vit aux genoux d'une jeune Flamande, et elle en a perdu l'esprit.

« La seconde est la femme d'un corrégidor, à qui la rage d'avoir été appelée bourgeoise par une femme de la cour a troublé la raison.

« La troisième est une procureuse qui pressait son mari de lui acheter une croix de diamants de dix mille ducats. Il n'en a voulu rien faire. Elle en est devenue folle. Après la procureuse est une coquette à qui la tête a tourné de dépit d'avoir manqué un grand seigneur dont elle avait médité la ruine. — Dans ces deux petites loges au-dessous de ces dames, il y a deux servantes qui ont perdu l'esprit, l'une de douleur de n'être pas sur le testament d'un vieux garçon qu'elle a servi, et l'autre de joie en apprenant la mort d'un riche trésorier dont elle est unique héritière.

« Après vous avoir montré les fous qui sont enfermés, poursuivit le diable, il faut que je vous en fasse voir qui mériteraient de l'être. »

CHAPITRE XI

Qui devrait être plus long que le précédent.

« Tournons-nous du côté de la ville, et à mesure que je découvrirai des sujets dignes d'être mis au nombre de ceux qui sont ici, je vous en dirai le caractère. J'en vois déjà un que je ne veux pas laisser échapper : c'est un nouveau marié. Il y a huit jours que, sur le rapport qu'on lui fit des coquetteries d'une aventurière qu'il aimait, il alla chez elle tout en fureur, brisa une partie de ses meubles, jeta les autres par les fenêtres, et le lendemain il l'épousa. — Un homme de la sorte, dit don Cléofas, mérite assurément la première place vacante en cette maison.

— Il a un voisin, reprit le démon, que je ne trouve pas plus sage que lui : c'est un garçon de quarante-cinq ans qui a de quoi vivre, et qui veut se mettre au service d'un grand.

« J'aperçois la veuve d'un jurisconsulte : elle a soixante ans passés, la bonne dame ; son mari vient de mourir ; elle s'est retirée dans un couvent, afin que sa réputation soit, dit-elle, à l'abri de la médisance.

« Je découvre aussi deux pucelles, deux filles, dis-je, de cinquante ans, qui font des vœux au ciel pour qu'il leur enlève leur père, qui les tient enfermées comme des mineures : elles espèrent qu'après sa mort elles trouveront de jolis hommes qui les épouseront par inclination. — Pourquoi non ? dit l'écolier. Il y a des hommes d'un goût si bizarre ! — J'en demeure d'accord, répondit le diable : elles peuvent trouver des épouseurs, mais elles ne doivent pas s'en flatter : c'est en cela que consiste leur folie.

« Il n'y a point de pays où les femmes se rendent justice sur leur âge. Il y a un mois qu'à Paris une fille de quarante-huit ans et une femme de soixante-neuf allèrent en témoignage chez un commissaire pour une veuve de leurs amies dont on attaquait la vertu. Le commissaire interroge d'abord la femme mariée, et lui demande son âge : quoique son extrait baptistaire fût écrit sur son front, elle ne laissa pas de dire hardiment qu'elle n'avait que quarante ans. Après qu'il l'eut interrogée, il s'adressa à la fille : « Et vous, mademoi-« selle, lui dit-il, quel âge avez-vous ? — Passons aux autres « questions, monsieur le commissaire, lui répondit-elle ; on ne « doit point nous demander cela. — Vous n'y pensez pas, « mademoiselle, reprit-il, ignorez-vous qu'en justice il faut « confesser la vérité ? — Oh ! il n'y a justice qui tienne, répli-« qua brusquement la fille ; eh ! qu'importe à la justice de « savoir quel âge j'ai ? — Mais je ne puis, dit-il, recevoir votre « déposition, si votre âge n'y est pas ; c'est une circonstance « requise. — Si cela est absolument nécessaire, repartit-elle, « regardez-moi donc avec attention, et mettez mon âge en « conscience. »

« Le commissaire la regarda, et fut assez poli pour ne marquer que vingt-huit ans. Il lui demanda ensuite si elle connaissait la veuve depuis longtemps. « Avant son mariage, « répondit-elle. — J'ai donc mal coté votre âge, reprit-il ; car « je ne vous ai donné que vingt-huit ans, et il y en a vingt-« neuf que la veuve est mariée. — Eh bien ! monsieur le com-« missaire, repartit la fille, écrivez donc que j'en ai trente : « j'ai pu à un an connaître la veuve. — Cela ne serait pas « régulier, répliqua-t-il ; ajoutons-en une douzaine. — Non « pas, s'il vous plaît, interrompit-elle ; tout ce que je puis « faire pour contenter la justice, c'est d'y mettre encore un « an ; mais je n'y mettrais pas un mois avec, quand il s'agi-« rait de mon honneur. »

« Quand elles furent sorties de chez le commissaire, la femme dit à la fille : « Admirez un peu ce nigaud qui nous « croit assez sottes pour lui aller dire notre âge au juste : ce « n'est pas assez vraiment qu'il soit marqué sur les registres « de nos paroisses ; il veut encore l'écrire sur ses papiers,

« afin que tout le monde en soit instruit. Pour moi, je me « moque de cela ; j'ai supprimé vingt années à bon compte : « vous avez fort bien fait d'en faire autant.

« — Qu'appelez-vous autant ? répondit la fille d'un ton « brusque ; vous vous moquez de moi ; j'ai tout au plus « trente-cinq ans. — Hé ! ma petite, reprit l'autre d'un air « malin, à qui le dites-vous ? Je vous ai vue naître : il y a « longtemps à la vérité. Je me souviens d'avoir vu votre « père : lorsqu'il mourut il n'était pas jeune, et il y a près de « quarante ans qu'il est mort. — Oh ! mon père, mon père, « interrompit avec précipitation la fille, irritée de la fran- « chise de la femme, entre nous, quand mon père épousa ma « mère, il était déjà si vieux qu'il ne pouvait plus faire « d'enfants. »

« Je remarque dans une même maison, poursuivit Asmodée, deux hommes qui ne sont pas trop raisonnables. L'un est un aventurier qui va tous les jours aux audiences des grands seigneurs. Il est assez fou pour croire qu'un quart d'heure après qu'il leur a parlé ils se souviennent encore de ce qu'il leur a dit. L'autre est un peintre étranger qui fait des portraits de femmes : il est habile ; il peint bien ; il dessine correctement et attrape la ressemblance ; mais il ne flatte point, et il s'imagine qu'il aura la presse. *Inter stultos referatur.*

— Comment donc, dit l'écolier, vous parlez latin à merveille !

— Cela doit-il vous étonner ? répondit le diable. Je parle en perfection toute sorte de langues, sans excepter même celle d'Athènes, que je parle mille fois mieux que certaines gens qui se piquent aujourd'hui de la bien parler, et toutefois je n'en suis ni plus sot ni plus vain.

« Voyez dans ce grand hôtel, à main gauche, une dame malade, entourée de plusieurs femmes qui la veillent : c'est la veuve d'un trésorier. C'est une femme entêtée de noblesse. Elle a fait aujourd'hui son testament : elle a des biens immenses ; elle les donne tous à des personnes de la première qualité. Ce n'est pas qu'elle leur soit connue. C'est seulement à cause de leurs grands noms. On lui a demandé si elle ne voulait rien laisser à un certain homme qui lui a rendu des

services considérables : « Hélas ! non, a-t-elle répondu, et « j'en suis fâchée : je ne suis pas assez ingrate pour refuser « d'avouer que je lui ai obligation ; mais il est roturier : son « nom déshonorerait mon testament. »

— Seigneur Asmodée, interrompit don Cléofas, apprenez-moi, de grâce, si ce vieillard que je vois occupé à lire dans un cabinet ne serait point par hasard un homme à mériter d'être ici. — Il le mériterait sans doute, répondit le démon : ce personnage est un vieux licencié qui lit une épreuve d'un livre qu'il a sous la presse. — C'est apparemment quelque livre de morale ou de théologie, dit l'écolier. — Non, repartit le diable, ce sont des poésies gaillardes qu'il a composées : au lieu de les brûler, ou du moins de les laisser périr avec lui, il les fait imprimer de son vivant, de peur qu'après sa mort ses héritiers ne soient tentés de les mettre au jour, et que, par respect pour son caractère, ils n'en ôtent tout le sel et l'agrément.

« Je découvre dans le voisinage de ce licencié un des meilleurs auteurs que vous ayez. C'est un excellent esprit. Ses ouvrages sont pleins de sel attique. Ils sont parsemés de pensées fines et brillantes. Il a des tours neufs, des expressions hardies et toujours heureuses. Passons à son voisin : C'est un homme... — Eh ! n'allez pas si vite ! interrompit avec précipitation don Cléofas ; vous ne dites que du bien de cet auteur, et vous me le montrez avec des fous. — Ah ! il est vrai, reprit le diable ; j'oubliais son défaut. Quand il lit ses pièces, il s'arrête à tous les endroits qui lui paraissent mériter des applaudissements, pour laisser à ses auditeurs le temps de lui en donner, et pour en savourer lui-même toute la douceur.

« Regardez dans cet hôtel à main droite ces trois personnes qui prennent ensemble du chocolat. L'un est un comte qui se pique d'aimer les belles-lettres. L'autre est son cousin le licencié ; et le troisième est un bel esprit attaché à eux. Ils ne se quittent presque point. Ils vont tous trois partout en visite. Le comte n'a soin que de se louer. Son frère le loue et se loue aussi lui-même. Mais le bel esprit est chargé de trois soins : de les louer tous deux et de mêler ses louanges avec les leurs.

« J'allais passer une petite femme que je démêle dans une petite maison. Elle est fort entêtée de son petit mérite. Elle fait une liste de ses amants, sur laquelle elle met généralement tous les hommes qui lui parlent. Je vois à deux pas de là un riche bachelier qui a une folie fort singulière : s'il vit frugalement, ce n'est ni par mortification, ni par sobriété. C'est pour amasser du bien. — Qu'en veut-il faire ? des aumônes ? — Non : il en achète des tableaux, de riches meubles, des bijoux. Ce n'est pas pour en jouir pendant sa vie, mais uniquement pour en parer son inventaire.

— Ce que vous me dites est outré, interrompit don Cléofas : y a-t-il un homme au monde de ce caractère-là ? — Oui, vous dis-je, reprit le démon, il a cette manie : il se fait un plaisir de penser que l'on admirera son inventaire. A-t-il acheté, par exemple, un beau bureau ? Il le fait empaqueter proprement et serrer dans un garde-meuble, afin qu'il paraisse tout neuf aux yeux des fripiers qui viendront le marchander après sa mort.

« Il demeure chez ce bachelier un auteur qui réussit dans un genre d'écrire fort sérieux. Il n'est propre qu'à ce qu'il fait. Cependant il se croit propre à tout et il ne veut point faire de comédies, parce que son comique serait, dit-il, trop fin pour *affecter* le parterre. S'il disait trop froid, je me garderais bien de mettre parmi les fous un homme si raisonnable.

« Je ne finirais point, seigneur écolier, continua le démon, si j'entreprenais de vous montrer tous les hommes qui mériteraient d'être enfermés. Ainsi, pour varier le plaisir que je veux vous donner, je vais vous porter ailleurs et vous faire observer d'autres objets.

CHAPITRE XII

Des tombeaux.

Asmodée, voulant faire voir de nouvelles choses à don Cléofas, l'emporta dans un autre quartier de la ville. Ils se posèrent sur une haute église remplie de mausolées. « Continuons d'ici nos observations, dit le diable ; mais avant que de poursuivre l'examen des vivants, troublons pour quelques moments le repos des morts de cette église ; parcourons tous ces tombeaux, dévoilons ce qu'ils recèlent ; voyons ce qui les a fait élever.

« Le premier de ces huit tombeaux que vous apercevez à main droite renferme le corps d'un jeune amant mort de chagrin de n'avoir pas remporté le prix d'une course de bagues. Dans le second est un avare qui s'est laissé mourir de faim, et dans le troisième son héritier, mort deux ans après lui pour avoir fait trop bonne chère. Il y a dans le quatrième un père qui n'a pu survivre à l'enlèvement de sa fille unique. Dans le suivant est un jeune homme emporté par une pleurésie pour avoir pris des remèdes rafraîchissants.

« Celui qui suit contient les tristes restes d'un officier qui, après avoir utilement servi l'État, a, comme un autre Agamemnon, trouvé à son retour de l'armée un Égiste dans sa maison.

« Le septième cache une vieille fille de qualité, laide et peu riche, que la tristesse et l'ennui ont consumée ; et dans le dernier repose la femme d'un trésorier, morte de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer son carrosse pour laisser passer celui d'une duchesse.

— Eh ! qu'y a-t-il, dit l'écolier, dans ces cinq tombeaux à main gauche ? — Je vais vous le dire, répondit le démon : l'un renferme le bizarre assemblage d'un vieux mari et d'une jeune femme. Le mari, quand il l'épousa, avait des enfants d'un premier lit. Il était prêt à signer leur ruine, lorsqu'une apoplexie l'a emporté : la belle-mère est morte vingt-quatre heures après lui, de regret qu'il ne soit pas mort deux jours plus tard.

« Il y a dans l'autre un vieux chanoine sorti de ce monde assez brusquement, pour avoir fait son testament en pleine santé et l'avoir lu devant ses domestiques, à qui, comme un bon maître, il léguait quelque chose. Son cuisinier fut impatient de toucher son legs.

« Auprès de cet imprudent chanoine est une belle dame immolée aux soupçons de son mari jaloux. Dans le quatrième est un dévot qui a perdu la vie pour s'être promené dans son jardin une demi-heure sans parasol, et dans le dernier une dévote, pour s'être fait saigner trop souvent par précaution.

« Parmi tous ces tombeaux, continua le diable, sont enterrés fort simplement dans cette église plusieurs personnes, et entre autres un Allemand, pour avoir bu dans une débauche trois santés avec du tabac en son vin ; un Français, pour avoir, suivant la politesse de sa nation, présenté en sortant d'une église de l'eau bénite à une belle dame qui y entrait.

« Ici gît un comédien que le déplaisir d'aller à pied, pendant qu'il voyait la plupart de ses camarades en équipage, a consumé peu à peu. Là est une jeune comédienne, qui venant de s'échauffer à jouer le rôle d'une vestale, mourut d'une fausse couche derrière le théâtre ; et près d'elle repose un auteur dramatique qui mourut subitement d'envie au bruit des applaudissements du parterre, à la première représentation d'une pièce d'un de ses amis.

— Seigneur Asmodée, s'écria l'écolier en cet endroit, pardonnez si je vous interromps pour vous demander le sujet de ces cris perçants qui frappent mon oreille. — Ces cris, dit le démon, partent de ce bel hôtel à main gauche, où il se passe en ce moment la plus triste scène que l'on puisse voir sur le théâtre du monde : arrêtez vos yeux sur ce déplo-

rable spectacle. — Eh ! pourquoi, reprit don Cléofas, cette dame qui s'arrache les cheveux et se débat entre les bras de ses femmes, paraît-elle si affligée ? — Regardez dans l'appartement qui est vis-à-vis de celui-là, repartit Asmodée, vous en verrez la cause. Remarquez un homme étendu sur ce lit magnifique : c'est son mari qui vient de mourir : elle est inconsolable. Leur histoire est touchante, et mériterait d'être écrite : il me prend envie de vous la conter.

— Vous me ferez plaisir, dit l'écolier ; le pitoyable ne m'attendrit pas moins que le ridicule me réjouit. — Elle est un peu longue, répliqua le diable ; mais elle est trop intéressante pour vous ennuyer. » Alors il commença le récit en ces termes.

CHAPITRE XIII

La force de l'amitié.

HISTOIRE

« Un jeune cavalier de Tolède, suivi de son valet de chambre, s'éloignait à grandes journées du lieu de sa naissance, pour éviter les suites d'une tragique aventure. Il était à deux petites lieues de la ville de Valence, lorsque à l'entrée d'un bois il rencontra une dame qui descendait d'un carrosse avec précipitation : aucun voile ne couvrait son visage, qui était d'une éclatante beauté, et cette charmante personne paraissait si troublée, que le cavalier, jugeant qu'elle avait besoin de secours, ne manqua pas de lui offrir celui de sa valeur.

« Généreux inconnu, lui dit la dame, je ne refuserai point « l'offre que vous me faites : il semble que le ciel vous ait « envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux « cavaliers se sont donné rendez-vous dans ce bois ; je viens « de les voir entrer tout à l'heure ; ils vont se battre ; suivez-« moi, s'il vous plaît : venez m'aider à les séparer. » En achevant ces mots, elle s'avança dans le bois, et le Tolédan, après avoir laissé son cheval à son valet, se hâta de la joindre.

« A peine eurent-ils fait cent pas, qu'ils entendirent un bruit d'épées, et bientôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui se battaient avec fureur. Le Tolédan courut à eux pour les séparer, et, en étant venu à bout par ses prières et par ses efforts, il leur demanda le sujet de leur différend.

« Brave inconnu, lui dit un des deux cavaliers, je m'appelle « don Fadrique de Mendoce et mon ennemi se nomme don « Alvaro Ponce. Nous aimons dona Théodora, cette dame que

« vous accompagnez ; elle a toujours fait peu d'attention à « nos soins, et quelques galanteries que nous ayons pu ima- « giner pour lui plaire, la cruelle ne nous en a pas mieux « traités. Pour moi, j'avais dessein de continuer à la servir « malgré son indifférence ; mais mon rival, au lieu de prendre « le même parti, s'est avisé de me faire un appel.

« — Il est vrai, interrompit don Alvar, que j'ai jugé à pro- « pos d'en user ainsi : je crois que si je n'avais point de « rival, dona Théodora pourrait m'écouter : je veux donc « tâcher d'ôter la vie à don Fadrique, pour me défaire d'un « homme qui s'oppose à mon bonheur.

« — Seigneurs cavaliers, dit alors le Tolédan, je n'approuve « point votre combat ; il offense dona Théodora : on saura « bientôt dans le royaume de Valence que vous vous serez « battus pour elle : l'honneur de votre dame vous doit être « plus cher que votre repos et que vos vies. D'ailleurs, quel « fruit le vainqueur peut-il attendre de sa victoire ? Après « avoir exposé la réputation de sa maîtresse, pense-t-il qu'elle « le verra d'un œil plus favorable? Quel aveuglement! « Croyez-moi, faites plutôt sur vous, l'un et l'autre, un effort « plus digne des noms que vous portez : rendez-vous maîtres « de vos transports furieux, et, par un serment inviolable, « engagez-vous tous deux à souscrire à l'accommodement que « j'ai à vous proposer ; votre querelle peut se terminer sans « qu'il en coûte du sang.

« — Eh ! de quelle manière ? s'écria don Alvar. — Il faut « que cette dame se déclare, répliqua le Tolédan ; qu'elle « fasse choix de don Fadrique ou de vous, et que l'amant « sacrifié, loin de s'armer contre son rival, lui laisse le champ « libre. — J'y consens, dit don Alvar, et j'en jure par tout « ce qu'il y a de plus sacré ; que dona Théodora se déter- « mine : qu'elle me préfère, si elle veut, mon rival ; cette pré- « férence me sera moins insupportable que l'affreuse incerti- « tude où je suis. — Et moi, dit à son tour don Fadrique, « j'en atteste le ciel : si ce divin objet que j'adore ne pro- « nonce point en ma faveur, je vais m'éloigner de ses « charmes ; et si je ne puis les oublier, du moins je ne les « verrai plus. »

« Alors le Tolédan se tournant vers dona Théodora : « Madame, lui dit-il. c'est à vous de parler : vous pouvez « d'un seul mot désarmer ces deux rivaux ; vous n'avez qu'à « nommer celui dont vous voulez récompenser la constance. « — Seigneur cavalier, répondit la dame, cherchez un autre « tempérament pour les accorder. Pourquoi me rendre la « victime de leur accommodement ? J'estime, à la vérité, don « Fadrique et don Alvar, mais je ne les aime point ; et il n'est « pas juste que, pour prévenir l'atteinte que leur combat « pourrait porter à ma gloire, je donne des espérances que « mon cœur ne saurait avouer ?

« — La feinte n'est plus de saison, madame, reprit le Tolé- « dan ; il faut, s'il vous plaît, vous déclarer. Quoique ces cava- « liers soient également bien faits, je suis assuré que vous « avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre : je m'en « fie à la frayeur mortelle dont je vous ai vue agitée.

« — Vous expliquez mal cette frayeur, repartit dona Théo- « dora : la perte de l'un ou de l'autre de ces cavaliers me « toucherait sans doute, et je me la reprocherais sans cesse, « quoique je n'en fusse que la cause innocente ; mais si je « vous ai paru alarmée, sachez que le péril qui menace ma « réputation a fait toute ma crainte. »

« Don Alvaro Ponce, qui était naturellement brutal, perdit enfin patience. « C'en est trop, dit-il d'un ton brusque ; puisque « madame refuse de terminer la chose à l'amiable, le sort des « armes en va donc décider. » En parlant de cette sorte, il se mit en devoir de pousser don Fadrique, qui, de son côté, se disposa à le bien recevoir.

« Alors la dame, plus effrayée par cette action que détermi- née par son penchant, s'écria toute éperdue : « Arrêtez, sei- « gneurs cavaliers ; je vais vous satisfaire. S'il n'y a pas « d'autre moyen d'empêcher un combat qui intéresse mon « honneur, je déclare que c'est à don Fadrique de Mendoce « que je donne la préférence. »

« Elle n'eut pas achevé ces paroles, que le disgracié Ponce, sans dire un seul mot, courut délier son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, et disparut en jetant des regards furieux sur son rival et sur sa maitresse. L'heureux Mendoce, au con-

traire, était au comble de sa joie : tantôt il se mettait à genoux devant dona Théodora, tantôt il embrassait le Tolédan, et ne pouvait trouver d'expressions assez vives pour leur marquer toute la reconnaissance dont il se sentait pénétré.

« Cependant la dame, devenue plus tranquille après l'éloignement de don Alvar, songeait avec quelque douleur qu'elle venait de s'engager à souffrir les soins d'un amant, dont, à la vérité, elle estimait le mérite, mais pour qui son cœur n'était point prévenu.

« Seigneur don Fadrique, lui dit-elle, j'espère que vous « n'abuserez pas de la préférence que je vous ai donnée ; « vous la devez à la nécessité où j'ai été de prononcer entre « vous et don Alvar ; ce n'est pas que je n'aie toujours fait « beaucoup plus de cas de vous que de lui : je sais bien qu'il « n'a pas toutes les bonnes qualités que vous avez : vous « êtes le cavalier de Valence le plus parfait, c'est une justice « que je vous rends ; je dirai même que la recherche d'un « homme tel que vous peut flatter la vanité d'une femme ; « mais, quelque glorieuse qu'elle soit pour moi, je vous avoue« rai que je la vois avec si peu de goût, que vous êtes à « plaindre de m'aimer aussi tendrement que vous le faites « paraître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute espérance « de toucher mon cœur : mon indifférence n'est peut-être « qu'un effet de la douleur qui me reste encore de la perte « que j'ai faite depuis un an de don André de Cifuentes, mon « mari. Bien que nous n'ayons pas été longtemps ensemble, « et qu'il fût dans un âge avancé lorsque mes parents, éblouis « de ses richesses, m'obligèrent à l'épouser, j'ai été fort affligée « de sa mort : je le regrette encore tous les jours.

« Eh ! n'est-il pas digne de mes regrets ? Il ne ressemblait « nullement à ces vieillards chagrins et jaloux qui, ne pouvant « se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur « pardonner leur faiblesse, sont eux-mêmes des témoins « assidus de tous ses pas, ou la font observer par une duègne « dévouée à leur tyrannie. Hélas ! il avait en ma vertu une « confiance dont un jeune mari adoré serait à peine capable. « D'ailleurs sa complaisance était infinie, et j'ose dire qu'il « faisait son unique étude d'aller au-devant de tout ce que je

« paraissais souhaiter. Tel était donc André de Cifuentes.
« Vous jugez bien, Mendoce, que l'on n'oublie pas aisément
« un homme d'un caractère si aimable : il est toujours pré-
« sent à ma pensée, et cela ne contribue pas peu, sans doute,
« à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me
« plaire ».

« Don Fadrique ne put s'empêcher d'interrompre en cet endroit dona Théodora : « Ah ! madame, s'écria-t-il, que
« j'ai de joie d'apprendre de votre propre bouche que ce n'est
« pas par aversion pour ma personne que vous avez méprisé
« mes soins : j'espère que vous vous rendrez un jour à ma
« constance. — Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive,
« reprit la dame, puisque je vous permets de me venir voir
« et de me parler quelquefois de votre amour : tâchez de me
« donner du goût pour vos galanteries ; faites en sorte que
« je vous aime : je ne vous cacherai point les sentiments
« favorables que j'aurai pris pour vous ; mais si, malgré tous
« vos efforts, vous n'en pouvez venir à bout, souvenez-vous,
« Mendoce, que vous ne serez pas en droit de me faire des
« reproches. »

« Don Fadrique voulut répliquer ; mais il n'en eut pas le temps, parce que la dame prit la main du Tolédan et tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval qui était attaché à un arbre, et, le tirant après lui par la bride, il suivit dona Théodora, qui monta dans son carrosse avec autant d'agitation qu'elle en était descendue ; la cause toutefois en était bien différente. Le Tolédan et lui l'accompagnèrent à cheval jusqu'aux portes de Valence, où ils se séparèrent. Elle prit le chemin de sa maison, et don Fadrique emmena dans la sienne le Tolédan.

« Il le fit reposer, et, après l'avoir bien régalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amenait à Valence, et s'il se proposait d'y faire un long séjour. « J'y serai le moins de
« temps qu'il me sera possible, lui répondit le Tolédan : j'y
« passe seulement pour aller gagner la mer, et m'embarquer
« dans le premier vaisseau qui s'éloignera des côtes d'Espagne;
« car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde
« j'achèverai le cours d'une vie infortunée, pourvu que ce

« soit loin de ces funestes climats. — Que dites-vous ? répli-
« qua don Fadrique avec surprise : qui peut vous révolter
« contre votre patrie, et vous faire haïr ce que tous les
« hommes aiment naturellement ? — Après ce qui m'est arrivé,
« repartit le Tolédan, mon pays m'est odieux, et je n'aspire
« qu'à le quitter pour jamais. — Ah ! seigneur cavalier,
« s'écria Mendoce attendri de compassion, que j'ai d'impa-
« tience de savoir vos malheurs ! si je ne puis soulager vos
« peines, je suis du moins disposé à les partager. Votre phy-
« sionomie m'a d'abord prévenu pour vous ; vos manières
« me charment, et je sens que je m'intéresse déjà vivement
« à votre sort.

« — C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir,
« seigneur don Fadrique, répondit le Tolédan ; et pour recon-
« naître en quelque sorte les bontés que vous me témoignez,
« je vous dirai aussi qu'en vous voyant tantôt avec Alvaro
« Ponce, j'ai penché de votre côté. Un mouvement d'inclina-
« tion, que je n'ai jamais senti à la première vue de per-
« sonne, me fit craindre que dona Théodora ne vous préférât
« votre rival, et j'eus de la joie lorsqu'elle se fut déterminée
« en votre faveur. Vous avez depuis si bien fortifié cette pre-
« mière impression, qu'au lieu de vouloir vous cacher mes
« ennuis, je cherche à m'épancher, et trouve une douceur
« secrète à vous découvrir mon âme ; apprenez donc mes
« malheurs.

« Tolède m'a vu naître, et don Juan de Zarate est mon
« mon. J'ai perdu presque dès mon enfance ceux qui m'ont
« donné le jour, de manière que je commençai de bonne
« heure à jouir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont
« laissés. Comme je pouvais à mon gré disposer de ma main,
« et que je me croyais assez riche pour ne devoir consulter que
« mon cœur dans le choix que je ferais d'une femme, j'épou-
« sai une fille d'une beauté parfaite, sans m'arrêter au peu de
« bien qu'elle avait, ni à l'inégalité de nos conditions. J'étais
« charmé de mon bonheur, et, pour mieux goûter le plaisir
« de posséder une personne que j'aimais, je la menai, peu de
« jours après mon mariage, à une terre que j'ai à quelques
« lieues de Tolède.

« Nous y vivions tous deux dans une union charmante, « lorsque le duc de Naxera, dont le château est dans le voi« sinage de ma terre, vint, un jour qu'il chassait, se rafraîchir « chez moi. Il vit ma femme et en devint amoureux ; je le crus « du moins, et ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il « rechercha bientôt mon amitié avec empressement, ce qu'il « avait jusque-là fort négligé, il me mit de ses parties de « chasse, me fit force présents, et encore plus d'offres de « services.

« Je fus d'abord alarmé de sa passion : je pensai retourner « à Tolède avec mon épouse, et le ciel, sans doute, m'inspirait « cette pensée ; effectivement, si j'eusse ôté au duc toutes les « occasions de voir ma femme, j'aurais évité les malheurs qui « me sont arrivés ; mais la confiance que j'avais en elle me « rassura. Il me parut qu'il n'était pas possible qu'une « personne que j'avais épousée sans dot et tirée d'un etat « obscur fût assez ingrate pour oublier mes bontés. Hélas ! je « la connaissais mal. L'ambition et la vanité, qui sont deux « choses si naturelles aux femmes, étaient les plus grands « défauts de la mienne.

« Dès que le duc eut trouvé moyen de lui apprendre ses « sentiments, elle se sut bon gré d'avoir fait une conquête si « importante. L'attachement d'un homme que l'on traitait « d'Excellence chatouilla son orgueil et remplit son esprit de « fastueuses chimères ; elle s'en estima davantage et m'en « aima moins. Ce que j'avais fait pour elle, au lieu d'exciter « sa reconnaissance, ne fit plus que m'attirer ses mépris : « elle me regarda comme un mari indigne de sa beauté, et il « lui sembla que, si ce grand seigneur qui était épris de ses « charmes l'avait vue avant son mariage, il n'aurait pas man« qué de l'épouser. Enivrée de ces folles idées, et séduite par « quelques présents qui la flattaient, elle se rendit aux secrets « empressements du duc.

« Ils s'écrivaient assez souvent, et je n'avais nul soupçon « de leur intelligence ; mais enfin je fus assez malheureux « pour sortir de mon aveuglement. Un jour je revins de la « chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire : j'entrai dans « l'appartement de ma femme, qui ne m'attendait pas si tôt :

« elle venait de recevoir une lettre du duc, et se préparait à « lui faire réponse. Elle ne put cacher son trouble à ma vue ; « j'en frémis, et, voyant sur une table du papier et de l'encre, « je jugeai qu'elle me trahissait. Je la pressai de me montrer « ce qu'elle écrivait ; mais elle s'en défendit, de sorte que je « fus obligé d'employer jusqu'à la violence pour satisfaire « ma jalouse curiosité ; je tirai de son sein, malgré sa résis- « tance, une lettre qui contenait ces paroles :

Languirai-je toujours dans l'attente d'une seconde entrevue? Que vous êtes cruelle, de me donner les plus douces espérances et de tant tarder à les remplir! Don Juan va tous les jours à la chasse ou à Tolède : ne devrions-nous pas profiter de ces occasions ? Ayez plus d'égard à la vive ardeur qui me consume. Plaignez-moi, madame : songez que si c'est un plaisir d'obtenir ce qu'on désire, c'est un tourment d'en attendre longtemps la possession.

« Je ne pus achever de lire ce billet sans être transporté « de rage : je mis la main sur ma dague, et dans mon pre- « mier mouvement je fus tenté d'ôter la vie à l'infidèle « épouse qui m'ôtait l'honneur ; mais, faisant réflexion que « c'était me venger à demi, et que mon ressentiment deman- « dait encore une autre victime, je me rendis maître de ma « fureur. Je dissimulai ; je dis à ma femme, avec le moins « d'agitation qu'il me fut possible : « Madame, vous avez eu « tort d'écouter le duc : l'éclat de son rang ne devait point « vous éblouir ; mais les jeunes personnes aiment le faste : « je veux croire que c'est là tout votre crime, et que vous ne « m'avez point fait le dernier outrage : c'est pourquoi j'excuse « votre indiscrétion, pourvu que vous rentriez dans votre « devoir, et que desormais, sensible à ma seule tendresse, « vous ne songiez qu'à la mériter. »

« Après lui avoir tenu ce discours, je sortis de son appar- « tement, autant pour la laisser se remettre du trouble où « étaient ses esprits, que parce que j'avais besoin moi- « même d'un peu de solitude pour calmer la colère qui « m'enflammait. Si je ne pus reprendre ma tranquillité,

« j'affectai du moins un air tranquille pendant deux jours ; « et le troisième, feignant d'avoir à Tolède une affaire de la « dernière conséquence, je dis à ma femme que j'étais obligé « de la quitter pour quelque temps, et que je la priais d'avoir « soin de sa gloire pendant mon absence.

« Je partis ; mais au lieu de continuer mon chemin vers « Tolède, je revins secrètement chez moi à l'entrée de la « nuit, et me cachai dans la chambre d'un domestique fidèle, « d'où je pouvais voir tout ce qui entrait dans ma maison. Je « ne doutais point que le duc n'eût été informé de mon départ « et je m'imaginais qu'il ne manquerait pas de vouloir pro- « fiter de la conjoncture : j'espérais les surprendre ensemble ; « je me promettais une entière vengeance.

« Néanmoins je fus trompé dans mon attente : loin de « remarquer qu'on se disposât au logis à recevoir un galant, « je m'aperçus, au contraire, que l'on fermait les portes avec « exactitude, et trois jours s'étant écoulés sans que le duc « eût paru, ni même aucun de ses gens, je me persuadai que « mon épouse s'était repentie de sa faute, et qu'elle avait « enfin rompu tout commerce avec le duc.

« Prévenu de cette opinion, je perdis le désir de me ven- « ger, et, me livrant aux mouvements d'un amour que la « colère avait suspendu, je courus à l'appartement de ma « femme : je l'embrassai avec transport, et lui dis : « Madame, « je vous rends mon estime et mon amitié. Je n'ai point été à « Tolède : j'ai feint ce voyage pour vous éprouver. Vous « devez pardonner ce piège à un mari dont la jalousie n'était « pas sans fondement : je craignais que votre esprit, séduit « par de superbes illusions, ne fût pas capable de se détrom- « per ; mais, grâces au ciel, vous avez reconnu votre erreur, « et j'espère que rien ne troublera plus notre union. »

« Ma femme me parut touchée de ces paroles, et, laissant « couler quelques pleurs : « Que je suis malheureuse, s'écria- « t-elle, de vous avoir donné sujet de soupçonner ma fidélité ! « J'ai beau détester ce qui vous a si justement irrité contre « moi ; mes yeux depuis deux jours sont vainement ouverts « aux larmes, toute ma douleur, tous mes remords seront « inutiles : je ne regagnerai jamais votre confiance. — Je vous

« la redonne, madame, interrompis-je tout attendri de « l'affliction qu'elle me marquait, je ne veux plus me souve- « nir du passé, puisque vous vous en repentez de si bonne « foi. »

« En effet, j'eus dès ce moment pour elle les mêmes égards « que j'avais eus auparavant, et je recommençai à goûter « des plaisirs qui avaient été si cruellement troublés : ils « devinrent même plus piquants : car ma femme, comme si « elle eût voulu effacer de mon esprit toutes les traces de « l'offense qu'elle m'avait faite, prenait plus de soin de me « plaire qu'elle n'en avait jamais pris : je trouvais plus de « vivacité dans ses caresses, et peu s'en fallait que je ne fusse « bien aise du chagrin qu'elle m'avait causé.

« Je tombai malade en ce temps-là. Quoique ma maladie « ne fût point mortelle, il n'est pas concevable combien ma « femme fit paraître d'alarmes : elle passait le jour auprès de « moi ; et la nuit, comme j'étais dans un appartement séparé, « elle me venait voir deux ou trois fois, pour apprendre par « elle-même de mes nouvelles : enfin, elle montrait une « extrême attention à courir au-devant de tous les secours « dont j'avais besoin ; il semblait que sa vie fût attachée à la « mienne. De mon côté, j'étais si sensible à toutes les marques « de tendresse qu'elle me donnait, que je ne pouvais me « lasser de le lui témoigner. Cependant, seigneur Mendoce, « elles n'étaient pas aussi sincères que je me l'imaginais.

« Une nuit, ma santé commençait alors à se rétablir, mon « valet de chambre vint me réveiller : « Seigneur, me dit-il « tout ému, je suis fâché d'interrompre votre repos ; mais je « vous suis trop fidèle pour vouloir vous cacher ce qui se « passe en ce moment chez vous : le duc de Naxera est avec « madame. »

« Je fus si étourdi de cette nouvelle, que je regardai quel- « que temps mon valet sans pouvoir lui parler : plus je pen- « sais au rapport qu'il me faisait, plus j'avais de peine à le « croire véritable. « Non, Fabio, m'écriai-je, il n'est pas pos- « sible que ma femme soit capable d'une si grande perfidie ! « Tu n'es point assuré de ce que tu dis. — Seigneur, reprit « Fabio, plût à Dieu que j'en pusse encore douter ; mais de

« fausses apparences ne m'ont point trompé. Depuis votre « maladie, je soupçonne qu'on introduit presque toutes les « nuits le duc dans l'appartement de madame : je me suis « caché pour éclaircir mes soupçons, et je ne suis que trop « persuadé qu'ils sont justes. »

« A ce discours, je me levai tout furieux ; je pris ma robe « de chambre et mon épée, et marchai vers l'appartement de « ma femme, accompagné de Fabio, qui portait de la lumière. « Au bruit que nous fîmes en entrant, le duc, qui était assis « sur le lit, se leva, et, prenant un pistolet qu'il avait à sa « ceinture, il vint au-devant de moi et me tira : mais ce « fut avec tant de trouble et de précipitation, qu'il me man- « qua. Alors je m'avançai sur lui brusquement et lui enfonçai « mon épée dans le cœur. Je m'adressai ensuite à ma femme, « qui était plus morte que vive : « Et toi, lui dis-je, infâme, « reçois le prix de toutes tes perfidies ». En disant cela, je « lui plongeai dans le sein mon épée toute fumante du sang « de son amant.

« Je condamne mon emportement, seigneur don Fadrique, « et j'avoue que j'aurais pu assez punir une épouse infidèle « sans lui ôter la vie ; mais quel homme pourrait conserver « sa raison dans une pareille conjoncture ? Peignez-vous « toutes les démonstrations d'amitié que cette perfide femme « m'avait faites ; représentez-vous toutes les circonstances, « toute l'énormité de sa trahison, et jugez si l'on ne doit point « pardonner sa mort à un mari qu'une si juste fureur ani- « mait.

« Pour achever en deux mots cette tragique histoire : après « avoir ainsi pleinement assouvi ma vengeance, je m'habillai « à la hâte ; je jugeai bien que je n'avais pas de temps à « perdre ; que les parents du duc me feraient chercher par « toute l'Espagne, et que, le crédit de ma famille ne pouvant « balancer le leur, je ne serais en sûreté que dans un pays « étranger : c'est pourquoi je choisis deux de mes meilleurs « chevaux, et avec tout ce que j'avais d'argent et de pierreries, « je sortis de ma maison avant le jour, suivi du valet qui « m'avait si bien prouvé sa fidélité : je pris la route de Valence, « dans le dessein de me jeter dans le premier vaisseau qui

« ferait voile vers l'Italie. Comme je passais aujourd'hui près « du bois où vous étiez, j'ai rencontré dona Théodora, qui « m'a prié de la suivre et de l'aider à vous séparer. »

« Après que le Tolédan eut achevé de parler, don Fadrique lui dit : « Seigneur don Juan, vous vous êtes justement vengé « du duc de Naxera ; soyez sans inquiétude sur les pour« suites que ses parents pourront faire : vous demeurerez, s'il « vous plaît, chez moi, en attendant l'occasion de passer en « Italie. Mon oncle est gouverneur de Valence ; vous serez « plus en sûreté ici qu'ailleurs, et vous y serez de plus avec « un homme qui veut être uni désormais avec vous d'une « étroite amitié. »

« Don Juan répondit à Mendoce dans des termes pleins de reconnaissance, et accepta l'asile qu'il lui présentait. Admirez la force de la sympathie, seigneur don Cléofas, poursuivit Asmodée : ces deux jeunes cavaliers se sentirent tant d'inclination l'un pour l'autre, qu'en peu de jours il se forma entre eux une amitié comparable à celle d'Oreste et de Pylade. Avec un mérite égal, ils avaient ensemble un tel rapport d'humeur, que ce qui plaisait à don Fadrique ne manquait pas de plaire à don Juan ; c'était le même caractère : enfin ils étaient faits pour s'aimer. Don Fadrique, surtout, était enchanté des manières de son ami : il ne pouvait même s'empêcher de les vanter à tout moment à dona Théodora.

« Ils allaient souvent tous deux chez cette dame, qui voyait toujours avec indifférence les empressements de Mendoce. Il en était fort mortifié, et s'en plaignait quelquefois à son ami, qui, pour le consoler, lui disait que les femmes les plus insensibles se laissaient enfin toucher ; qu'il ne manquait aux amants que la patience d'attendre ce temps favorable ; qu'il ne perdît point courage ; que sa dame, tôt ou tard, récompenserait ses services. Ce discours, quoique fondé sur l'expérience, ne rassurait point le timide Mendoce, qui craignait de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jeta dans une langueur qui faisait pitié à don Juan ; mais don Juan fut bientôt plus à plaindre que lui.

« Quelque sujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les

femmes, après l'horrible trahison de la sienne, il ne put se défendre d'aimer dona Théodora ; cependant, loin de s'abandonner à une passion qui offensait son ami, il ne songea qu'à la combattre ; et, persuadé qu'il ne la pouvait vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avaient fait naître, il résolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes. Ainsi, lorsque Mendoce le voulait mener chez elle, il trouvait toujours quelque prétexte pour s'en excuser.

« Cependant don Fadrique n'allait pas une fois chez la dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi don Juan ne la venait plus voir. Un jour qu'elle lui faisait cette question, il lui répondit en souriant que son ami avait ses raisons. « Et « quelles raisons peut-il avoir de me fuir ? dit dona Théodora. « — Madame, repartit Mendoce, comme je voulais aujourd'hui « vous l'amener, et que je lui marquais quelque surprise sur « ce qu'il refusait de m'accompagner, il m'a fait une confi« dence qu'il faut que je vous révèle pour le justifier. Il m'a « dit qu'il avait fait une maîtresse, et que, n'ayant pas beau« coup de temps à demeurer en cette ville, les moments lui « étaient chers.

« — Je ne suis point satisfaite de cette excuse, reprit en « rougissant la veuve de Cifuentes : il n'est pas permis aux « amants d'abandonner leurs amis. » Don Fadrique remarqua la rougeur de dona Théodora ; il crut que la vanité seule en était la cause, et que ce qui faisait rougir la dame n'était qu'un simple dépit de se voir négligée. Il se trompait dans sa conjecture : un mouvement plus vif que la vanité excitait l'émotion qu'elle laissait paraître ; mais de peur qu'il ne démêlât ses sentiments, elle changea de discours, et affecta, pendant le reste de l'entretien, un enjouement qui aurait mis la pénétration de Mendoce en défaut, quand il n'aurait pas d'abord pris le change.

« Aussitôt que la veuve de Cifuentes se trouva seule, elle tomba dans une profonde rêverie : elle sentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avait conçue pour don Juan, et, la croyant plus mal récompensée qu'elle n'était : « Quelle injuste et barbare puissance, dit-elle en soupirant, se plaît à enflammer des cœurs qui ne s'accordent pas ? Je n'aime pas

don Fadrique qui m'adore, et je brûle pour don Juan, dont une autre que moi occupe la pensée ! Ah ! Mendoce, cesse de me reprocher mon indifférence : ton ami t'en venge assez. »

« A ces mots, un vif sentiment de douleur et de jalousie lui fit répandre quelques larmes ; mais l'espérance, qui sait adoucir les peines des amants, vint bientôt présenter à son esprit de flatteuses images. Elle se représenta que sa rivale pouvait n'être pas fort dangereuse : que don Juan était peut-être moins arrêté par ses charmes qu'amusé par ses bontés, et que de si faibles liens n'étaient pas difficiles à défaire. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devait croire, elle résolut d'entretenir en particulier le Tolédan. Elle le fit avertir de se trouver chez elle ; il s'y rendit, et quand ils furent tous deux seuls, dona Théodora prit ainsi la parole :

« Je n'aurais jamais pensé que l'amour pût faire oublier à « un galant homme ce qu'il doit aux dames ; néanmoins, don « Juan, vous ne venez plus chez moi depuis que vous êtes « amoureux. J'ai sujet, ce me semble, de me plaindre de « vous. Je veux croire toutefois que ce n'est point de votre « propre mouvement que vous me fuyez : votre dame vous « aura sans doute défendu de me voir. Avouez-le-moi, don « Juan, et je vous excuse : je sais que les amants ne sont pas « libres dans leurs actions, et qu'ils n'oseraient désobéir à « leurs maîtresses.

« — Madame, répondit le Tolédan, je conviens que ma « conduite doit vous étonner ; mais, de grâce, ne souhaitez « point que je me justifie : contentez-vous d'apprendre que « j'ai raison de vous éviter. — Quelle que puisse être cette « raison, reprit dona Théodora toute émue, je veux que vous « me la disiez. — Eh bien, madame, repartit don Juan, il faut « vous obéir ; mais ne vous plaignez pas si vous en entendez « plus que vous n'en voulez savoir.

« Don Fadrique, poursuivit-il, vous a raconté l'aventure « qui m'a fait quitter la Castille. En m'éloignant de Tolède, « le cœur plein de ressentiment contre les femmes, je les « défiais toutes de me jamais surprendre. Dans cette fière dis- « position, je m'approchai de Valence ; je vous rencontrai, « et, ce que personne encore n'a pu faire peut-être, je soutins

« vos premiers regards sans en être troublé : je vous ai revue « même depuis impunément ; mais, hélas ! que j'ai payé cher « quelques jours de fierté ! Vous avez enfin vaincu ma « résistance ; votre beauté, votre esprit, tous vos charmes se « sont exercés sur un rebelle ; en un mot, j'ai pour vous tout « l'amour que vous êtes capable d'inspirer.

« Voilà, madame, ce qui m'écarte de vous. La personne « dont on vous a dit que j'étais occupé n'est qu'une dame « imaginaire : c'est une fausse confidence que j'ai faite à « Mendoce, pour prévenir les soupçons que j'aurais pu lui « donner en refusant toujours de vous venir voir avec lui. »

« Ce discours, à quoi dona Théodora ne s'était point attendue, lui causa une si grande joie, qu'elle ne put l'empêcher de paraître. Il est vrai qu'elle ne se mit point en peine de la cacher ; et qu'au lieu d'armer ses yeux de quelque rigueur, elle regarda le Tolédan d'un air assez tendre, et lui dit : « Vous m'avez appris votre secret, don Juan ; je veux aussi « vous découvrir le mien.

« Insensible aux soupirs d'Alvaro Ponce, peu touchée des « empressements de Mendoce, je menais une vie douce et « tranquille, lorsque le hasard vous fit passer près du bois où « nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étais alors, « je ne laissai pas de remarquer que vous m'offrîtes votre « secours de très bonne grâce, et la manière avec laquelle « vous sûtes séparer deux rivaux furieux me fit concevoir une « opinion fort avantageuse de votre adresse et de votre valeur. « Le moyen que vous proposâtes pour les accorder me déplut : « je ne pouvais sans beaucoup de peine me résoudre à choisir « l'un ou l'autre ; mais, pour ne vous rien déguiser, je crois « que vous aviez déjà un peu de part à ma répugnance : car « dans le même moment que, forcée par la nécessité, ma « bouche nomma don Fadrique, je sentis que mon cœur se « déclarait pour l'inconnu. Depuis ce jour, que je dois appeler « heureux, après l'aveu que vous m'avez fait, votre mérite a « augmenté l'estime que j'avais pour vous.

« Je ne vous fais pas, continua-t-elle, un mystère de mes « sentiments : je vous les déclare avec la même franchise que « j'ai dit à Mendoce que je ne l'aimais point. Une femme qui

« a le malheur de se sentir du penchant pour un amant qui « ne saurait être à elle a raison de se contraindre, et de se « venger du moins de sa faiblesse par un silence éternel ; « mais je crois que l'on peut sans scrupule découvrir une tendresse innocente à un homme qui n'a que des vues légitimes. « Oui, je suis ravie que vous m'aimiez, et j'en rends grâces « au ciel, qui nous a sans doute destinés l'un pour l'autre. »

« Après ce discours, la dame se tut pour laisser parler don Juan, et lui donner lieu de faire éclater tous les transports de joie et de reconnaissance qu'elle croyait lui avoir inspirés ; mais au lieu de paraître enchanté des choses qu'il venait d'entendre, il demeura triste et rêveur.

« Que vois-je, don Juan ! poursuivit-elle ; quand, pour vous « faire un sort qu'un autre que vous trouverait peut-être « digne d'envie, j'oublie la fierté de mon sexe, et vous montre « une âme charmée, vous résistez à la joie que doit vous « causer une déclaration si obligeante ! vous gardez un silence « glacé ! je vois même de la douleur dans vos yeux. Ah ! don « Juan, quel étrange effet produisent en vous mes bontés !

« — Eh ! quel autre effet, madame, interrompit tristement « le Tolédan, peuvent-elles faire sur un cœur comme le mien ? « Je suis d'autant plus misérable que vous me témoignez plus « d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendoce fait pour « moi : vous savez quelle tendre amitié nous lie : pourrais-je « établir mon bonheur sur la ruine de ses plus douces espé« rances ? — Vous avez trop de délicatesse, dit dona Théo« dora : je n'ai rien promis à don Fadrique ; je puis vous « offrir ma foi sans mériter ses reproches, et vous pouvez la « recevoir sans lui faire un larcin. J'avoue que l'idée d'un « ami malheureux doit vous causer quelque peine ; mais, don « Juan, est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous « attend ?

« — Oui, madame, répliqua-t-il d'un ton ferme : un ami « tel que Mendoce a plus de pouvoir sur moi que vous ne « pensez. Si vous pouviez concevoir toute la tendresse, toute « la force de notre amitié, que vous me trouveriez à plaindre ! « Don Fadrique n'a rien de caché pour moi ; mes intérêts « sont devenus les siens : les moindres choses qui me

« regardent ne sauraient échapper à son attention, ou, pour « tout dire en un mot, je partage son âme avec vous.

« Ah! si vous vouliez que je profitasse de vos bontés, il « fallait me les laisser voir avant que j'eusse formé les nœuds « d'une amitié si forte. Charmé du bonheur de vous plaire, « je n'aurais alors regardé Mendoce que comme un rival : « mon cœur, en garde contre l'affection qu'il me marquait, « n'y aurait pas répondu, et je ne lui devrais pas aujourd'hui « tout ce que je lui dois ; mais, madame, il n'est plus temps ; « j'ai reçu tous les services qu'il a voulu me rendre ; j'ai suivi « le penchant que j'avais pour lui : la reconnaissance et l'in- « clination me lient et me réduisent enfin à la cruelle néces- « sité de renoncer au sort glorieux que vous me présentez. »

« En cet endroit, dona Théodora, qui avait les yeux couverts de larmes, prit son mouchoir pour s'essuyer. Cette action troubla le Tolédan ; il sentit chanceler sa constance : il commençait à ne répondre plus de rien. « Adieu, madame, continua- « t-il d'une voix entrecoupée de soupirs, adieu, il faut vous « fuir pour sauver ma vertu ; je ne puis soutenir vos pleurs, « ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous « pour jamais, et pleurer la perte de tant de charmes que mon « inexorable amitié veut que je lui sacrifie. » En achevant ces paroles, il se retira avec un reste de fermeté qu'il n'avait pas peu de peine à conserver.

« Après son départ, la veuve de Cifuentes fut agitée de mille mouvements confus : elle eut honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avait pu retenir : mais, ne pouvant douter qu'il ne fût fortement épris, et que le seul intérêt d'un ami ne lui fît refuser la main qu'elle lui offrait, elle fut assez raisonnable pour admirer un si rare effort d'amitié, au lieu de s'en offenser. Néanmoins, comme on ne saurait s'empêcher de s'affliger quand les choses n'ont pas le succès que l'on désire, elle résolut d'aller, dès le lendemain, à la campagne pour dissiper ses chagrins, ou plutôt pour les augmenter, car la solitude est plus propre à fortifier l'amour qu'à l'affaiblir.

« Don Juan, de son côté, n'ayant pas trouvé Mendoce au logis, s'était enfermé dans son appartement pour s'abandonner en liberté à sa douleur. Après ce qu'il avait fait en faveur

d'un ami, il crut qu'il lui était permis du moins d'en soupirer ; mais don Fadrique vint bientôt interrompre sa rêverie, et, jugeant à son visage qu'il était indisposé, il en témoigna tant d'inquiétude que don Juan, pour le rassurer, fut obligé de lui dire qu'il n'avait besoin que de repos. Mendoce sortit aussitôt pour le laisser reposer ; mais il sortit d'un air si triste, que le Tolédan en sentit plus vivement son infortune. « O ciel, dit-il en lui-même, pourquoi faut-il que la plus « tendre amitié du monde fasse tout le malheur de ma vie ? »

« Le jour suivant, don Fadrique n'était pas encore levé qu'on le vint avertir que dona Théodora était partie avec tout son domestique pour son château de Villaréal, et qu'il y avait apparence qu'elle n'en reviendrait pas sitôt. Cette nouvelle le chagrina, moins à cause des peines que fait souffrir l'éloignement d'un objet aimé, que parce qu'on lui avait fait mystère de ce départ. Sans savoir ce qu'il en devait penser, il en conçut un funeste présage.

« Il se leva pour aller voir son ami, tant pour l'entretenir là-dessus que pour apprendre l'état de sa santé. Mais comme il achevait de s'habiller, don Juan entra dans sa chambre, en lui disant : « Je viens dissiper moi-même l'inquiétude que je « vous cause : je me porte assez bien aujourd'hui. — Cette « bonne nouvelle, répondit Mendoce, me console un peu de la « mauvaise que j'ai reçue. » Le Tolédan demanda quelle était cette mauvaise nouvelle ; et don Fadrique, après avoir fait sortir ses gens, lui dit : « Dona Théodora est partie ce matin « pour la campagne, où l'on croit qu'elle sera longtemps. Ce « départ m'étonne, Pourquoi me l'a-t-on caché ? Qu'en pen- « sez-vous, don Juan ? N'ai-je pas raison d'être alarmé ? »

« Le Tolédan se garda bien de lui dire sur cela sa pensée, et tâcha de lui persuader que dona Théodora pouvait être allée à la campagne sans qu'il y eût sujet de s'en effrayer. Mais Mendoce, peu content des raisons que son ami employait pour le rassurer, l'interrompit : « Tous ces discours, dit-il, ne « sauraient dissiper le soupçon que j'ai conçu ; j'aurai fait « peut-être imprudemment quelque chose qui aura déplu à « dona Théodora et, pour m'en punir, elle me quitte, sans « daigner seulement m'apprendre quel est mon crime.

« Quoi qu'il en soit, je ne puis demeurer plus longtemps « dans l'incertitude. Allons, don Juan, allons la trouver; « je vais faire préparer des chevaux. — Je vous conseille, « lui dit le Tolédan, de ne mener personne avec vous ; cet « éclaircissement se doit faire sans témoins. — Don Juan ne « saurait être de trop, reprit don Fadrique ; dona Théodora « n'ignore point que vous savez tout ce qui se passe dans « mon cœur : elle vous estime ; et, loin de m'embarrasser, « vous m'aiderez à l'apaiser en ma faveur.

« — Non, don Fadrique, répliqua-t-il, ma présence ne peut « vous être utile. Partez tout seul, je vous en conjure. — Non, « mon cher don Juan, repartit Mendoce, nous irons ensemble : « j'attends cette complaisance de votre amitié. — Quelle « tyrannie ! s'écria le Tolédan d'un air chagrin. Pourquoi « exigez-vous de mon amitié ce qu'elle ne doit point vous « accorder ? »

« Ces paroles, que don Fadrique ne comprenait pas, et le ton brusque dont elles avaient été prononcées, le surprirent étrangement. Il regarda son ami avec attention. « Don Juan, « lui dit-il, que signifie ce que je viens d'entendre ? Quel « affreux soupçon naît dans mon esprit ! Ah ! c'est trop vous « contraindre et me gêner : parlez. Qui cause la répugnance « que vous marquez à m'accompagner ?

« — Je voulais vous la cacher, répondit le Tolédan ; mais « puisque vous m'avez forcé vous-même à la laisser paraître, « il ne faut plus que je dissimule : cessons, mon cher don « Fadrique, de nous applaudir de la conformité de nos « affections ; elle n'est que trop parfaite : les traits qui vous « ont blessé n'ont point épargné votre ami. Dona Théodora... « — Vous seriez mon rival ! interrompit Mendoce en pâlis- « sant. — Dès que j'ai connu mon amour, repartit don Juan, « je l'ai combattu. J'ai fui constamment la veuve de Cifuentes ; « vous m'en avez vous-même fait des reproches ; je triomphais « du moins de ma passion, si je ne pouvais la détruire.

« Mais hier cette dame me fit dire qu'elle souhaitait de me « parler chez elle. Je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi « je semblais l'éviter. J'inventai des excuses : elle les rejeta. « Enfin je fus obligé de lui en découvrir la véritable cause.

« Je crus qu'après cette déclaration elle approuverait le « dessein que j'avais de continuer à la fuir ; mais, par un « bizarre effet de mon étoile, vous le dirai-je ? Oui, Mendoce, « je dois vous le dire, j'ai trouvé dona Théodora prévenue « pour moi. »

« Quoique don Fadrique eût l'esprit du monde le plus doux et le plus raisonnable, il fut saisi d'un mouvement de fureur à ce discours, et interrompant encore son ami en cet endroit : « Arrêtez, don Juan, lui dit-il : percez-moi plutôt le « sein que de poursuivre ce fatal récit. Vous ne vous conten- « tez pas de m'avouer que vous êtes mon rival ; vous m'ap- « prenez encore qu'on vous aime ! Juste ciel ! Quelle confi- « dence vous m'osez faire ! Vous mettez notre amitié à une « épreuve trop rude. Mais que dis-je, notre amitié ! vous l'avez « violée en conservant les sentiments perfides que vous me « déclarez.

« Quelle était mon erreur ! Je vous croyais généreux, « magnanime, et vous n'êtes qu'un faux ami, puisque vous « avez été capable de concevoir un amour qui m'outrage. Je « suis accablé de ce coup imprévu, je le sens d'autant plus « vivement qu'il m'est porté par une main... — Au nom de « Dieu, Mendoce, interrompit à son tour le Tolédan ; donnez- « vous un moment de patience ; je ne suis point un faux ami. « Écoutez-moi, et vous vous repentirez de m'avoir appelé de « ce nom odieux. »

« Alors il lui raconta ce qui s'était passé entre la veuve de Cifuentes et lui, le tendre aveu qu'elle lui avait fait, et les discours qu'elle lui avait tenus pour l'engager à se livrer sans scrupule à sa passion. Il lui répéta ce qu'il avait répondu à ces discours ; et à mesure qu'il parlait de la fermeté qu'il avait fait paraitre, don Fadrique sentait évanouir sa fureur. « Enfin, ajouta don Juan, l'amitié l'emporta sur l'amour ; je « refusai la foi de dona Théodora. Elle en pleura de dépit ; « mais, grand Dieu ! que ses pleurs excitèrent de trouble dans « mon âme ! Je ne puis m'en ressouvenir sans trembler encore « du péril que j'ai couru. Je commençais à me trouver bar- « bare, et pendant quelques instants, Mendoce, mon cœur « devint infidèle. Je ne cédai pas pourtant à ma faiblesse, et

« je me dérobai par une prompte fuite à des larmes si dange-
« reuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir évité ce danger ; il
« faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ : je
« ne veux plus m'exposer aux regards de Théodora. Après
« cela, don Fadrique m'accusera-t-il encore d'ingratitude et
« de perfidie ?

« — Non, lui répondit Mendoce en l'embrassant, je vous
« rends toute votre innocence. J'ouvre les yeux ; pardonnez
« un injuste reproche au premier transport d'un amant qui
« se voit ravir toutes ses espérances. Hélas ! devais-je croire
« que dona Théodora pourrait vous voir longtemps sans
« vous aimer, sans se rendre à ces charmes dont j'ai moi-
« même éprouvé le pouvoir ? Vous êtes un véritable ami. Je
« n'impute plus mon malheur qu'à la Fortune, et, loin de
« vous haïr, je sens augmenter pour vous ma tendresse. Hé !
« quoi ! vous renoncez pour moi à la possession de dona
« Théodora, vous faites à notre amitié un si grand sacrifice,
« et je n'en serais pas touché ?... Vous pouvez dompter votre
« amour, et je ne ferais pas un effort pour dompter le mien ?
« Je dois répondre à votre générosité, don Juan ; suivez le
« penchant qui vous entraîne : épousez la veuve de Cifuentes ;
« que mon cœur, s'il veut, en gémisse, Mendoce vous en
« presse.

« — Vous m'en pressez en vain, répliqua Zarate. J'ai pour
« elle, je le confesse, une passion violente ; mais votre repos
« m'est plus cher que mon bonheur. — Et le repos de dona
« Théodora, reprit don Fadrique, vous doit-il être indiffé-
« rent ? Ne nous flattons point : le penchant qu'elle a pour
« vous décide de mon sort. Quand vous vous éloigneriez
« d'elle ; quand, pour me la céder, vous iriez loin de ses yeux
« traîner une vie déplorable, je n'en serais pas mieux :
« puisque je n'ai pu lui plaire jusqu'ici, je ne lui plairai
« jamais : le ciel n'a réservé cette gloire qu'à vous seul. Elle
« vous a aimé dès le premier moment qu'elle vous a vu ; elle
« a pour vous une inclination naturelle ; en un mot, elle ne
« saurait être heureuse qu'avez vous. Recevez donc la main
« qu'elle vous présente, comblez ses désirs et les vôtres ;
« abandonnez-moi à mon infortune, et ne faites pas trois misé-

« rables, lorsqu'un seul peut épuiser toute la rigueur du « destin. »

Asmodée, en cet endroit, fut obligé d'interrompre son récit pour écouter l'écolier, qui lui dit : « Ce que vous me racontez est surprenant. Y a-t-il en effet des gens d'un si beau caractère ? Je ne vois dans le monde que des amis qui se brouillent, je ne dis pas pour des maîtresses comme dona Théodora ; je dis même pour des coquettes. Un amant peut-il renoncer à un objet qu'il adore et dont il est aimé, pour ne pas rendre un ami malheureux ? Je ne croyais cela possible que dans la nature du roman. — Je conviens, répondit le diable, que ce n'est pas une chose fort ordinaire ; mais elle est non seulement dans la nature du roman, elle est aussi dans la belle nature de l'homme ; et depuis le déluge, j'en ai vu trois exemples sans compter celui-ci. Revenons à mon histoire.

« Les deux amis continuèrent à se faire un sacrifice de leur passion, et l'un ne voulant point céder à la générosité de l'autre, leurs sentiments amoureux demeurèrent suspendus pendant quelques jours. Ils cessèrent de s'entretenir de dona Théodora : ils n'osaient plus prononcer son nom. Mais tandis que l'amitié triomphait ainsi de l'amour dans la ville de Valence, l'amour, comme pour s'en venger, régnait ailleurs avec tyrannie, et se faisait obéir sans résistance.

« Dona Théodora s'abandonnait à sa tendresse dans son château de Villaréal, situé près de la mer. Elle ne cessait de penser à don Juan, et ne pouvait perdre l'espérance de l'épouser, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre, après les sentiments d'amitié qu'il avait fait paraître pour don Fadrique.

« Un jour, après le coucher du soleil, comme elle prenait sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes, elle aperçut une petite chaloupe qui venait gagner le rivage. Il lui sembla d'abord qu'il y avait dedans sept à huit hommes de fort mauvaise mine ; mais, après les avoir vus de plus près et considérés avec plus d'attention, elle jugea qu'elle avait pris des masques pour des visages. En effet, c'étaient des gens masqués, et tous armés d'épées et de baïonnettes.

« Elle frémit à leur aspect, et, ne tirant pas bon augure de la descente qu'ils se préparaient à faire, elle tourna brusquement ses pas vers le château. Elle regardait de temps en temps derrière elle pour les observer ; et remarquant qu'ils avaient pris terre, et qu'ils commençaient à la poursuivre, elle se mit à courir de toute sa force ; mais comme elle ne courait pas si bien qu'Atalante, et que les masques étaient légers et vigoureux, ils la joignirent à la porte du château et l'arrêtèrent.

« Alors la dame et la fille qui l'accompagnait poussèrent de grands cris qui attirèrent aussitôt quelques domestiques ; et ceux-ci donnant l'alarme au château, tous les valets de dona Théodora accoururent bientôt armés de fourches et de bâtons. Cependant deux hommes des plus robustes de la troupe masquée, après avoir pris entre leurs bras la maîtresse et la suivante, les emportaient vers la chaloupe, malgré leur résistance, pendant que les autres faisaient tête aux gens du château, qui commencèrent à les presser vivement. Le combat fut long ; mais enfin les hommes masqués exécutèrent heureusement leur entreprise, et regagnèrent leur chaloupe en se battant en retraite. Il était temps qu'ils se retirassent : car ils n'étaient pas encore tous rembarqués qu'ils virent paraître du côté de Valence quatre ou cinq cavaliers qui piquaient à outrance et semblaient vouloir venir au secours de Théodora. A cette vue, ils se hâtèrent si bien de prendre le large que l'empressement des cavaliers fut inutile.

« Ces cavaliers étaient don Fadrique et don Juan. Le premier avait reçu ce jour-là une lettre par laquelle on lui mandait que l'on avait appris de bonne part qu'Alvaro Ponce était dans l'ile de Majorque, qu'il avait équipé une espèce de tartane, et qu'avec une vingtaine de gens qui n'avaient rien à perdre, il se proposait d'enlever la veuve de Cifuentes la première fois qu'elle serait dans son château. Sur cet avis, le Tolédan et lui, avec leurs valets de chambre, étaient partis de Valence sur-le-champ, pour venir apprendre cet attentat à dona Théodora. Ils avaient découvert de loin, sur le bord de la mer, un assez grand nombre de personnes qui

paraissaient combattre les unes contre les autres, et ne doutant point que ce ne fût ce qu'ils craignaient, ils poussaient leurs chevaux à toute bride pour s'opposer au projet de don Alvar. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire, ils n'arrivèrent que pour être témoins de l'enlèvement qu'ils voulaient prévenir.

« Pendant ce temps-là, Alvaro Ponce, fier du succès de son audace, s'éloignait de la côte avec sa proie, et sa chaloupe allait joindre un petit vaisseau armé qui l'attendait en pleine mer. Il n'est pas possible de sentir une plus vive douleur que celle qu'eurent Mendoce et don Juan. Ils firent mille imprécations contre le ravisseur, et remplirent l'air de plaintes aussi pitoyables que vaines. Tous les domestiques de dona Théodora, animés par un si bel exemple, n'épargnèrent point les lamentations ; tout le rivage retentissait de cris : la fureur, le désespoir, la désolation régnaient sur ces tristes bords. Le ravissement d'Hélène ne causa point, dans la cour de Sparte, une si grande consternation. »

CHAPITRE XIV

Du démêlé d'un auteur tragique avec un auteur comique.

L'écolier ne put s'empêcher d'interrompre le diable en cet endroit : « Seigneur Asmodée, lui dit-il, quelque intéressante que soit l'histoire que vous racontez, il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de savoir ce que signifie une chose que j'aperçois. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemise qui se tiennent à la gorge et aux cheveux, et plusieurs personnes en robe de chambre qui s'empressent à les séparer.

— Les personnages que vous voyez en chemise et qui se battent, répondit le diable, sont deux auteurs français ; et les gens qui les séparent sont deux Allemands, un Flamand et un Italien. Ils sont tous logés dans la même maison, qui est une auberge où il ne loge guère que des étrangers. L'un de ces auteurs fait des tragédies, et l'autre des comédies. Le premier, attiré par la curiosité de voir l'Espagne, y a suivi l'ambassadeur de France ; et le dernier, peu content de sa condition à Paris, est venu à Madrid chercher une meilleure fortune.

« Le poète tragique est un plaisant original qui s'est gâté l'esprit en lisant les ouvrages des anciens ; car cette lecture fait quelquefois de grands fous, comme de grands hommes. Pour tenir sa muse en haleine, il compose tous les jours ; ne pouvant dormir cette nuit, il s'est mis à composer une pièce dont il a tiré le sujet de l'Iliade. Il en a fait une scène ; et comme son moindre défaut est d'avoir, ainsi que les autres

poètes, une démangeaison d'assassiner les gens du récit de ses ouvrages, il s'est levé, a pris sa chandelle, et, tout en chemise, est venu frapper rudement à la porte de l'auteur comique, qui dormait.

« Celui-ci s'étant réveillé au bruit, est allé ouvrir à l'autre, qui lui a dit en entrant, d'un air de possédé : « Tombez, « mon ami, tombez à mes genoux : adorez un génie que Mel- « pomène honore. Je viens d'enfanter des vers... Mais, que « dis-je, je viens ? c'est Apollon lui-même qui me les a dictés : « si j'étais à Paris, j'irais les lire aujourd'hui de maison en « maison ; j'attends qu'il soit jour pour en aller char- « mer monsieur l'ambassadeur et tous les Français qui sont « à Madrid. Avant que de les montrer à personne, je veux « vous les réciter.

« — Je vous remercie de la préférence, a répondu l'auteur « comique en bâillant de toute sa force : ce qu'il y a de « fâcheux, c'est que vous prenez mal votre temps ; le som- « meil m'accable, et je ne réponds pas que j'entende sans me « rendormir tous les vers que vous avez à me dire. — Oh ! « j'en réponds bien, moi, a repris l'auteur tragique : quand « vous seriez mort, la scène que je viens de composer serait « capable de vous rappeler à la vie. Ma versification n'est « point un assemblage de sentiments communs et d'expressions « triviales que la rime seule soutienne ; c'est une poésie mâle « qui émeut le cœur et frappe l'esprit. Je ne suis point de « ces poétriaux, de ces petits génies qui tirent de leur propre « fonds les pitoyables choses qu'ils donnent au public. J'ai « puisé dans les grandes sources, et je vais parier que je ne « mets pas une pensée dans mes tragédies qui ne soit dans « quelque auteur grec. Ce n'est pas à dire pour cela que je « pille les anciens. Mais c'est qu'à force de lire les Sophocle « et les Euripide, les Homère et les Pindare, je me suis « rendu ces grands hommes si familiers, ou plutôt les astres « favorables m'ont tellement animé de leur génie au point « de ma naissance, que si, par un nouveau malheur, nous « perdions les œuvres qui nous restent d'eux, on les retrou- « verait dans mes compositions. Vous en allez juger vous- « même.

« Voici ma tragédie : *La mort de Patrocle.* Scène première.
« Briseïde et les autres captives d'Achille paraissent : elles
« s'arrachent les cheveux et se frappent le sein, pour
« témoigner la douleur qu'elles ont de la mort de Patrocle.
« Elles ne peuvent pas même se soutenir ; abattues par leur
« désespoir, elles se laissent tomber sur le théâtre. Le spectacle
« sera nouveau et très touchant. Phénix, gouverneur d'Achille,
« est avec elles et commence la protase par ces vers :

Priam va perdre Hector et sa superbe ville;
On s'apprête à venger le compagnon d'Achille :
On ne voit dans les airs briller de toutes parts
Que piques, javelots, casques, cuirasses, dards.
On ne voit point la grêle en si grande abondance.
Tous les Grecs de Patrocle ont juré la vengeance.
Le fier Agamemnon, le divin Camelus,
Nestor pareil aux dieux, le vaillant Eumelus,
Léonte de la pique adroit à l'exercice,
Le nerveux Diomède et l'éloquent Ulysse ;
Achille s'y prépare, et déjà ce héros
Pousse vers Ilium ses immortels chevaux.
Encore qu'à la course aucun vent ne les passe,
Il leur tient ce discours : O vigoureuse race
De Podarge, Xantus, Balius, avancez :
Et lorsque vous serez de carnage lassés,
Quand les Troyens fuyant rentreront dans leur ville,
Regagnez notre camp, mais non pas sans Achille.
Xantus baisse la tête et répond par ces mots :
Achille, vous serez content de vos chevaux ;
Ils vont aller au gré de votre impatience ;
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.
Junon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler,
Et d'Achille aussitôt le char semble voler.
Les Grecs, en le voyant, de mille cris de joie
Soudain font retentir le rivage de Troie.
Ce prince, revêtu des armes de Vulcain,
Paraît plus éclatant que l'astre du matin,
Où tel que le soleil commençant sa carrière
S'élève pour donner au monde la lumière,
Ou brillant comme un feu que les villageois font
Pendant l'obscure nuit sur le sommet du mont.

« Je m'arrête, poursuivit l'auteur tragique, pour vous laisser
« respirer un moment ; car si je vous récitais toute ma scène
« de suite, le trop grand nombre de traits brillants et de
« pensées sublimes qu'elle contient vous suffoqueraient.

« Remarquez la beauté et la justesse de cette comparaison : « *Plus éclatant qu'un feu fait pendant la nuit sur le som-« met d'un mont...* Tout le monde ne sent point cela ; mais « vous, qui avez de l'esprit, et du véritable, vous en devez « être enchanté. — Je le suis, sans doute, répondit le poète « comique en souriant d'un air malin ; rien n'est si beau, et « je suis persuadé que vous ne manquerez pas de parler « aussi dans votre tragédie du soin que prenait Thétis de « chasser les mouches qui s'approchaient du corps de Patrocle. « — Assurément, répliqua l'auteur tragique : c'est l'endroit « de ma pièce le plus propre à me fournir des vers pompeux.

« Tous mes ouvrages, ajouta-t-il, sont, comme vous voyez, « marqués au coin de la bonne antiquité ; aussi, quand je les « lis, il faut voir comme on les applaudit ! je m'arrête à « chaque vers pour recevoir des louanges. Je me souviens « qu'un jour je lisais à Paris une tragédie dans une maison. « La grande comtesse de Vieille-Brune y était ; elle a le goût « fin et délicat. Elle pleurait à chaudes larmes dès la première « scène. »

« A ces mots l'auteur comique fit un éclat de rire. « Ah ! « que je reconnais bien, dit-il, cette comtesse à ce trait-là : « c'est une femme qui ne peut souffrir la comédie ; elle a « tant d'aversion pour le comique, qu'elle sort ordinairement « de sa loge après la grande pièce, pour emporter toute sa « douleur. La tragédie est sa belle passion : qu'une pièce « soit bonne ou mauvaise, pourvu qu'il y ait des amants « malheureux, vous êtes sûr d'attendrir la dame. Franche-« ment, si je composais des poemes sérieux, je voudrais avoir « d'autres approbateurs qu'elle.

« — Oh ! j'en ai d'autres aussi, dit le poète tragique ; j'ai « l'approbation des savants.

« — J'aimerais mieux celle du parterre, repartit l'auteur « comique. — Fi donc, reprit l'autre, je ne compose point « pour le parterre. Je ne travaille que pour les savants et « pour la cour. Que le parterre se fasse justice. Il ne lui « appartient pas de juger de mes poèmes, qui sont au-dessus « de sa juridiction. Qu'il se contente d'exercer sa tyrannie « sur le comique, qui est à sa portée. Les comédies n'étant

« que des bagatelles, que de faibles productions d'esprit...
« — Tout beau, monsieur l'auteur tragique, interrompit « l'autre auteur, tout beau s'il vous plaît ! vous ne songez pas « que vous vous échauffez ; vous parlez de la comédie avec « un mépris ! Croyez-vous qu'une pièce comique soit moins « difficile à composer qu'une tragédie ? qu'il soit plus aisé de « faire rire les honnêtes gens que de les faire pleurer ? Détrom- « pez-vous. Soyez persuadé qu'un sujet ingénieux dans les « mœurs de la vie ordinaire ne coûte pas moins que le plus « beau sujet héroïque.
« — Ah ! parbleu, s'écrie le poète sérieux d'un ton railleur, « je suis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Eh bien, « monsieur Calidas, pour éviter la dispute, je veux désormais « autant estimer vos ouvrages que je les ai méprisés jusqu'ici.
« — Je me soucie fort peu de vos mépris, M. Longiclès, reprit « avec précipitation l'auteur comique ; et, pour répondre à « vos airs insolents, que vous avez aussi puisés dans les « grandes sources, je vais vous dire à mon tour ce que je « pense de vos ouvrages. Les vers que vous venez de réciter « sont ridicules, et les pensées, quoique tirées d'Homère, n'en « sont pas moins plates. Achille parle à ses chevaux ; ses « chevaux lui répondent : il y a là-dedans une image basse, « de même que dans la comparaison du feu que des villa- « geois font sur une montagne. Ce n'est point faire honneur « aux anciens que de les piller de cette sorte ; vous confondez « dans leurs ouvrages les beautés que le temps a respectées « avec celles qu'il a détruites ; et vous peignez les mœurs « d'un siècle reculé, sans vous accommoder à la délicatesse « du nôtre. Vos auteurs grecs sont, à la vérité, remplis de « choses admirables ; mais il faut avoir plus d'esprit et de « goût que vous n'en avez, pour faire un heureux choix de « celles qu'on doit emprunter d'eux. C'est la différence qu'il « y a entre le grand Racine et ceux qui comme vous se mon- « trent ridicules en s'attachant trop scrupuleusement à la lettre « grecque.
« — Puisque vous n'avez pas assez d'élévation de génie, a « répliqué Longiclès, pour apercevoir les beautés de ma « poésie, et pour vous punir d'avoir eu la témérité de cri-

« tiquer ma scène, je ne vous en lirai pas la suite. — Je ne « suis que trop puni, repartit Calidas, d'en avoir entendu le « commencement. Il vous sied bien, à vous, de mépriser mes « comédies ! Apprenez que la plus mauvaise que je puisse « composer sera toujours fort au-dessus de vos meilleures « pièces. Sachez qu'il est plus facile de prendre l'essor et de « se guinder sur de grands sentiments que d'attraper une « plaisanterie fine et délicate. Et pour vous prouver que je « suis convaincu de ce que je dis, c'est que si je retourne en « France, et que je n'y réussisse pas dans le comique, je « m'abaisserai à faire des tragédies.

« — Pour un composeur de farces, interrompit l'auteur « furieux, vous avez bien de la vanité. — Pour un versifica- « teur misérable, dit l'auteur comique, vous vous en faites bien « accroire. — Vous êtes un insolent, reprit Longiclès. Si je « n'étais pas chez vous, mon petit monsieur Calidas, la « péripétie de cette aventure vous apprendrait à respecter le « cothurne. — Que cette considération ne vous retienne point, « mon grand monsieur Longiclès, répondit Calidas. Si vous « avez envie de vous faire battre, je vous battrai aussi bien « ici qu'ailleurs. »

« A ces mots ils se sont tous deux pris à la gorge et aux cheveux, et les coups de poing n'ont pas été épargnés de part et d'autre. Un Italien, couché dans la chambre voisine, a entendu ce dialogue, et au bruit que les auteurs faisaient en se battant, il a jugé qu'ils étaient aux prises. Il s'est levé, et, par compassion pour eux, quoique Italien, il a appelé du monde. Un Flamand et deux Allemands, qui sont ces personnes que vous voyez en robe de chambre, viennent avec l'Italien séparer les combattants.

— Voilà un fort plaisant démêlé, dit don Cléofas. Mais, à ce que je vois, les auteurs tragiques, en France, s'imaginent être des personnages plus importants que ceux qui ne font que des comédies. — Sans doute, répondit Asmodée. Les premiers se croient autant au-dessus des autres, que les héros des tragédies sont au-dessus des valets des pièces comiques. — Eh, sur quoi fondent-ils leur orgueil ? répliqua l'écolier ; est-ce qu'il serait plus difficile de faire une tragédie qu'une comé-

die ? — Non vraiment, repartit le diable, et voici comme je décide la question. Il faut un plus grand effort de génie pour composer un excellent projet de pièce comique, que pour faire le plus beau plan de tragédie. A l'égard de l'exécution, la noblesse de la matière soutient dans les poèmes sérieux, inspire des pensées ; et l'on peut avec le seul secours du bon sens faire des tragédies comme celles qui se font présentement en France. Mais il faut autre chose que du bon sens pour composer des comédies qui y réussissent aujourd'hui. En un mot, les grands sujets fournissent presque tout à l'esprit, au lieu que les petits sujets attendent tout de lui. — Suivant cette décision, dit l'écolier, je conclus que si la tragédie par son nom est au-dessus de la comédie, en récompense les auteurs comiques sont au-dessus des auteurs sérieux.

— Finissons la digression, répliqua le diable ; je vais reprendre le fil de l'histoire que vous avez interrompue.

CHAPITRE XV

Suite et conclusion de l'histoire de la force de l'amitié.

« Si les valets de dona Théodora n'avaient pu empêcher son enlèvement, ils s'y étaient du moins opposés avec courage, et leur résistance avait été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avaient entre autres blessé un si dangereusement, que, ses blessures ne lui ayant pas permis de suivre ses camarades, il était demeuré presque sans vie étendu sur le sable.

« On reconnut ce malheureux pour un valet de don Alvar ; et comme on s'aperçut qu'il respirait encore, on le porta au château, où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ses esprits : l'on en vint à bout, quoique le sang qu'il avait perdu l'eût laissé dans une extrême faiblesse. Pour l'engager à parler on lui promit d'avoir soin de ses jours, et de ne le pas livrer à la rigueur de la justice, pourvu qu'il voulût dire où son maître emmenait dona Théodora.

« Flatté de cette promesse, bien qu'en l'état où il était il dût avoir peu d'espérance d'en profiter, il rappela le peu de force qui lui restait, et, d'une voix faible, confirma l'avis que don Fadrique avait reçu. Il ajouta ensuite que don Alvar avait dessein de conduire la veuve de Cifuentes à Sassari, dans l'île de Sardaigne, où il avait un parent qui avait beaucoup d'autorité, et dont il était sûr d'être protégé.

« Cette déposition soulagea le désespoir de Mendoce et du Tolédan : ils laissèrent le blessé dans le château, où il mourut quelques heures après, et ils s'en retournèrent à

Valence, en songeant au parti qu'ils avaient à prendre. Ils résolurent d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite : ils s'embarquèrent bientôt tous deux, sans suite, à Dénia, pour passer au Port-Mahon, ne doutant pas qu'ils n'y trouvassent une commodité pour aller à l'île de Sardaigne. Effectivement, ils ne furent pas plutôt arrivés au Port-Mahon, qu'ils apprirent qu'un vaisseau freté pour Cagliari devait incessamment mettre à la voile : ils profitèrent de l'occasion.

« Le vaisseau partit avec un vent tel qu'ils le pouvaient souhaiter : mais cinq ou six heures après leur départ, il survint un calme ; et la nuit, le vent étant devenu contraire, ils furent obligés de louvoyer, dans l'espérance qu'il changerait. Ils naviguèrent de cette sorte pendant trois jours ; le quatrième, sur les deux heures après midi, ils découvrirent un vaisseau qui venait droit à eux les voiles tendues. Ils le prirent d'abord pour un vaisseau marchand : mais voyant qu'il s'avançait presque sous le canon sans arborer aucun pavillon, ils ne doutèrent plus que ce ne fût un corsaire.

« Ils ne se trompaient pas : c'était un pirate de Tunis, qui croyait que les chrétiens allaient se rendre sans combattre; mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils brouillaient les voiles et préparaient leur canon, il jugea que l'affaire serait sérieuse : c'est pourquoi il s'arrêta, brouilla aussi ses voiles et se disposa au combat.

« Ils commençaient à se canonner, et les chrétiens semblaient avoir quelque avantage ; mais un corsaire d'Alger, avec un vaisseau plus grand et mieux armé que les deux autres, arrivant au milieu de l'action, prit le parti du pirate de Tunis. Il s'approcha du bâtiment espagnol à pleines voiles, et le mit entre deux feux.

« Les chrétiens perdirent courage à cette vue, et ne voulant pas continuer un combat qui devenait trop inégal, ils cessèrent de tirer. Alors il parut sur la poupe du navire d'Alger un esclave qui se mit à crier, en espagnol, aux gens du vaisseau chrétien qu'ils eussent à se rendre pour Alger, s'ils voulaient qu'on leur fît quartier. Après ce cri, un Turc qui tenait une banderole de taffetas vert parsemée de demi-

lunes d'argent entrelacées la fit flotter dans l'air. Les chrétiens, considérant que toute leur résistance ne pouvait être qu'inutile, ne songèrent plus à se défendre : ils se livrèrent à toute la douleur que l'idée de l'esclavage peut causer à des hommes libres, et le maître, craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderole de la poupe, se jeta dans l'esquif avec quelques-uns de ses matelots, et alla se rendre au corsaire d'Alger.

« Ce pirate envoya une partie de ses soldats visiter le bâtiment espagnol, c'est-à-dire piller tout ce qu'il y avait dedans. Le corsaire de Tunis, de son côté, donna le même ordre à quelques-uns de ses gens ; de sorte que tous les passagers du navire espagnol furent en un instant désarmés et fouillés, et on les fit passer ensuite dans le vaisseau algérien, où les deux pirates en firent un partage qui fut réglé par le sort.

« C'eût été du moins une consolation pour Mendoce et pour son ami de tomber tous deux au pouvoir du même corsaire : ils auraient trouvé leurs chaînes moins pesantes s'ils avaient pu les porter ensemble ; mais la Fortune, qui voulait leur faire éprouver toute sa rigueur, soumit don Fadrique au corsaire de Tunis, et don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le désespoir de ces amis, quand ils virent qu'ils allaient se quitter : ils se jetèrent aux pieds des pirates, et les conjurèrent de ne les point séparer. Mais ces corsaires, dont la barbarie était à l'épreuve des spectacles les plus touchants, ne se laissèrent point fléchir : au contraire, jugeant que ces deux captifs étaient des personnes considérables, et qui pourraient payer une grosse rançon, ils résolurent de les partager.

« Mendoce et le Tolédan, voyant qu'ils ne pouvaient attendrir ces impitoyables cœurs, se regardaient l'un l'autre, et s'exprimaient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorsque l'on eut partagé tout le butin, et que le pirate de Tunis voulut regagner son bord avec les esclaves qui lui appartenaient, ces deux amis pensèrent expirer de douleur. Mendoce s'approcha du Tolédan, et le serrant entre ses bras : « Il faut donc, lui dit-il, que nous nous séparions ? Quelle « affreuse nécessité ! Ce n'est pas assez que l'audace d'un

« ravisseur demeure impunie, on nous défend même d'unir « nos plaintes et nos regrets. Ah ! don Juan, qu'avons-nous « fait au ciel, pour éprouver si cruellement sa colère ? — Ne « cherchez point ailleurs la cause de nos disgrâces, répondit « don Juan : il ne les faut imputer qu'à moi. La mort des « deux personnes que je me suis immolées, quoique excu- « sable aux yeux des hommes, aura sans doute irrité le ciel, « qui vous punit aussi d'avoir pris de l'amitié pour un « misérable que poursuit sa justice. »

« En parlant ainsi, ils répandaient tous deux des larmes si abondamment, et soupiraient avec tant de violence, que les autres esclaves n'en étaient pas moins touchés que de leur propre infortune. Mais les soldats de Tunis, encore plus barbares que leur maître, remarquant que Mendoce ne songeait point à sortir du vaisseau, l'arrachèrent brutalement des mains du Tolédan et l'entraînèrent malgré lui en le chargeant de coups. « Adieu, cher ami, s'écria-t-il, je ne « vous reverrai plus : dona Théodora n'est point vengée ; « les maux que ces cruels m'apprêtent seront les moindres « peines de mon esclavage. »

« Don Juan ne put répondre à ces paroles : le traitement qu'il voyait faire à son ami lui causa un saisissement qui lui ôta l'usage de la voix. Comme l'ordre de cette histoire demande que nous suivions le Tolédan, nous laisserons don Fadrique dans le navire de Tunis.

« Le corsaire d'Alger retourna dans son pays, où étant arrivé, il mena ses nouveaux esclaves chez le pacha, et de là au marché où l'on a coutume de les vendre. Un officier du dey Mezomorto acheta don Juan pour son maître, chez qui l'on employa ce nouvel esclave à travailler dans les jardins du harem de Mezomorto. Cette occupation, bien que pénible pour un gentilhomme, ne laissa pas de lui être agréable, à cause de la solitude qu'elle demandait. Dans la situation où il se trouvait, rien ne pouvait le flatter davantage que la liberté de s'occuper de ses malheurs. Il y pensait sans cesse, et son esprit, loin de faire quelque effort pour se détacher des images les plus affligeantes, semblait prendre plaisir à se les retracer.

« Un jour que, sans apercevoir le dey qui se promenait dans le jardin, il chantait une chanson triste en travaillant, Mezomorto s'arrêta pour l'écouter : il fut assez content de sa voix, et, s'approchant de lui par curiosité, il lui demanda comment il se nommait : le Tolédan lui répondit qu'il s'appelait Alvaro. En entrant chez le dey, il avait jugé à propos de changer de nom, suivant la coutume des esclaves, et il avait pris celui-là parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlèvement de Théodora par Alvaro Ponce, il lui était venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mezomorto, qui savait passablement l'espagnol, lui fit plusieurs questions sur les coutumes d'Espagne, et particulièrement sur la conduite que les hommes y tiennent pour se rendre agréables aux femmes, à quoi don Juan répondit d'une manière dont le dey fut très satisfait.

« — Alvaro, lui dit-il, tu me parais avoir de l'esprit ; je « ne te crois pas un homme du commun ; mais, qui que tu « puisses être, tu as le bonheur de me plaire, et je veux t'ho- « norer de ma confiance. » Don Juan, à ces mots, se prosterna aux pieds du dey, et se leva après avoir porté le bas de sa robe à sa bouche, à ses yeux, et ensuite sur sa tête.

« Pour commencer à t'en donner des marques, reprit « Mezomorto, je te dirai que j'ai dans mon sérail les plus « belles femmes de l'Europe. J'en ai une entre autres « à qui rien n'est comparable ; je ne crois pas que le Grand « Vizir, que le Grand Seigneur même en possède une si par- « faite, quoique ses vaisseaux lui en apportent tous les jours « de tous les endroits du monde. Il semble que son visage « soit le soleil réfléchi, et sa taille paraît être la tige du rosier « planté dans le jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté.

« Mais ce miracle de la nature, avec une beauté si rare, « conserve une tristesse mortelle, que le temps ni mon « amour ne sauraient dissiper. Bien que la fortune l'ait sou- « mise à mes désirs, je ne les ai point encore satisfaits ; je « les ai toujours domptés, et, contre l'usage ordinaire de « mes pareils, qui ne recherchent que le plaisir des sens, « je me suis attaché à gagner son cœur par une com- « plaisance et par des respects que le dernier des Musul-

« mans aurait honte d'avoir pour une esclave chrétienne.
« Cependant tous mes soins ne font qu'aigrir sa mélan-
« colie, dont l'opiniâtreté commence enfin à me lasser.
« L'idée de l'esclavage n'est point gravée dans l'esprit des
« autres avec des traits si profonds : mes regards favorables
« l'ont bientôt effacée ; cette longue douleur fatigue ma pa-
« tience. Toutefois, avant que je cède à mes transports, il
« faut que je fasse un effort encore : je veux me servir de
« ton entreprise. Comme l'esclave est chrétienne, et même
« de ta nation, elle pourra prendre de la confiance en toi, et
« tu la persuaderas mieux qu'un autre. Vante-lui mon rang
« et mes richesses ; représente-lui que je la distinguerai s'il
« le faut, qu'elle peut aspirer à l'honneur d'être un jour la
« femme de Mezomorto, et dis-lui que j'aurai pour elle plus
« de considération que je n'en aurais pour une sultane dont
« Sa Hautesse voudrait m'offrir la main. »

« Don Juan se prosterna une seconde fois devant le dey, et, quoique peu satisfait de cette commission, l'assura qu'il ferait tout son possible pour s'en bien acquitter. « C'est assez,
« répliqua Mezomorto ; abandonne ton ouvrage et me suis : je
« vais, contre nos usages, te faire parler en particulier à cette
« belle esclave. Mais crains d'abuser de ma confiance : des
« supplices inconnus aux Turcs mêmes puniraient ta témérité.
« Tâche de vaincre sa tristesse, et songe que ta liberté est
« attachée à la fin de mes souffrances. » Don Juan quitta son travail et suivit le dey, qui avait pris les devants pour aller disposer la captive affligée à recevoir son agent.

« Elle était avec deux vieilles esclaves, qui se retirèrent d'abord qu'il parut. La belle esclave le salua avec beaucoup de respect ; mais elle ne put s'empêcher de frémir, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il s'offrait à sa vue. Il s'en aperçut, et pour la rassurer : « Belle captive, lui dit-il, je ne viens ici
« que pour vous avertir qu'il y a parmi mes esclaves un
« Espagnol que vous serez peut-être bien aise d'entretenir :
« si vous souhaitez de le voir, je lui accorderai la permission
« de vous parler, et même sans témoins. »

« La belle esclave ayant témoigné qu'elle le voulait bien :
« Je vais vous l'envoyer, reprit le dey : puisse-t-il par ses

« discours soulager vos ennuis ! » En achevant ces paroles, il sortit, et, rencontrant le Tolédan qui arrivait, il lui dit tout bas : « Tu peux entrer ; et après que tu auras entretenu « la belle esclave, tu viendras dans mon appartement me « rendre compte de cet entretien. »

« Don Juan entra aussitôt dans la chambre, poussa la porte, salua d'abord l'esclave sans attacher ses yeux sur elle, et l'esclave reçut son salut sans le regarder fixement ; mais venant tout à coup à s'envisager tous deux avec attention, ils firent un cri de surprise et de joie. « O Dieu ! dit le « Tolédan en s'approchant d'elle, n'est-ce point une image « vaine qui me séduit ? Est-ce en effet dona Théodora que je « vois ? — Ah ! don Juan, s'écria la belle esclave, est-ce vous « qui me parlez ? — Oui, madame, répondit-il en baisant « tendrement une de ses mains, c'est don Juan lui-même. « Reconnaissez-moi à ces pleurs que mes yeux, charmés de « vous revoir, ne sauraient retenir, à ces transports que « votre présence seule est capable d'exciter ; je ne murmure « plus contre la Fortune, puisqu'elle vous rend à mes « vœux... Mais où m'emporte une joie immodérée ? j'oublie « que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du « sort y êtes-vous tombée ? Comment avez-vous pu vous « sauver de la téméraire ardeur de don Alvar ? Ah ! qu'elle « m'a causé d'alarmes, et que je crains d'apprendre que le « ciel n'ait pas assez protégé la vertu !

« — Le ciel, dit dona Théodora, m'a vengée d'Alvaro Ponce. « Si j'avais le temps de vous raconter... — Vous en avez tout « le loisir, interrompit don Juan : le dey me permet d'être « avec vous, et, ce qui doit vous surprendre, de vous entre- « tenir sans témoins. Profitons de ces heureux moments : ins- « truisez-moi de tout ce qui vous est arrivé depuis votre en- « lèvement jusqu'ici. — Eh ! qui vous a dit, reprit-elle, que c'est « par don Alvar que j'ai été enlevée ? — Je ne le sais que trop « bien, repartit don Juan. » Alors il lui conta succinctement de quelle manière il l'avait appris, et comme, Mendoce et lui s'étant embarqués pour aller chercher son ravisseur, ils avaient été pris par des corsaires. D'abord qu'il eut achevé son récit, dona Théodora commença le sien dans ces termes :

« Il n'est pas besoin de vous dire que je fus fort étonnée
« de me voir saisie par une troupe de gens masqués : je
« m'évanouis entre les bras de celui qui me portait, et quand
« je revins de mon évanouissement, qui fut sans doute très
« long, je me trouvai seule avec Inès, une de mes femmes,
« en pleine mer, dans la chambre de poupe d'un vaisseau
« qui avait les voiles au vent.

« La malheureuse Inès se mit à m'exhorter à prendre
« patience, et j'eus lieu de juger par ses discours qu'elle
« était d'intelligence avec mon ravisseur. Il osa paraître
« devant moi, et, venant se jeter à mes pieds : — Madame,
« me dit-il, pardonnez à don Alvar le moyen dont il se sert
« pour vous posséder : vous savez quels soins je vous ai
« rendus, et par quel attachement j'ai disputé votre cœur à
« don Fadrique jusqu'au jour que vous lui avez donné la
« préférence. Si je n'avais eu pour vous qu'une passion ordi-
« naire, je l'aurais vaincue, et je me serais consolé de mon
« malheur ; mais mon sort est d'adorer vos charmes : tout
« méprisé que je suis, je ne puis m'affranchir de leur pou-
« voir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon
« amour : je n'ai point attenté à votre liberté pour effrayer
« votre vertu par d'indignes efforts, et je prétends que,
« dans la retraite où je vous conduis, un nœud éternel et
« sacré unisse nos cœurs.

« Il me tint encore d'autres discours dont je ne puis
« bien me ressouvenir ; mais, à l'entendre, il semblait qu'en
« me forçant à l'épouser il ne me tyrannisait pas, et que je
« devais moins le regarder comme un ravisseur insolent
« que comme un amant passionné. Pendant qu'il parla, je
« ne fis que pleurer et me désespérer ; c'est pourquoi, sans
« perdre le temps à me persuader, il me quitta. En se reti-
« rant il fit un signe à Inès, et je compris que c'était pour
« qu'elle appuyât adroitement les raisons dont il avait
« voulu m'éblouir.

« Elle n'y manqua point ; elle me représenta même
« qu'après l'éclat d'un enlèvement je ne pourrais pas me dis-
« penser d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque aver-
« sion que j'eusse pour lui : que ma réputation ordonnait ce

« sacrifice à mon cœur. Ce n'était pas le moyen d'essuyer « mes larmes, que de me faire voir la nécessité de ce ma- « riage affreux : aussi étais-je inconsolable. Inès ne savait « plus que me dire, lorsque tout à coup nous entendîmes « sur le tillac un grand bruit qui attira toute notre atten- « tion.

« Ce bruit que faisaient les gens de don Alvar était causé « par la vue d'un gros vaisseau qui venait fondre sur nous « à voiles déployées : comme notre vaisseau n'était pas si « bon voilier que celui-là, il nous fut impossible de l'éviter. « Il s'approcha de nous, et bientôt nous entendîmes crier : « *Arrive, arrive!* Mais Alvaro Ponce et ses gens, aimant « mieux mourir que de se rendre, furent assez hardis pour « vouloir combattre. L'action fut très vive : je ne vous en « ferai pas le détail ; je vous dirai seulement que don Alvar « et tous les siens y périrent, après s'être battus comme des « désespérés. Pour nous, l'on nous fit passer dans le gros « vaisseau, qui appartenait à Mezomorto, et que commandait « Aby Aly Osman, un de ses officiers.

« Aby Aly me regarda longuement avec quelque surprise, « et connaissant à mes habits que j'étais Espagnole, il me dit « en langue castillane : Modérez votre affliction ; consolez- « vous d'être tombée dans l'esclavage ; ce malheur était inévi- « table pour vous ; mais, que dis-je, ce malheur ! C'est un « avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop « belle pour vous borner aux hommages des chrétiens. Le « ciel ne vous a point formée pour ces misérables mortels ; « vous méritez les vœux des premiers hommes du monde : « les seuls Musulmans sont dignes de vous posséder. Je vais, « ajouta-t-il, reprendre la route d'Alger : quoique je n'aie « point fait d'autre prise, je suis persuadé que le dey, mon « maître, sera satisfait de ma course. Je ne crains pas qu'il « condamne l'impatience que j'aurai eue de remettre entre « ses mains une beauté qui va faire ses délices et tout l'or- « nement de son sérail.

« A ce discours qui me faisait connaître ce que j'avais à « redouter, je redoublai mes pleurs. Aby Aly, qui voyait d'un « autre œil que moi le sujet de ma frayeur, n'en fit que rire,

« et cingla vers Alger, pendant que je m'affligeais sans « modération. Tantôt j'adressais mes soupirs au ciel, et « j'implorais son secours ; tantôt je souhaitais que quelques « vaisseaux chrétiens vinssent nous attaquer, ou que les flots « nous engloutissent. Après cela, je souhaitais que ma dou- « leur et mes larmes me rendissent si effroyable, que ma vue « pût faire horreur au dey. Vains souhaits que produisait « ma pudeur alarmée ! Nous arrivâmes au port : on me « conduisit dans ce palais : je parus devant Mezomorto.

« Je ne sais point ce que dit Aby Aly en me présentant à « son maître, ni ce que son maître lui répondit, parce qu'ils « se parlèrent en turc ; mais je crus m'apercevoir aux gestes « et aux regards du dey que j'avais le malheur de lui plaire, « et les choses qu'il me dit ensuite en espagnol achevèrent « de me mettre au désespoir, en me confirmant dans cette « opinion.

« Je me jetai vainement à ses pieds, et lui promis tout ce « qu'il voudrait pour ma rançon ; j'eus beau tenter son ava- « rice par l'offre de tous mes biens, il me dit qu'il m'estimait « plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer « cet appartement, qui est le plus magnifique de son palais, « et depuis ce temps-là il n'a rien épargné pour bannir la « tristesse dont il me voit accablée. Il m'amène tous les « esclaves de l'un et de l'autre sexe qui savent chanter ou « jouer de quelque instrument. Il m'a ôté Inès, dans la pensée « qu'elle ne faisait que nourrir mes chagrins, et je suis servie « par de vieilles esclaves qui m'entretiennent sans cesse de « l'amour de leur maître et de tous les plaisirs qui me sont « réservés.

« Mais tout ce que l'on met en usage pour me divertir ne « sert qu'à augmenter mes ennuis : rien ne peut me consoler. « Captive dans ce détestable palais qui retentit tous les jours « des cris de l'innocence opprimée, je souffre encore moins « de la perte de ma liberté que de la terreur que m'inspire « l'odieuse tendresse du dey. Quoique je n'aie trouvé en lui, « jusqu'à ce jour, qu'un amant complaisant et respectueux, « je n'en ai pas moins d'effroi, et je crains que, lassé d'un « respect qui le gêne déjà peut-être, il n'abuse enfin de son

« pouvoir : je suis agitée sans relâche de cette affreuse
« crainte, et chaque instant de ma vie m'est un supplice
« nouveau. »

« Dona Théodora ne put achever ces paroles sans verser des pleurs. Don Juan en fut pénétré. « Ce n'est pas sans rai-
« son, madame, lui dit-il, que vous vous faites de l'avenir
« une si horrible image ; j'en suis autant épouvanté que vous.
« Le respect du dey est plus prêt à se démentir que vous ne
« pensez ; cet amant soumis dépouillera bientôt sa feinte
« douceur ; je ne le sais que trop, et je vois tout le danger
« que vous courez.

« Mais, continua-t-il, en changeant de ton, je n'en serai pas
« un témoin tranquille. Tout esclave que je suis, mon déses-
« poir est à craindre : avant que Mezomorto vous outrage,
« je veux enfoncer dans son sein... — Ah ! don Juan, inter-
« rompit dona Théodora, quel projet osez-vous concevoir ?
« Gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés, grand
« Dieu, cette mort serait suivie ! Les Turcs ne la vengeraient-
« ils pas ? Les tourments les plus effroyables... Je ne puis y
« penser sans frémir ! D'ailleurs, n'est-ce pas vous exposer à
« un péril superflu ? En ôtant la vie au dey, me rendriez-
« vous la liberté ? Hélas ! je serais vendue à quelque scélérat,
« peut-être, qui aurait moins de respect pour moi que
« Mezomorto. C'est à toi, ciel, à montrer ta justice ! tu connais
« la brutale envie du dey : tu me défends le fer et le poison :
« c'est donc à toi de prévenir un crime qui t'offense.

« — Oui, madame, reprit don Juan, le ciel le préviendra :
« je sens déjà qu'il m'inspire : ce qui me vient dans l'esprit
« en ce moment est sans doute un avis secret qu'il me donne.
« Le dey m'a permis de vous voir pour vous porter à
« répondre à son amour. Je dois aller lui rendre compte de
« notre conversation : il faut le tromper. Je vais lui dire que
« vous n'êtes pas inconsolable ; que la conduite qu'il tient
« avec vous commence à soulager vos peines, et que s'il
« continue, il doit tout espérer ; secondez-moi de votre côté.
« Quand il vous reverra, qu'il vous trouve moins triste qu'à
« l'ordinaire : feignez de prendre quelque sorte de plaisir à
« ses discours.

« — Quelle contrainte ! interrompit dona Théodora ; « comment une âme franche et sincère pourra-t-elle se trahir « jusque-là ; et quel sera le fruit d'une feinte si pénible ? — « Le dey, répondit-il, s'applaudira de ce changement, et « voudra, par sa complaisance, achever de vous gagner : « pendant ce temps-là je travaillerai à votre liberté. L'ouvrage, « j'en conviens, est difficile ; mais je connais un esclave « adroit dont j'espère que l'industrie ne vous sera pas « inutile.

« Je vous laisse, poursuivit-il ; l'affaire veut de la diligence ; « nous nous reverrons. Je vais trouver le dey, et tâcher « d'amuser par des fables son impétueuse ardeur. Vous, « madame, préparez-vous à le recevoir : dissimulez, efforcez-« vous ; que vos regards, que sa présence blesse, soient « désarmés de haine et de rigueur ; que votre bouche, qui ne « s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune, « tienne un langage qui le flatte ; ne craignez point de lui « paraître trop favorable ; il faut tout promettre pour ne rien « accorder. — C'est assez, repartit dona Théodora, je ferai « tout ce que vous me dites, puisque le malheur qui me « menace m'impose cette cruelle nécessité. Allez, don Juan, « employez tous vos soins à finir mon esclavage ; ce sera un « surcroît de joie pour moi si je tiens de vous ma liberté. »

« Le Tolédan, suivant l'ordre qu'on lui avait donné, se rendit auprès de Mezomorto qui lui dit avec beaucoup d'émotion : « Eh bien, Alvaro, quelles nouvelles m'apportes-« tu de la belle esclave ? L'as-tu disposée à m'écouter ? Si « tu m'apprends que je ne dois pas me flatter de vaincre sa « farouche douleur, je jure par la tête du Grand Seigneur « mon maître que j'obtiendrai dès aujourd'hui par la force « ce que l'on refuse à ma complaisance. — Seigneur, lui « répondit don Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment « inviolable ; vous ne serez point obligé d'avoir recours à la « violence pour satisfaire votre amour. L'esclave est une « jeune dame qui n'a point encore aimé ; elle est si fière « qu'elle a rejeté les vœux des premiers hommes d'Espagne : « elle vivait en souveraine dans son pays : elle se voit « captive ici ; une âme orgueilleuse doit sentir longtemps la

« différence de ces conditions. Cependant, seigneur, cette « superbe Espagnole s'accoutumera comme les autres à « l'esclavage ; j'ose même vous dire que ses fers commencent « à lui moins peser : ces déférences attentives que vous avez « pour elle, ces soins respectueux qu'elle n'attendait pas de « vous, adoucissent ses déplaisirs et domptent peu à peu « sa fierté. Ménagez cette favorable disposition ; continuez, « achevez de charmer cette belle esclave par de nouveaux « respects, et vous la verrez bientôt, rendue à vos désirs, « perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

« — Tu me ravis par ce discours, reprit le dey : l'espoir « que tu me donnes peut tout sur moi. Oui, je retiendrai « mon impatiente ardeur, pour mieux la satisfaire ; mais ne « me trompes-tu point, ou ne t'es-tu pas trompé toi-même? « Je vais tout à l'heure entretenir l'esclave : je veux voir si « je démêlerai dans ses yeux ces flatteuses apparences que tu « y as remarquées. » En disant ces paroles, il alla trouver dona Théodora, et don Juan retourna dans le jardin, où il rencontra le jardinier, qui était cet esclave adroit dont il prétendait employer l'industrie pour tirer d'esclavage la veuve de Cifuentes.

« Le jardinier, nommé Francisque, était Navarrais : il connaissait parfaitement Alger, pour y avoir servi plusieurs patrons avant que d'être au dey. « Francisque, mon ami, lui « dit don Juan en l'abordant, vous me voyez très affligé : il « y a dans ce palais une jeune dame des plus considérables « de Valence : elle a prié Mezomorto de taxer lui-même sa « rançon ; mais il ne veut pas qu'on la rachète, parce qu'il en « est amoureux. — Et pourquoi cela vous chagrine-t-il si « fort ? lui dit Francisque. — C'est que je suis de la même « ville, repartit le Tolédan : ses parents et les miens sont « intimes amis : il n'est rien que je ne fusse capable de faire « pour contribuer à la mettre en liberté.

« — Quoique ce ne soit pas une chose aisée, répliqua « Francisque, j'ose vous assurer que j'en viendrais à bout, si « les parents de la dame étaient d'humeur à bien payer ce « service. — N'en doutez pas, repartit don Juan ; je réponds « de leur reconnaissance comme de la sienne. On la nomme

« dona Théodora ; elle est veuve d'un homme qui lui a laissé
« de grands biens, et elle est aussi généreuse que riche : en
« un mot, je suis Espagnol et noble, ma parole doit vous
« suffire.

« — Eh bien, reprit le jardinier, sur la foi de votre pro-
« messe, je vais chercher un renégat catalan que je connais,
« et lui proposer... — Que dites-vous ! interrompit le Tolédan
« tout surpris ; vous pourriez vous fier à un misérable qui
« n'a pas eu honte d'abandonner sa religion pour... ? —
« Quoique renégat, interrompit à son tour Francisque, il ne
« laisse pas d'être honnête homme ; il me paraît plus digne
« de pitié que de haine, et je le trouverais excusable si son
« crime pouvait recevoir quelque excuse. Voici son histoire
« en deux mots.

« Il est natif de Barcelone, et chirurgien de profession.
« Voyant qu'il ne faisait pas trop bien ses affaires à Barce-
« lone, il résolut d'aller s'établir à Carthagène, dans la pensée
« qu'en changeant de lieu il deviendrait plus heureux qu'il
« n'était. Il s'embarqua donc pour Carthagène avec sa mère ;
« mais ils rencontrèrent un pirate d'Alger qui les prit et les
« amena dans cette ville. Ils furent vendus, sa mère à un
« More et lui à un Turc, qui le maltraita de telle sorte qu'il
« embrassa le mahométisme pour finir son cruel esclavage,
« comme aussi pour procurer la liberté à sa mère, qu'il voyait
« traitée avec beaucoup de rigueur chez le More son patron.
« En effet, s'étant mis à la solde du bacha, il alla plusieurs
« fois en course, et amassa quatre cents patagons : il en
« employa une partie au rachat de sa mère ; et pour faire
« valoir le reste, il se mit en tête d'écumer la mer pour son
« compte.

« Il se fit capitaine. Il acheta un petit vaisseau sans pont,
« et avec quelques soldats turcs qui voulurent bien se
« joindre à lui, il alla croiser entre Carthagène et Alicante ; il
« revint chargé du butin. Il retourna encore, et ses courses
« lui réussirent si bien, qu'il se vit enfin en état d'armer un
« gros vaisseau. Il fit quelques prises considérables ; mais il
« cessa d'être heureux. Un jour il attaqua une frégate
« française, qui maltraita tellement son vaisseau qu'il eut de

« la peine à regagner le port d'Alger. Comme on juge en ce « pays-ci du mérite des pirates par le succès de leurs entre- « prises, le renegat tomba dans le mépris des Turcs. Il en eut « du dépit et du chagrin. Il vendit son vaisseau et se retira « dans une maison hors de la ville, où, depuis ce temps-là, il « vit du bien qui lui reste, avec sa mère et plusieurs esclaves « qui les servent.

« Je le vais voir souvent : nous avons demeuré ensemble « chez le même patron : nous sommes fort amis ; il me « découvre ses plus secrètes pensées, et il n'y a pas trois jours « qu'il me disait, les larmes aux yeux, qu'il ne pouvait être « tranquille depuis qu'il avait eu le malheur de renier sa « foi ; que, pour apaiser les remords qui le déchiraient sans « relâche, il était quelquefois tenté de quitter le turban et, « au hasard d'être brûlé tout vif, de réparer, par un aveu « public de son repentir, le scandale qu'il avait causé aux « chrétiens.

« Tel est le renégat à qui je veux m'adresser, continua Fran- « cisque : un homme de cette sorte ne vous doit pas être « suspect. Je vais sortir sous prétexte d'aller au bagne (1) : je « me rendrai chez lui ; je lui représenterai qu'au lieu de se « laisser consumer de regret de s'être éloigné du sein de « l'Église, il doit songer d'y rentrer : qu'il n'a pour cet effet « qu'à équiper un vaisseau, comme si, ennuyé de sa vie « oisive, il voulait retourner en course et qu'avec ce bâtiment « nous gagnerons la côte de Valence, où dona Théodora lui « donnera de quoi passer agréablement le reste de ses jours « à Barcelone.

« — Oui, mon cher Francisque, s'écria don Juan, transporte « de l'espérance que lui donnait l'esclave navarrais, vous « pouvez tout promettre au renégat ; vous et lui soyez sûrs « d'être bien récompensés. Mais croyez-vous que ce projet « s'exécute de la manière que vous le concevez ? — Il peut y « avoir des difficultés que je n'envisage point, repartit Fran- « cisque ; mais nous les lèverons, le renégat et moi. Alvaro, « ajouta-t-il en le quittant, j'augure bien de notre entreprise,

(1) Lieu où s'assemblent les esclaves.

« et j'espère qu'à mon retour j'aurai de bonnes nouvelles à « vous annoncer. »

« Ce ne fut pas sans inquiétude que don Juan attendit Francisque, qui revint trois ou quatre heures après, et qui lui dit : « J'ai parlé au renégat : je lui ai proposé notre dessein, « et, après une longue délibération, nous sommes convenus « qu'il achètera un petit vaisseau tout équipé ; que, comme il « est permis de prendre pour matelots des esclaves, il se ser- « vira de tous les siens ; que, pour ne se pas rendre suspect, « il engagera douze soldats turcs, de même que s'il avait « effectivement envie d'aller en course ; mais que deux jours « avant celui qu'il leur assignera pour le départ, il s'embar- « quera la nuit avec ses esclaves, lèvera l'ancre sans bruit, « et viendra nous prendre avec son esquif, à une petite porte « de ce jardin, qui n'est pas éloignée de la mer. Voilà le plan « de notre entreprise : vous pouvez en instruire la dame « esclave, et l'assurer que dans quinze jours, au plus tard, « elle sera hors de captivité. »

« Quelle joie pour don Juan d'avoir une si agréable assurance à donner à dona Théodora ! Pour obtenir la permission de la voir, il chercha le jour suivant Mezomorto, et l'ayant rencontré : « Pardonnez-moi, seigneur, lui dit-il, si j'ose vous « demander comment vous avez trouvé la belle esclave : « êtes-vous plus satisfait ?... — J'en suis charmé, interrompit « le dey : ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres « regards ; ses discours, qui n'étaient auparavant que des « réflexions éternelles sur son état, n'ont été mêlés d'aucune « plainte, et même elle a paru prêter aux miens une attention « obligeante.

« C'est à tes soins, Alvaro, que je dois ce changement : je « vois que tu connais bien les femmes de ton pays. Je veux « que tu l'entretiennes encore. Achève ce que tu as si heureu- « sement commencé. Épuise ton esprit et ton adresse pour « hâter mon bonheur ; je romprai aussitôt tes chaînes, et je « jure par l'âme de notre grand prophète que je te renverrai « dans ta patrie chargé de tant de bienfaits, que les chrétiens, « en te revoyant, ne pourront croire que tu reviennes de « l'esclavage. »

« Le Tolédan ne manqua pas de flatter l'erreur de Mezomorto : il feignit d'être fort sensible à ses promesses, et, sous prétexte d'en vouloir avancer l'accomplissement, il s'empressa d'aller voir la belle esclave. Il la trouva seule dans son appartement ; les vieilles qui la servaient étaient occupées ailleurs. Il lui apprit ce que le Navarrais et le renégat avaient comploté ensemble. sur la foi des promesses qui leur avaient été faites.

« Ce fut une grande consolation pour dona Théodora d'entendre qu'on avait pris de si bonnes mesures pour sa délivrance : « Est-il possible, s'écria-t-elle dans l'excès de sa joie, « qu'il me soit permis d'espérer de revoir encore Valence, « ma chère patrie ? Quel bonheur, après tant de périls et « d'alarmes, d'y vivre en repos avec vous ! Ah ! don Juan, « que cette pensée m'est agréable ! En partagez-vous le « plaisir avec moi ? Songez-vous qu'en m'arrachant au dey, « c'est votre femme que vous lui enlevez ?

« — Hélas ! répondit don Juan en poussant un profond « soupir, que ces paroles flatteuses auraient de charmes « pour moi, si le souvenir d'un ami malheureux n'y venait « point mêler une amertune qui en corrompt toute la dou- « ceur ! Pardonnez-moi, madame, cette délicatesse ; avouez « même que Mendoce est digne de votre pitié. C'est pour « vous qu'il est sorti de Valence, qu'il a perdu la liberté, et « j'ose vous assurer qu'à Tunis, où on le traite peut-être indi- « gnement, il est moins accablé du poids de ses chaînes que « du désespoir de ne vous avoir pas vengée.

« — Il méritait sans doute un meilleur sort, interrompit « dona Théodora : je prends le ciel à témoin que je suis « pénétrée de tout ce qu'il a fait pour moi ; je ressens vive- « ment les peines que je lui cause ; mais, par un cruel effet « de la malignité des astres, mon cœur ne saurait être le prix « de ses services. »

« Cette conversation fut interrompue par l'arrivée des deux vieilles qui servaient dona Théodora. Don Juan changea de discours, et, faisant le personnage du confident du dey : « Oui, charmante esclave, dit-il à la veuve de Cifuentes, vous « avez enchaîné celui qui vous retient dans les fers. Mezo-

« morto, votre maître et le mien, le plus amoureux et le plus « aimable de tous les Turcs, est très content de vous : continuez « à le traiter favorablement, et vous verrez bientôt la fin de « vos déplaisirs. » Il sortit en prononçant ces derniers mots, dont le vrai sens ne fut compris que par dona Théodora.

« Les choses demeurèrent huit jours en cette situation au palais du dey. Cependant le renégat catalan avait acheté un petit vaisseau presque tout équipé, et il faisait les préparatifs du départ ; mais six jours avant qu'il fût en état de se mettre en mer, don Juan eut de nouvelles alarmes.

« Mezomorto l'envoya chercher, et l'ayant fait entrer dans son cabinet : « Alvaro, lui dit-il, tu es libre ; tu partiras quand « tu voudras pour t'en retourner en Espagne : les présents « que je t'ai promis sont prêts. J'ai vu la belle esclave aujour- « d'hui : qu'elle m'a paru différente de cette personne dont « la tristesse me faisait tant de peine ! Chaque jour le sen- « timent de sa captivité s'affaiblit : je l'ai trouvée si char- « mante, que je viens de prendre la résolution de l'épouser : « elle sera ma femme dans deux jours. »

« Le Tolédan changea de couleur à ces paroles, et quelque effort qu'il fit pour se contraindre, il ne put cacher son trouble et sa surprise au dey, qui lui en demanda la cause. « Seigneur, lui répondit le Tolédan dans son embarras, je « suis sans doute fort étonné qu'un des plus considérables « personnages de l'empire ottoman veuille s'abaisser jusqu'à « épouser une esclave : je sais bien que cela n'est pas sans « exemple parmi vous ; mais enfin, l'illustre Mezomorto, qui « peut prétendre aux filles des premiers officiers de la Porte... « — J'en demeure d'accord, interrompit le dey ; je pourrais « même aspirer à la fille du grand-vizir, et me flatter de « succéder à l'emploi de mon beau-père ; mais j'ai des richesses « immenses et peu d'ambition. Je préfère le repos et les « plaisirs dont je jouis ici au vizirat, à ce dangereux honneur « où nous ne sommes pas plutôt montés, que la crainte des « sultans, ou la jalousie des envieux qui les approchent, nous « en précipite. D'ailleurs, j'aime mon esclave, et sa beauté la « rend assez digne du rang où ma tendresse l'appelle.

« Mais il faut, ajouta-t-il, qu'elle change aujourd'hui de

« religion, pour mériter l'honneur que je lui veux faire.
« Crois-tu que des préjugés ridicules le lui fassent mépriser ?
« — Non, seigneur, repartit le Tolédan ; je suis persuadé qu'elle
« sacrifiera tout à un rang si beau. Permettez-moi pourtant
« de vous dire que vous ne devez point l'épouser si brusque-
« ment : ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée
« de quitter une religion qu'elle a sucée avec le lait ne la
« révolte d'abord : donnez-lui le temps de faire des réflexions.
« Quand elle se représentera qu'au lieu de la déshonorer et de
« la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos captives,
« vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de
« gloire, sa reconnaissance et sa vanité vaincront peu à peu
« ses scrupules. Différez de huit jours seulement l'exécution
« de votre dessein. »

« — Je cède à cette raison, interrompit le dey, quelque
« impatience que j'aie de posséder l'esclave ; j'attendrai donc
« encore huit jours : va la voir tout à l'heure, et la dispose à
« remplir mes désirs après ce temps-là. Je veux que ce même
« Alvaro, qui m'a si bien servi auprès d'elle, ait l'honneur
« de lui offrir ma foi. »

« Don Juan courut à l'appartement de dona Théodora, et l'instruisit de ce qui venait de se passer entre Mezomorto et lui, afin qu'elle se réglât là-dessus. Il lui apprit aussi que dans six jours le vaisseau du renégat serait prêt ; et comme elle témoignait être fort en peine de savoir de quelle manière elle pourrait sortir de son appartement, attendu que toutes les portes des chambres qu'il fallait traverser pour gagner l'escalier étaient bien fermées : « C'est ce qui doit peu vous
« embarrasser, madame, lui dit-il ; une fenêtre de votre cabi-
« net donne sur le jardin ; c'est par là que vous descendrez,
« avec une échelle que j'aurai soin de vous fournir. »

« En effet, les six jours s'étant écoulés, Francisque avertit le Tolédan que le renégat se préparait à partir la nuit prochaine. Vous jugez bien qu'elle fut attendue avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, et, pour comble de bonheur, elle devint très obscure. Dès que le moment d'exécuter l'entreprise fut venu, don Juan alla poser l'échelle sous la fenêtre du cabinet de dona Théodora, qui l'observait et

qui descendit aussitôt avec beaucoup d'agitation : ensuite elle s'appuya sur le faux Alvaro, qui la conduisit vers la petite porte du jardin qui ouvrait sur la mer.

« Ils marchaient tous deux à pas précipités, et goûtaient déjà par avance le plaisir de se voir hors d'esclavage : mais la Fortune, avec qui ces amants n'étaient pas encore bien réconciliés, leur suscita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avaient éprouvés jusqu'alors, et celui qu'ils auraient le moins prévu.

« Ils étaient déjà hors du jardin, et ils s'avançaient sur le rivage pour s'approcher de l'esquif qui les attendait, lorsqu'un homme qu'ils prirent pour un compagnon de leur fuite, et dont ils n'avaient nulle défiance, vint tout droit à don Juan l'épée nue, et la lui enfonçant dans le sein : « Perfide Alvaro « Ponce, s'écria-t-il, c'est ainsi que don Fadrique de Mendoce « doit punir un lâche ravisseur ; tu ne mérites point que je « t'attaque en brave homme. »

« Le Tolédan ne put résister à la force du coup, qui le porta par terre : et en même temps, dona Théodora, qu'il soutenait, saisie à la fois d'étonnement, de douleur et d'effroi, tomba évanouie d'un autre côté. « Ah ! Mendoce, dit le Tolédan, qu'avez-vous fait ? C'est don Juan que vous venez « de percer — Juste ciel, reprit don Fadrique, serait-il « bien possible que j'eusse assassiné mon ami !... — Je vous « pardonne ma mort, reprit don Juan ; le destin seul en est « coupable, ou plutôt il a voulu par là finir nos malheurs. « Oui, mon cher Mendoce, je meurs content, puisque je « remets entre vos mains dona Théodora, qui peut vous « assurer que mon amitié pour vous ne s'est point démentie.

« — Trop généreux ami, dit don Fadrique emporté par un « mouvement de désespoir, vous ne mourrez point seul ; le « même fer qui vous a frappé va punir votre assassin : si « mon erreur peut faire excuser mon crime, elle ne saurait « m'en consoler. » A ces mots, il tourne la pointe de son épée contre son estomac, la plonge jusqu'à la garde, et tombe sur le corps de don Juan, qui s'évanouit, moins affaibli par le sang qu'il perdait que surpris de la fureur de son ami.

« Francisque et le rénégat, qui étaient à dix pas de là, et

qui avaient eu leurs raisons pour n'aller pas secourir l'esclave Alvaro, furent fort étonnés d'entendre les dernières paroles de don Fadrique, et de voir sa dernière action. Ils connurent qu'il s'était mépris, et que les blessés étaient deux amis, et non de mortels ennemis, comme ils l'avaient cru ; alors ils coururent à leur secours : mais, les trouvant sans sentiment, aussi bien que Théodora, qui était toujours évanouie, ils ne savaient quel parti prendre. Francisque était d'avis que l'on se contentat d'emporter la dame, et qu'on laissât les cavaliers sur le rivage, où, selon toutes les apparences, ils mourraient bientôt, s'ils n'etaient déjà morts. Le renégat ne fut pas de cette opinion : il jugea qu'il ne fallait point les abandonner, que leurs blessures n'étaient peut-être pas mortelles ; qu'il les panserait dans son vaisseau, où il avait tous les instruments de son premier métier, qu'il n'avait point oublié. Francisque se rendit à ce sentiment et, n'ignorant pas de quelle importance il était de se hâter, le renégat et lui, à l'aide de quelques autres esclaves, portèrent dans l'esquif la malheureuse veuve de Cifuentes avec ses deux amants, encore plus infortunés qu'elle. Ils joignirent en peu de moments leur vaisseau, où, d'abord qu'ils furent tous entrés, les uns tendirent les voiles, pendant que les autres, à genoux sur le tillac, imploraient la faveur du ciel par les plus ferventes prières que leur pouvait suggérer la crainte d'être poursuivis par les navires de Mezomorto.

« Pour le renégat, après avoir chargé du soin de la manœuvre un esclave français, qui l'entendait parfaitement, il donna sa première attention à dona Théodora : il lui rendit l'usage de ses sens, et fit si bien par ses remèdes que don Fadrique et le Tolédan reprirent aussi leurs esprits. La veuve de Cifuentes, qui s'était évanouie lorsqu'elle avait vu frapper don Juan, fut fort étonnée de trouver là Mendoce ; et quoique à le voir elle jugeât bien qu'il s'était blessé lui-même de douleur d'avoir percé son ami, elle ne pouvait le regarder que comme l'assassin d'un homme qu'elle aimait.

« C'était la chose du monde la plus touchante, que de voir ces trois personnes revenues à elles-mêmes : l'état d'où l'on venait de les tirer, quoique semblable à la mort, n'était pas

si digne de pitié. Dona Théodora envisageait don Juan avec des yeux où étaient peints tous les mouvements d'une âme que possèdent la douleur et le désespoir, et ces deux amis attachaient sur elle des yeux mourants, en poussant de profonds soupirs.

« Après avoir gardé quelque temps un silence aussi tendre que funeste, don Fadrique le rompit ; il adressa la parole à la veuve de Cifuentes : « Madame, lui dit-il, avant que de « mourir, j'ai la satisfaction de vous voir hors d'esclavage : « plût au ciel que vous me dussiez la liberté ; mais il a voulu « que vous eussiez cette obligation à l'amant que vous « chérissez. J'aime trop ce rival pour en murmurer, et je « souhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter « ne l'empêche pas de jouir de votre reconnaissance. » La dame ne répondit rien à ce discours. Loin d'être sensible en ce moment au triste sort de don Fadrique, elle sentait pour lui des mouvements d'aversion que lui inspirait l'état où était le Tolédan.

« Cependant le chirurgien se prépara à visiter et à sonder les plaies. Il commença par celle de don Juan ; il ne la trouva point dangereuse, parce que le coup n'avait fait que glisser au-dessous de la mamelle gauche, et n'offensait aucune des parties nobles. Le rapport du chirurgien diminua fort l'affliction de dona Théodora, et causa beaucoup de joie à don Fadrique, qui tourna la tête vers cette dame : « Je suis « content, lui dit-il ; j'abandonne sans regret la vie, puisque « mon ami est hors de péril : je ne mourrai point chargé de « votre haine. »

« Il prononça ces paroles d'un air si touchant, que dona Théodora en fut pénétrée. Comme elle cessa de craindre pour don Juan, elle cessa de haïr don Fadrique ; et ne voyant plus en lui qu'un homme qui méritait toute sa pitié : « Ah ! Mendoce, s'écria-t-elle emportée par un transport « généreux, souffrez que l'on panse vos blessures ; elles ne « sont peut-être pas plus considérables que celles de votre « ami. Prêtez-vous au soin que l'on veut avoir de vos jours : « vivez ; si je ne puis vous rendre heureux, du moins je ne « ferai pas le bonheur d'un autre. Par compassion et par

« amitié pour vous, je retiendrai la main que je voulais « donner à don Juan ; je vous fais le même sacrifice qu'il « vous a fait. Contente de régner dans vos cœurs, je vivrai « avec vous deux ; de sorte que celui que je n'aimerai point « ne sera pas plus à plaindre que l'autre. »

« Don Fadrique allait répliquer ; mais le chirurgien, qu craignait qu'en parlant il n'irritât son mal, l'obligea à se taire et visita sa plaie : elle lui parut mortelle, attendu que l'épée avait pénétré dans la partie supérieure du poumon, ce qu'il jugeait par une hémorragie ou perte de sang dont la suite était à craindre. D'abord qu'il eut mis le premier appareil, il laissa reposer les cavaliers dans la chambre de poupe, sur deux petits lits l'un auprès de l'autre, et emmena ailleurs dona Théodora, dont il jugea que la présence leur pouvait être nuisible.

« Malgré toutes ces précautions, la fievre prit à Mendoce, et sur la fin de la journée l'hémorragie augmenta. Le chirurgien lui déclara alors que le mal était sans remède, et l'avertit que s'il avait quelque chose à dire à son ami ou à dona Théodora, il n'avait point de temps à perdre. Cette nouvelle causa une étrange émotion au Tolédan : pour don Fadrique, il la reçut avec indifférence. Il fit appeler la veuve de Cifuentes. Elle se rendit auprès de lui dans un état plus aisé à concevoir qu'à représenter.

« Elle avait le visage couvert de pleurs, et elle sanglotait avec tant de violence, que Mendoce en fut fort agité : « Madame, lui dit-il, je ne vaux pas ces précieuses larmes « que vous répandez : arrêtez-les, de grâce, pour m'écouter « un moment. Je vous fais la même prière, mon cher don « Juan, ajouta-t-il en remarquant la vive douleur que son « ami faisait éclater ; je sais bien que cette séparation vous « doit être rude ; votre amitié m'est trop connue pour en « douter : mais attendez l'un et l'autre que ma mort soit « arrivée, pour l'honorer de tant de marques de tendresse et « de pitié.

« Suspendez jusque-là votre affliction : je la sens plus que « la perte de ma vie. Apprenez par quels chemins le sort qui « me poursuit a su, cette nuit, me conduire sur le fatal rivage

« que j'ai teint du sang de mon ami et du mien. Vous devez « être en peine de savoir comment j'ai pu prendre don Juan « pour don Alvar : je vais vous en instruire, si le peu de « temps qui me reste encore à vivre me permet de vous « donner ce triste éclaircissement.

« Quelques heures après que le vaisseau où j'étais eut « quitté celui où j'avais laissé don Juan, nous rencontrâmes « un corsaire français qui nous attaqua : il se rendit maître « du vaisseau de Tunis, et nous mit à terre auprès d'Alicante. « Je ne fus pas sitôt libre, que je songeai à racheter don « Juan. Pour cet effet, je me rendis à Valence, où je fis de « l'argent comptant ; et sur l'avis que l'on me donna qu'à « Barcelone il y avait des Pères de la Rédemption qui se « préparaient à faire voile vers Alger, je m'y rendis ; mais « avant que de sortir de Valence, je priai le gouverneur don « François de Mendoce, mon oncle, d'employer tout le crédit « qu'il peut avoir à la cour d'Espagne pour obtenir la grâce « de mon ami, parce que mon dessein était de le ramener avec « moi et de le faire rentrer dans ses biens, qui ont été confis- « qués depuis la mort du duc de Naxera.

« Sitôt que nous fûmes arrivés à Alger, j'allai dans les lieux « que fréquentent les esclaves ; mais j'avais beau les parcourir « tous, je n'y trouvais point ce que je cherchais. Je rencontrai « le renégat catalan à qui ce navire appartient : je le reconnus « pour un homme qui avait autrefois servi mon oncle. Je lui dis « le motif de mon voyage, et le priai de vouloir faire une « exacte recherche de mon ami. — Je suis fâché, me répondit- « il, de ne pouvoir vous être utile : je dois partir d'Alger « cette nuit avec une dame de Valence qui est l'esclave du « dey. — Et comment appelez-vous cette dame ? lui dis-je. — « C'est une jeune veuve, me répondit-il, appelée dona Théo- « dora. »

« La surprise que je fis paraître à cette nouvelle apprit par « avance au renégat que je m'intéressais pour cette dame. Je « lui en contai l'histoire, et quand j'eus achevé de parler, il me « découvrit le dessein qu'il avait formé pour la tirer d'escla- « vage ; il m'en dit toutes les circonstances, et comme en son « récit il fit mention de l'esclave Alvaro, je ne doutai point

« que ce ne fût Alvaro Ponce lui-même. « Servez mon ressen-
« timent, dis-je avec transport au renégat : donnez-moi les
« moyens de me venger de mon ennemi. — Eh bien, répon-
« dit-il, vous serez bientôt content ; vous n'avez qu'à
« m'accompagner cette nuit : on vous montrera votre rival,
« et après que vous l'aurez puni, vous prendrez sa place, et
« viendrez avec nous à Valence conduire dona Théodora. » Ce
« parti flattait trop ma colère pour refuser de l'accepter. Je
« me retirai fort impatient de voir tomber don Alvar sous
« mes coups. Cependant mon impatience ne me fit point
« oublier don Juan : je laissai de l'argent pour sa rançon
« entre les mains d'un marchand italien, nommé Francisco
« Capati, qui réside à Alger, et qui me promit de le racheter
« s'il venait à le découvrir. Enfin la nuit arriva ; je me
« rendis chez le renegat, qui me mena sur le bord de la mer.
« Nous nous arrêtâmes devant une petite porte, d'où il sortit
« un homme qui vint droit à nous, et qui nous dit, en nous
« montrant du doigt un homme et une femme qui marchaient
« sur ses pas : « Voilà Alvaro et dona Théodora qui me
« suivent. »

« A cette vue je deviens furieux ; je mets l'épée à la main,
« je cours au malheureux Alvaro, et, persuadé que c'est un
« rival odieux que je vais frapper, je perce cet ami fidèle
« dont le sort incertain m'a causé tant d'inquiétude. Mais,
« grâces au ciel, continua-t-il en s'attendrissant, mon erreur
« ne lui coûtera point la vie, ni d'éternelles larmes à dona
« Théodora.

« — Ah ! Mendoce, interrompit la dame, vous faites injure
« à mon affliction ; je ne me consolerai jamais de vous avoir
« perdu ; quand même j'épouserais votre ami, ce ne serait
« que pour unir nos douleurs ; votre amour, votre amitié, vos
« infortunes, feraient tout notre entretien. — C'en est trop,
« madame, répliqua don Fadrique ; je ne mérite pas que
« vous me regrettiez si longtemps : souffrez, je vous en
« conjure, que don Juan vous épouse, après qu'il vous aura
« vengée d'Alvaro Ponce. — Don Alvar n'est plus, dit la veuve
« Cifuentes : le même jour qu'il m'enleva, il fut tué par le
« corsaire qui me prit.

« — Madame, dit Mendoce, cette nouvelle me fait plaisir ; « mon ami en sera plus tôt heureux : suivez sans contrainte « votre penchant l'un et l'autre. Je vois avec joie approcher « le moment qui va lever l'obstacle que votre compassion et « sa générosité mettent à votre bonheur commun. Puissent « tous vos jours couler dans un repos, dans une union que « la jalousie de la fortune n'ose troubler ! Adieu, madame, « adieu don Juan ; souvenez-vous quelquefois tous les deux « d'un homme qui n'a jamais rien tant aimé que vous. »

« Comme la dame et le Tolédan, au lieu de lui répondre, redoublaient leurs pleurs, don Fadrique, qui s'en aperçut et qui se sentait très mal, poursuivit ainsi : « Je me laisse trop « attendrir : déjà la mort m'environne, et je ne songe pas à « supplier la bonté divine de me pardonner d'avoir moi-« même borné le cours d'une vie dont elle seule devait dis-« poser. » Après avoir achevé ces paroles, il leva les yeux au ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir, et bientôt l'hémorragie causa une suffocation qui l'emporta.

« Alors don Juan, possédé de son désespoir, porte la main sur sa plaie : il arrache l'appareil ; il veut la rendre incurable ; mais Francisque et le renégat se jettent sur lui et s'opposent à sa rage. Théodora est effrayée de ce transport ; elle se joint au renégat et au Navarrais pour détourner don Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant, qu'il rentre en lui-même ; il souffre que l'on rebande sa plaie, et enfin l'intérêt de l'amant calme peu à peu la fureur de l'ami. Mais s'il reprit sa raison, il ne s'en servit que pour prévenir les effets insensés de sa douleur, et non pour en affaiblir le sentiment.

« Le renégat, qui, parmi plusieurs choses qu'il emportait en Espagne, avait d'excellent baume d'Arabie et de précieux parfums, embauma le corps de Mendoce, à la prière de la dame et de don Juan, qui témoignèrent qu'ils souhaitaient de lui rendre à Valence les honneurs de la sépulture. Ils ne cessèrent tous deux de gémir et de soupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même du reste de l'équipage : comme le vent était toujours favorable, on ne tarda guère à découvrir les côtes d'Espagne.

« A cette vue, tous les esclaves se livrèrent à la joie, et quand le vaisseau fut heureusement arrivé au port de Dénia, chacun prit son parti. La veuve de Cifuentes et le Tolédan envoyèrent un courrier à Valence, avec des lettres pour le gouverneur et pour la famille de dona Théodora. La nouvelle du retour de cette dame fut reçue de tous ses parents avec beaucoup de joie. Pour don François de Mendoce, il sentit une vive affliction quand il apprit la mort de son neveu.

« Il le fit bien paraître lorsque, accompagné des parents de la veuve de Cifuentes, il se rendit à Dénia, et qu'il voulut voir le corps du malheureux don Fadrique : ce bon vieillard le mouilla de ses pleurs, en faisant des plaintes si pitoyables, que tous les spectateurs en furent touchés. Il demanda par quelle aventure son neveu se trouvait dans cet état.

« Je vais vous la conter, seigneur, lui dit le Tolédan : loin « de chercher à l'effacer de ma mémoire, je prends un « funeste plaisir à me la rappeler sans cesse et à nourrir ma « douleur. » Il lui dit alors comment était arrivé ce triste accident, et ce récit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de don François. Pour dona Théodora, ses parents lui marquèrent la joie qu'ils avaient de la revoir, et la félicitèrent sur la manière miraculeuse dont elle avait été délivrée de la tyrannie de Mezomorto.

« Après un entier éclaircissement de toutes choses, on mit le corps de don Fadrique dans un carrosse, et on le conduisit à Valence ; mais il n'y fut point enterré, parce que, le temps de la vice-royauté de don François étant près d'expirer, ce seigneur se préparait à s'en retourner à Madrid, où il résolut de faire transporter son neveu.

« Pendant que l'on faisait les préparatifs du convoi, la veuve de Cifuentes combla de biens Francisque et le renégat qui la suivaient. Le Navarrais se retira dans sa province et le renégat retourna d'abord à Dénia, où il avait laissé sa mère. Il y vendit son vaisseau. Il prit ensuite le chemin de Barcelone, où il rentra dans le christianisme, et où il vit encore aujourd'hui fort commodément.

« Dans ce temps-là, don François reçut un paquet de la cour, dans lequel était la grâce de don Juan, que le roi, malgré la considération qu'il avait pour la maison de Naxera, n'avait pu refuser à tous les Mendoce qui s'étaient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan, qu'elle lui procurait la liberté d'accompagner le corps de son ami, ce qu'il n'aurait osé faire sans cela.

« Enfin le convoi partit, suivi d'un grand nombre de personnes de qualité ; et sitôt qu'il fut arrivé à Madrid, on enterra le corps de don Fadrique dans une église où don Juan et dona Théodora, avec la permission des Mendoce, lui firent élever un magnifique tombeau. Ils n'en demeurèrent point là ; ils portèrent le deuil de leur ami durant une année entière, pour éterniser leur douleur et leur amitié.

« Après avoir donné des marques si célèbres de leur tendresse pour Mendoce, ils se marièrent ; mais, par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié, don Juan ne laissa pas de conserver longtemps une mélancolie que rien ne pouvait bannir. Don Fadrique, son cher ami don Fadrique, était toujours présent à sa pensée : il le voyait toutes les nuits en songe, et le plus souvent tel qu'il l'avait vu rendant les derniers soupirs. Son esprit toutefois commençait à se distraire de ces tristes imaginations : les charmes de dona Théodora, dont il était toujours épris, triomphaient peu à peu d'un souvenir funeste ; enfin don Juan allait vivre heureux et content : mais, ces jours passés, il tomba de cheval en chassant : il se blessa à la tête ; il s'y est formé un abcès. Les médecins ne l'ont pu sauver ; il vient de mourir entre les bras de dona Théodora qui est cette dame que ces femmes veulent en vain secourir. Elle a déjà une grosse fièvre et un transport au cerveau. Elle va suivre son mari, et bientôt l'un et l'autre portés dans le tombeau de Mendoce attendront auprès de lui la fin de ce monde où ils ont tous trois éprouvé tant de malheurs. »

CHAPITRE XVI

Où l'on verra quelques originaux qui ne sont pas sans copies.

Lorsque Asmodée eut fini le récit de cette histoire, don Cléofas lui dit : — Voilà un très beau tableau de l'amitié ; mais s'il est rare de voir deux hommes s'aimer autant que don Juan et don Fadrique, je crois que l'on aurait encore plus de peine à trouver deux amies rivales qui pussent se faire si généreusement un sacrifice réciproque d'un amant aimé.

— Sans doute, dit le diable, c'est ce que l'on n'a point encore vu, et ce que l'on ne verra peut-être jamais. Les femmes ne s'aiment point. J'en suppose deux parfaitement unies ; leur union est vive et sincère ; je veux même qu'elles ne disent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur absence, tant elles sont amies. Vous les voyez toutes deux : vous penchez d'un côté, la rage se met de l'autre ; ce n'est pas que l'enragée vous aime ; mais elle voulait la préférence. Tel est le caractère des femmes : elles sont trop jalouses les unes des autres pour être capables d'amitié.

— A l'égard de dona Théodora. dit l'écolier, son caractère me charme. Une femme mourir de regret d'avoir perdu son mari ! O merveille de nos jours ! — Cela est admirable, assurément, interrompit le démon. L'on enterra, il y a deux mois, un avocat dont la veuve ne ressemble point à celle-ci. L'avocat étant à l'agonie, sa femme en pleurs céda aux empressements de sa famille, qui, pour lui épargner la vue d'un si triste spectacle, l'enleva de sa maison. Mais avant

que de sortir, l'avocate affligée appelle sa femme de chambre : « Béatrix, lui dit-elle, aussitôt que mon cher mari sera mort, va porter cette fâcheuse nouvelle à don Carlos, et dis-lui que j'en suis si touchée que je ne le veux voir de deux jours. »

— L'histoire de ces deux amis sans pairs, dit don Cléofas, nous a menés un peu loin. Il est déjà grand jour. Je commence à découvrir du monde dans les rues. J'ai peur que l'on ne nous aperçoive sur cette église. Si la populace vient une fois à remarquer la figure de votre seigneurie, nous allons entendre des huées qui ne finiront pas de sitôt.

— L'on ne nous verra point, répondit le diable. J'ai le même pouvoir que les divinités des poètes, et tout ainsi que Jupiter sur le mont Ida se couvrit d'un nuage pour cacher aux yeux de l'univers les caresses qu'il voulait faire à Junon, je vais former autour de vous une épaisse vapeur que la vue des hommes ne pourra percer, et qui ne vous empêchera point d'observer tout ce qui se passe dans le monde. » En effet, ils furent tout à coup environnés d'une fumée qui, bien que des plus opaque, ne dérobait rien aux yeux de l'écolier.

« Expliquez-moi, dit-il au démon, pourquoi ces dames que je découvre dans une maison sont déjà debout ? Quelle raison les oblige à se lever de si bon matin ? — Elles ne se lèvent pas, répondit le diable, car elles ne se sont point couchées. Elles ont passé la nuit à se divertir. Il y a eu assemblée chez elles. On y a chanté des cantates. L'admirable concert ! Un écolier d'Alcala en a fait la musique ; et les paroles sont d'un homme de qualité qui compose des vers pour son plaisir et pour le supplice des autres. Une cornemuse et une épinette formaient la symphonie. Mais ce qui vous paraîtra bien singulier, c'est qu'un grand flandrin de chantre à voix claire faisait le dessus, et une jeune fille qui a la voix fort grosse faisait la basse. — O la plaisante chose ! s'écria don Cléofas en riant de toute sa force. Si j'avais été de l'assemblée, je n'aurais pu m'empêcher de me moquer de ce concert ridicule. Est-ce que les auditeurs l'ont trouvé beau ? — Non vraiment, repartit Asmodée. Il y avait parmi eux des railleurs qui lançaient de temps en temps des traits malins.

— Je vois dans un hôtel, dit l'écolier, un homme qui se promène dans un fort bel appartement, et qui de temps en temps s'arrête pour écrire. Je le croirais poète, s'il n'était pas si bien logé. — Aussi n'est-ce pas un poète, répondit le démon. C'est un chevalier de Saint-Jacques entêté de sa noblesse, de son esprit et de sa valeur. Un auteur qui veut lui dédier un livre lui communiqua hier l'épître dédicatoire. Le chevalier a trouvé les louanges que l'auteur lui donne trop communes. Il en veut de plus recherchées, et il compose lui-même son éloge, que l'auteur ne manquera pas de mettre en tête de son ouvrage.

« Il y a dans les écuries de ce même hôtel un pauvre soldat manchot que les palfreniers, par charité, laissent la nuit coucher sur la paille. Le jour il demande l'aumône, et il eut hier une plaisante conversation avec un autre gueux qui demeure auprès du *buen retiro* sur le passage de la cour. Celui-ci fait fort bien ses affaires. Il est à son aise, et il a une fille à marier. Le soldat l'aborda : « Senor mendigo, lui dit-il, « j'ai perdu mon bras droit. Je ne puis plus servir le roi, et « je me vois réduit pour subsister à faire comme vous civi- « lité aux passants. Je sais bien que de tous les métiers c'est « celui qui nourrit le mieux son homme. Tout ce qui lui « manque, c'est d'être un peu plus honorable. — S'il était « honorable, répondit l'autre, il ne vaudrait rien, car tout le « monde s'en mêlerait. — Vous avez raison, reprit le man- « chot. Oh çà, je suis donc un de vos confrères, et je vou- « drais m'allier avec vous, donnez-moi votre fille. — Vous « n'êtes point assez estropié pour cela, répliqua le seigneur « mendiant. Je veux un gendre qui soit dans un état à faire « pitié à un usurier. — Eh ! ne suis-je pas, dit le soldat, dans « une situation assez déplorable ? — Fi donc, repartit l'autre « brusquement, vous n'y pensez pas. Vous n'êtes que manchot « et vous osez prétendre à ma fille ? Savez-vous bien que je « l'ai refusée à un possédé ? »

« Remarquez, poursuivit Asmodée, deux personnes qui sortent d'une maison, et que conduit un homme en robe de chambre. Ce personnage est un vieux professeur de théologie. L'un de ces deux hommes qui sortent de chez lui est un

bachelier grison, qui, sans avoir jamais produit aucun ouvrage d'esprit, ne laisse pas de passer pour un grand génie dans son tripot. Et l'autre est un de ces auteurs qui vont ordinairement dans les bonnes maisons à l'heure du dîner.

« Ils sont venus tous deux, dès la pointe du jour, frapper à la porte du vieux régent, afin de lui rendre compte des mouvements qu'ils se donnèrent hier pour décrier un livre nouveau qui a beaucoup de succès et qu'il voudrait faire tomber. Le bachelier à voix de fausset, gens pour la plupart malins et orgueilleux, a dit au pédant : « Seigneur docteur, « j'ai fait des merveilles. J'ai été dans les maisons où je règne « et où je décide souverainement du mérite des productions « de l'esprit. J'ai décrié le livre de votre ennemi. Je me suis « même adressé à un de mes amis qui est l'oracle de cinq « ou six femmes de qualité. Je l'ai prié de leur en dire beau- « coup de mal, et il me l'a promis, quoiqu'il le trouve excel- « lent. — Et moi, dit l'auteur parasite, j'ai été chez le libraire « déclarer hautement qu'il ne valait rien. J'y ai même envoyé « plusieurs gens d'épée dire la même chose. Et j'allai hier au « soir souper chez un marquis dans le dessein de fronder « cet ouvrage. J'y rencontrai un homme apparemment ami de « l'auteur, car il a pris son parti. Il voulut même m'engager « dans une dispute ; mais comme c'est mon fort que le raison- « nement, je lui dis, après une longue contestation, que je « trouvais le livre si mauvais que je ne m'étais pas seule- « ment donné la peine de le lire. »

— A ce que je vois, dit don Cléofas, ce livre nouveau ne manque pas d'ennemis. — Non, je vous l'assure, répondit le diable. Il y a des esprits naturellement si chagrins, que c'est assez pour eux qu'un ouvrage réussisse pour qu'ils le décrient. Mais qu'importe à ce livre, qui plaît au public, que quelques particuliers bizarres, ou de petits auteurs envieux l'attaquent ? Ils ne lui feront pas plus de tort que la critique de quelques violons, de certains organistes, et de quelques femmes jalouses, en fait aux pièces de clavecin et aux sonates de la Senora Viuda qui sont applaudies de la cour et de la ville. »

CHAPITRE XVII ET DERNIER

Des Songes.

« Seigneur Asmodée, dit don Cléofas, oserai-je vous prier de me faire un nouveau plaisir ? J'aperçois un grand nombre de personnes endormies. Je serais curieux de savoir les différents songes qu'ils font en ce moment. — Je vais satisfaire votre curiosité, répondit le démon.

« Commençons par ce bel hôtel à main droite. Le maître du logis, que vous voyez couché dans ce riche appartement, est un comte libéral et débauché. Il rêve qu'il est à la comédie, qu'il entend chanter une jeune actrice, et qu'il se rend à la voix de cette sirène.

« Dans l'appartement parallèle repose la comtesse sa femme. C'est une liseuse de romans, une tête pleine d'idées de chevalerie. Elle fait un songe assez plaisant : elle rêve qu'elle est impératrice de Trébisonde, qu'on l'accuse d'adultère, et que le chevalier qui se présente pour soutenir son innocence est vaincu par son accusateur.

« Dans l'hôtel le plus proche, du même côté, demeure un marquis qui est amoureux d'une fameuse coquette. Il rêve qu'il emprunte une somme considérable pour lui en faire présent ; et son intendant, couché dans une petite chambre au-dessus, songe qu'il s'enrichit à mesure que son maître se ruine. On ne fait pas toujours des songes extravagants, comme vous voyez. — Je voudrais bien savoir, interrompit l'écolier, qui est un homme que je vois endormi, la moustache en papillotes. — C'est un gentilhomme de province, répondit Asmodée, un vicomte aragonais, un esprit vain et fier : son

âme en ce moment nage dans la joie ; car il rêve qu'il est avec un grand qui lui cède le pas.

— Si je ne me trompe, dit don Cléofas, j'aperçois dans la même maison un jeune homme qui rit en dormant. — Vous ne vous trompez pas, repartit le diable ; c'est un bachelier qui fait aussi un songe fort agréable : il rêve qu'un vieillard de ses amis épouse une jeune et belle personne ; mais je remarque à deux pas de là trois hommes qui font des songes bien mortifiants :

« Le premier est un souffleur qui rêve que l'on donne un curateur à un marquis dont il commence à souffler le patrimoine. Les deux autres sont deux frères médecins. L'un rêve que l'on publie une ordonnance qui défend de payer les médecins quand ils n'auront pas guéri leurs malades ; et son frère songe qu'il est ordonné que les médecins mèneront le deuil à l'enterrement de tous les malades qui mourront entre leurs mains. — Je voudrais, interrompit l'écolier, que cette dernière ordonnance fût véritable, et qu'un médecin se trouvât aux funérailles de son malade, comme un lieutenant criminel assiste au supplice d'un coupable qu'il a condamné. — La comparaison est bonne, reprit le démon ; en ce cas-là, on pourrait dire que l'un va faire exécuter sa sentence, et que l'autre a déjà fait exécuter la sienne.

— Oh ! oh ! interrompit encore don Cléofas, qui est ce cavalier qui se frotte les yeux en se levant avec précipitation ? — C'est un homme de la cour, répondit le démon. Un rêve effrayant l'a réveillé : il songeait que le premier ministre le regardait d'un air froid.

« Je vois encore un courtisan qui vient de se réveiller en sursaut. Il rêvait tout à l'heure qu'il était sur le sommet d'une montagne, avec deux autres personnes de la cour, qui l'ont poussé sans qu'il y ait pris garde et l'ont fait tomber de haut en bas.

« Arrêtez la vue sur cette maison qui fait le coin de cette rue ; c'est la demeure d'un procureur. Le voilà couché avec sa femme dans cette chambre où vous voyez une vieille tenture de tapisserie à personnages. Il rêve qu'il va visiter un de ses clients à l'hôpital et l'assister de ses propres deniers ;

et la procureuse songe que son mari chasse un jeune clerc dont il est jaloux.

— J'entends ronfler d'ici, dit l'écolier, et je crois que c'est ce gros homme que je découvre dans ce petit corps de logis à gauche. — Justement, répondit Asmodée; c'est un chanoine qui rêve qu'il dit son *benedicite.*

« Il a pour voisin un marchand d'étoffes de soie, qui vend sa marchandise fort cher, mais à crédit, aux gens de qualité. Il est dû à ce marchand plus de cent mille ducats. Il rêve que tous ses débiteurs lui apportent de l'argent ; et ses correspondants, de leur côté, songent qu'il est sur le point de faire banqueroute.

« Dans la maison qui joint celle du marchand, loge un fameux libraire. Il a imprimé depuis peu un livre qui a beaucoup de succès. En le mettant au jour, il promit de donner cinquante pistoles à l'auteur s'il réimprimait son ouvrage ; il rêve en ce moment qu'il en fait une seconde édition sans l'en avertir.

— Oh ! pour ce songe-là, dit don Cléofas, je suis persuadé qu'il aura son plein et entier effet. Je connais messieurs les libraires : ils ne se font pas un scrupule de tromper les auteurs. — Cela est vrai, reprit le démon; mais vous devez connaître aussi messieurs les auteurs : ils ne sont pas plus scrupuleux que les libraires.

« J'aperçois dans une autre maison, poursuivit-il, un amant timide et respectueux qui vient de se réveiller. Il aime une veuve toute des plus vives; il rêvait qu'il était avec elle au fond d'un bois, où il lui tenait les discours les plus tendres, et qu'elle lui a répondu : « Ah ! que vous êtes séduisant ! « vous me persuaderiez si je n'étais pas en garde contre les « hommes ; mais ce sont des trompeurs : je ne me fie point « à leurs paroles : je veux des actions. — Quelles actions, « madame, exigez-vous de moi ? a repris l'amant. Faut-il, « pour vous prouver la violence de mon amour, entreprendre « les douze travaux d'Hercule ? — Eh non, don Nicaise, non, « a reparti la dame, je ne vous en demande pas tant. » Là-dessus il s'est réveillé.

— Apprenez-moi, de grâce, dit l'écolier, pourquoi cet

homme couché dans ce lit brun se débat comme un possédé? — C'est, répondit le diable, un habile licencié qui fait un songe qui l'agite terriblement ! il rêve qu'il dispute et soutient l'immortalité de l'âme contre un vieux médecin.

« Auprès du licencié demeure un comédien qui songe qu'il répond des duretés à un auteur qui lui fait des compliments.

« Je remarque dans un hôtel garni deux hommes qui font des songes que je ne veux point passer sous silence. L'un est un Italien de l'Académie de la Crusca. Il rêve qu'il lit à quelques-uns de ses confrères un mauvais poème de sa façon, qu'ils applaudissent à charge d'autant. L'autre est un petit gentilhomme d'Estramadure, nommé don Baltazar Fanfarronico ; pour avoir tué un Portugais d'un coup d'escopette, il est venu en poste à la cour demander une récompense. Il rêve qu'on lui donne une vice-royauté, et encore n'est-il pas content.

« Vis-à-vis de l'hôtel garni, un notaire a établi son domicile. Vous voyez sa femme et lui couchés dans deux petits lits jumeaux. Ils font tous deux en ce moment des songes bien différents : le mari rêve qu'il rafraîchit une vieille écriture, et madame sa femme songe qu'elle est chez un marchand, où elle achète et paye argent comptant une riche étoffe, au même prix qu'une duchesse l'a refusée à crédit. »

Asmodée allait continuer, mais il lui prit tout à coup un frisson qui l'en empêcha. L'écolier lui demanda pourquoi il tremblait : « Ah ! seigneur don Cléofas, répondit le démon, je suis perdu. Le magicien qui me tenait en bouteille vient de s'apercevoir de ma fuite. Il m'appelle ; il me menace. Il fait des conjurations si fortes que tout l'enfer en retentit. Il faut que j'obéisse à sa voix. Je vais vous porter dans votre appartement, et puis je vole au galetas funeste d'où vous m'avez tiré. » En achevant ces mots, il embrassa l'écolier, l'enleva et disparut à ses yeux après l'avoir transporté dans sa chambre.

TABLE

Corbeil. — Imprimerie Crété.


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY